

Grail Saint James

Désir de sang

Gral Saint James

Désir de sang

© Gral Saint James, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1970-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livre I :
Bon sang ne saurait mentir

Chapitre I

Helena Montana, Avril 1937

Madeleine et Marcel étaient à l'affût. Le cerf ne les avait pas vus, pas entendus, pas sentis. La traque se poursuivait depuis maintenant plusieurs heures. Il était temps d'en finir. Les deux adolescents auraient parfaitement pu l'abattre à l'aide du fusil attaché dans leur dos. Mais le plaisir n'aurait pas été le même. Pour eux, tout l'intérêt de la chasse consistait à se rapprocher de la bête pour la tuer le plus silencieusement possible.

Madeleine leva son grand arc en bois d'if et y positionna une des longues flèches de son carquois. Elle le banda et lâcha la corde qui vibra en émettant un petit son mélodieux. Le projectile fila vers sa cible et se planta dans la carotide gauche du grand cervidé. Il brama de surprise et secoua la tête avec frénésie. Tout ce qu'il voulait, c'était se débarrasser de la vive douleur qu'il ressentait. La flèche finit par se détacher laissant le sang s'écouler. Ses forces commençaient déjà à l'abandonner.

Ne souhaitant pas lui laisser l'opportunité de s'échapper, Marcel bondit hors de sa cachette, un tomahawk dans la main droite et son long couteau dans l'autre. Il sauta par-dessus deux arbres morts depuis des dizaines d'années, recouverts de lierre et de mousse. Il se retrouva devant le roi de la forêt et le défia du regard. L'animal se prépara à faire face, une dernière fois. Il baissa la tête, menaçant de ses bois majestueux ce petit être ridicule. C'était son ultime combat. Il le savait, mais il ne succomberait pas, pas encore, pas sous les coups de cette chétive créature sur deux pattes.

Voyant que le jeune homme ne bougeait pas, le cerf passa à l'attaque. Ses bois allaient éventrer ce petit présomptueux. Arrivé à bonne distance, il releva la tête cherchant à empaler son adversaire. Ce dernier fit un simple pas de côté, souplement, tel un matador avec un taureau. La magnifique ramure ne rencontra que le vide. Profitant de son avantage, Marcel abattit sa hache sur la nuque de la bête qui s'écroula, définitivement vaincue.

Madeleine rejoignit son frère. Même si elle savait parfaitement ce dont il était capable, ce type d'exercice l'effrayait à chaque fois. Un jour, il affronterait un spécimen plus vicieux que les autres et l'histoire se terminerait mal. Mais, pas aujourd'hui. Ils auraient de la viande pour au moins deux mois. Leur mère ne serait pas contente de s'entendre raconter la traque et le détail des risques pris. Mais, au bout du compte, elle se réjouirait qu'il ne soit rien arrivé à ses enfants.

chéris. Leur père réclamerait, comme à chaque fois, plus de détails, encore. Il serait, à n'en pas douter, fier d'eux et de leurs talents. Depuis leur plus jeune âge, Antonin les encourageait à être forts et indépendants. Leur mère, Manon, les chérissait plus que tout et n'avait qu'une crainte, qu'il leur arrive quelque chose. Mais, elle avait beau dire et beau faire, ils n'écoutaient que l'autorité paternelle.

Cela faisait maintenant une quinzaine d'années que la famille Brizard habitait à Helena. Au sein de la communauté, elle était, de par son immense fortune, devenue incontournable. Elle ne rentrait pourtant pas du tout dans les standards de la famille Américaine des années 20. Complètement athée, elle ne s'affichait jamais à l'église ou au temple. Les parents n'étaient pas mariés et vivaient sous le même toit que deux enfants dont le père déclaré n'était pas le géniteur. De quoi faire hurler d'horreur tous les puritains du pays. Mais, elle était riche, très riche même et le chef de famille ne s'en laissait pas compter. L'intérêt et la crainte permettaient aux Brizard d'être tolérés.

En 1922, après les sanglants épisodes qui s'étaient déroulés en France et la disparition d'André, le père biologique, Loup Agile et Antonin avaient ramené dans leurs bagages une Manon enceinte et perdue. Ils avaient veillé sur elle comme une poule sur ses poussins. Après des premiers mois plus que difficiles, la « petite française », comme l'appelait affectueusement Loup Agile, avait pris ses marques. Elle s'était occupée de « Chez Walter's », l'établissement de son défunt amoureux comme s'il s'agissait de l'œuvre de sa vie, y passant sûrement plus de temps qu'il n'était raisonnable. Toujours souriante, prête à rendre service, elle avait conquis une grande partie de la clientèle habituelle de l'établissement.

Le 26 avril 1922, une surprise l'attendait. En effet, ce n'est pas à un enfant qu'elle donna naissance mais à des jumeaux, un magnifique garçon et une vigoureuse petite fille. Ne connaissant pas le sexe de son futur bébé, elle avait choisi deux prénoms, un masculin et un féminin, cela tombait bien. Ils faisaient référence à des personnes qui avaient énormément compté pour André. Ainsi, un peu de sa mémoire accompagnerait Manon pour toujours.

Les trois premières années avaient été intenses. Il y avait beaucoup de choses à faire, elle dormait peu et courait partout. Petit à Petit, Antonin était sorti de ses bois et lui avait prêté main forte. Un jour, il s'installa chez elle et n'en partit plus. Douze années s'étaient écoulées depuis. Héritier de l'ensemble des biens de son ancien capitaine qui n'avait jamais su qu'il allait être père, Brizard avait, à son tour, tout donné à ses enfants. Il n'avait besoin de rien si ce n'était d'une forêt, d'une hache bien aiguisée et d'outils pour travailler le bois. Si le contact de sa femme et de ses bambins l'avait rendu un peu moins sauvage, il éprouvait encore malgré tout, une ou deux fois par an, le besoin de parcourir les grands

espaces.

Madeleine et Marcel, les M&M's comme les appelaient affectueusement leurs parents, étaient sur le chemin du retour. Le soleil disparaissait doucement derrière l'horizon. Le ranch des Brizard était situé à quelques centaines de mètres, en haut de la colline. De là, il dominait une partie des terres de la famille. Depuis cinq ans maintenant, ils avaient délaissé la luxueuse maison d'Helena pour venir s'installer ici, loin de la cohue et de la foule. Malgré cela, Manon se rendait chaque matin chez Walter's. Bien qu'elle puisse parfaitement s'en dispenser, elle continuait de tenir la boutique avec envie et plaisir.

Arrivés à la barrière, ils décidèrent de faire une pause. En dépit de leurs qualités physiques et de leur ingéniosité, ramener un cerf, même sur un traineau improvisé, constituait un exploit.

Marcel s'efforçait de retrouver un rythme cardiaque à peu près acceptable lorsqu'il aperçut une fumée blanche qui emplissait le ciel. Elle semblait provenir de la maison de leurs plus proches voisins, à trois kilomètres de là.

Sans réfléchir, il partit en courant. Madeleine ne pouvait laisser son frère y aller seul. Sans elle, il était incapable de se débrouiller et ne manquerait pas de s'attirer de gros ennuis. Elle lui emboîta donc le pas. Ils mirent une vingtaine de minutes pour arriver à proximité de la demeure en flammes. Sur place, ils ne purent que constater les dégâts. Le feu avait dévoré une grande partie des murs et de la toiture. Où étaient les propriétaires ?

Les Johnston, Edith et Paul, étaient un couple âgé d'une soixantaine d'années, sans histoire. Ils cultivaient quelques hectares de terre et possédaient une dizaine de vaches. Ils ne fréquentaient pratiquement personne hormis les Brizard avec qui ils avaient développé une relation quasi filiale. C'était devenu une habitude. Les deux familles se retrouvaient dès que l'occasion se présentait. Un anniversaire, Noël, Thanksgiving, etc., tout était prétexte à passer du temps ensemble. Même Antonin l'avouait volontiers, ces vieux là, il les adorait !

Marcel venait de faire le tour de la maison. Il n'y avait aucune trace de qui que ce soit. Où donc pouvaient-ils bien être ? Les Johnston étaient plutôt casaniers et, à cette heure ci, ils auraient dû être présents dans leur ferme.

La nuit était tombée. Cela ne servait plus à rien de rester. Le lendemain matin, ils pourraient reprendre les recherches beaucoup plus efficacement. Sur la route du retour, ils rencontrèrent leur père. Alerté lui aussi par l'épaisse fumée alors qu'il rentrait chez lui, il avait suivi le même chemin que ses enfants.

Ils firent un point de situation. La conclusion fut rapidement évidente. Ils reviendraient tous les trois, dès l'aube, pour essayer de comprendre ce qui avait bien pu déclencher cet incendie et retrouver leurs amis disparus.

Dès le lever du soleil, Antonin et les M&M's étaient prêts à partir. Lorsqu'ils

arrivèrent dans la propriété de leurs voisins, seules quelques braises fumaient encore. Les murs avaient tous fini par s'écrouler. Il ne restait plus qu'un tas de pierres noircies par les flammes.

Armés de pelles et de pioches, ils commencèrent à dégager ce qui pouvait l'être. Il y avait une cave sous la maison. Un fol espoir les envahit. Et si les Johnston avaient pu se mettre à l'abri. La chaleur aurait pu être atténuée par le plancher de chêne épais sur lequel reposaient les dalles de granit. Ainsi protégés, ils avaient peut-être survécu. Au bout d'une matinée d'effort, ils atteignirent l'endroit où aurait dû se trouver la porte de la cave. Tout avait pris feu y compris l'escalier qui menait au sous-sol. À la place, il n'y avait plus qu'un trou béant.

Antonin ne pouvait s'arrêter là. Il attacha une corde à ce qui restait de la cheminée et se laissa glisser le long. L'atmosphère, en bas, était irrespirable. Une odeur de brûlé et de fumée emplissait l'air.

Il essaya d'avancer. Il fut rapidement stoppé. Les pierres utilisées pour le dallage, chauffées à blanc avaient enflammé le chêne sur lequel elles reposaient. Fragilisé par le feu, le bois avait cédé. Une grande partie du rez-de-chaussée était descendue d'un étage.

Il allait faire demi-tour lorsqu'il trébucha sur quelque chose. Il regarda ce qui avait bien pu le déséquilibrer. C'était des pieds. Deux paires de pieds qui dépassaient du tas de roches.

Brizard appela ses enfants et ils commencèrent à déblayer. Rapidement, ils découvrirent leurs amis. Ils avaient été ligotés puis écrasés par la chute des pierres.

Antonin les examina de plus près. Leur torse était couvert d'entailles. Celui qui les avait attachés les avait lacérés avec un objet particulièrement tranchant. Ils devaient déjà être morts au moment où ils avaient été jetés dans la cave.

Qui avait bien pu faire ça et surtout, pourquoi ? Pourquoi s'attaquer à deux personnes sans histoire et sans défense ?

La découverte de ces corps ramena l'ancien sergent de l'armée Française vingt et un ans en arrière, sur le front, à Verdun.

En 1916, en pleine première guerre mondiale, il avait, avec ses compagnons de l'unité spéciale à laquelle il appartenait, La Section Noire, combattu un mystérieux ennemi. Ce dernier, afin de déstabiliser les troupes, massacrait des villages entiers de civils. Après avoir vécu l'horreur et la défaite, ils avaient fini, des années plus tard, par éliminer tous les coupables.

Cela avait coûté la vie à celui qui était, à l'époque, son seul et véritable ami, le père biologique des M&M's, le capitaine André Albert.

Allait-il de nouveau être confronté à des monstres capables de prendre la vie de personnes inoffensives ? Les autorités devaient être informées. Antonin

renvoya donc ses enfants au ranch et se dirigea vers le centre ville. Le poste de police devait être ouvert, il allait faire état de ses découvertes.

Ros Bishop était chef de la police depuis 1925. Il avait vu et connu beaucoup de choses. Helena n'était pas la plus violente des villes des États-Unis mais les homicides étaient courants. Lorsqu'il arriva sur place, il ne put néanmoins retenir un hoquet de dégoût. L'action combinée de la lame, des pierres et de la chaleur avait rendu l'apparence des Johnston difficilement supportable. Une section scientifique venait d'ouvrir sous son autorité. Une jeune femme du nom de Jennifer Mc Allan en était la responsable. Dès qu'elle fut sur place, elle commença ses investigations.

Le feu avait détruit une grande partie des indices. Malgré cela, elle fouilla les décombres presque toute la journée. Elle récolta des petits bouts de métal, de bois, de la poussière, prit des photos, nota des éléments dans un petit carnet rouge qu'elle transportait toujours avec elle.

Bien qu'il ne fût pas de la police, Antonin était resté et avait tenté d'apporter toute l'aide qu'il pouvait. Dans les faits, cela s'était résumé à répondre aux questions des enquêteurs et à se pousser un peu dès que Jennifer le lui demandait. Mais, il avait eu l'impression d'apporter sa pierre à l'édifice.

À la tombée de la nuit, il invita les enquêteurs à se joindre à lui pour dîner. Bien qu'il ne fût pas un grand sentimental et qu'il se refusât à l'avouer, Brizard était extrêmement affecté par ces deux meurtres. Orphelin très tôt, il n'avait pratiquement aucun souvenir de ses parents. Elevé par une tante qui passait plus de temps à se pavaner devant les hommes que toute autre chose, il avait inconsciemment comblé le manque d'affection de son enfance par sa relation avec les Johnston. Il fallait qu'il sache ce qui s'était passé et, en restant avec les personnes chargées d'élucider ce crime, il avait le sentiment qu'il connaîtrait la vérité plus rapidement.

Après une telle journée, tout le monde était accablé. Le repas se déroula dans un silence de cathédrale. Seule Madeleine parvint à engager la conversation avec Jennifer. Cette dernière était la fille d'un membre très connu de la bourgeoisie locale, Andrew Mc Allan. Avocat de grande renommée, il était très impliqué dans la vie spirituelle de la communauté. Elle était partie très tôt, dès l'âge de seize ans, à New York pour suivre les cours au Saint Joseph's College. Après de brillantes études en sciences criminelles, elle était de retour à Helena. Son parcours universitaire et les louanges tressées par ses professeurs avaient conduit Ros Bishop à lui confier, à vingt-huit ans à peine, la direction de la toute nouvelle section scientifique qu'il venait de créer.

Chapitre II

Cela faisait maintenant une semaine que les Johnston avaient été assassinés. Leur enterrement, sur leurs terres et sans service religieux, n'avait attiré personne hormis les Brizard. Etre athée et pauvre n'était pas très bien vu à Helena. Antonin n'en avait cure. Il n'aimait pas la foule. Il fut seulement déçu que ses vieux amis ne soient pas accompagnés jusqu'à leur dernière demeure par un peu plus de monde.

En revanche, il n'avait pas du tout l'intention de laisser ce crime impuni. Il se rendit donc, accompagné des M&M's, au poste de police pour obtenir des informations sur l'avancée de l'enquête. Jennifer les accueillit. Lors de la récolte des indices, il n'avait pas remarqué à quel point elle était belle. Elle était vêtue d'une robe noire proche du corps. Grande et fine, elle avait de longs cheveux bruns qui cascadaient sur ses épaules. Ses yeux noirs pétillaient d'intelligence. Un rouge à lèvres pourpre mettait en valeur sa bouche parfaitement dessinée. Elle les fit entrer dans son bureau. Connaissant la relation forte qui unissait les Johnston et les Brizard, elle consentit à évoquer avec eux les premiers éléments qu'elle avait récoltés.

Dans la cave, elle avait trouvé un morceau de métal qui pouvait appartenir à l'arme qui avait lacéré les chairs des victimes. Il s'agissait a priori d'une longue lame au tranchant exceptionnel. Cela pouvait être une épée, un sabre ou un grand couteau de chasse. Son utilisateur avait à un moment ou à un autre dû manquer son coup et frapper un des montants en pierre de l'escalier qui remontait de la cave. Ce faisant, il avait endommagé lourdement le fil de son arme.

Des analyses complémentaires étaient en cours. Sa composition apporterait peut-être plus d'informations. Une photo prise sur place lui avait aussi permis de remarquer une empreinte qu'elle n'avait pas décelée le jour même. De toute évidence, il s'agissait d'une botte de grande taille. Son porteur avait de bonnes chances d'être l'assassin.

Les Brizard restèrent une grande partie de la matinée au poste de Police. Jennifer était passionnée par son travail et l'enquête en cours était la première véritable affaire qu'elle avait à mener seule. Elle tenta de leur expliquer en quoi consistait la recherche de preuves et pourquoi, depuis une vingtaine d'années, les progrès de la science permettaient d'arrêter beaucoup plus de coupables qu'auparavant. Elle semblait intarissable sur le sujet. Pour elle, un jour, plus aucun crime ne demeurerait impuni. Même des dizaines d'années après, il serait possible d'en retrouver l'auteur et de le mettre en prison. Son optimisme faisait

plaisir à voir et c'est remplis d'espoir qu'Antonin et les M&M's repartirent vers le ranch.

La journée était radieuse. Une légère brise venait tempérer la chaleur ambiante. Les Brizard étaient venus à pied. Pour rentrer chez eux, ils devaient traverser une immense plaine céréalière. À cette période de l'année, le blé commençait juste à sortir de terre. Les collines environnantes, telles d'immenses vagues vertes, semblaient prêtes à emporter jusqu'à l'horizon ceux qui les contemplaient.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de chez eux, Antonin perçut une présence à une centaine de mètres en arrière. Marchant au même rythme qu'eux, un homme semblait les suivre. Intrigué, l'ancien sergent demanda à ses enfants de rentrer directement et bifurqua à gauche au premier croisement. Ce chemin traversait un bois qu'il connaissait parfaitement. Si l'individu qui les suivait était animé de mauvaises intentions à son égard, il l'affronterait sur son terrain. S'il continuait à suivre Marcel et Madeleine, il n'aurait qu'à faire demi-tour et pourrait ainsi garder un œil sur l'inconnu, juste au cas où.

L'homme tourna à gauche. Antonin poursuivit sa route comme si de rien était. À l'orée du bois, à l'abri des regards, il sauta dans un fossé un peu plus profond que les autres, se glissa sous les ronces qui en tapissaient le fond et attendit quelques minutes.

L'autre pénétra dans le bois et regarda tout autour de lui, à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. Ne voyant rien, il avança de quelques mètres encore et s'arrêta. Il semblait dépité. Brizard en profita. Il bondit sur lui et l'immobilisa sur le sol.

Son adversaire était grand et bien charpenté. Le combat aurait pu se poursuivre. Il n'en fut rien. L'individu était terrifié. La peur se lisait dans son regard. Il n'était pas dangereux.

Antonin relâcha sa prise et lui permit de se remettre debout. Il rangea la hache qu'il portait toujours sur lui. Comme au bon vieux temps, elle semblait avoir sauté dans sa main au moment où il était passé à l'action.

L'homme se calma un peu et déclina son identité. Il s'appelait Brad Do. Au bout de quelques minutes supplémentaires, il parvint enfin à bredouiller les raisons pour lesquelles il avait suivi Brizard. Il connaissait les liens qui l'unissaient à ses voisins et le savait affecté par leur disparition tragique. Il voulait lui communiquer une information qui pouvait être importante. Quelques semaines auparavant, il avait été pris à parti par un dénommé Piotr Kowalewski. Ce dernier n'avait pas apprécié qu'un homme noir marche sur le même trottoir que lui. Il avait bousculé et roué de coups Brad jusqu'à ce que Paul Johnston

interviewne. L'agresseur n'avait pas supporté d'être interrompu et avait copieusement insulté Paul. Ne pouvant pas décemment agresser une personne âgée en public et sans raison, il s'était arrêté là et était parti en hurlant qu'il le regretterait. Cela n'avait peut-être aucun lien avec son assassinat mais en mémoire de son sauveur, il ne voulait pas garder cela pour lui.

Antonin le remercia chaleureusement. Toute information était bonne à prendre. Il irait la communiquer à la police dès que possible.

Chapitre III

L'homme se dirigeait vers son rendez-vous. Il était bientôt 20 heures, et il ne voulait pas être en retard. Il accéléra donc un peu le pas. Il tourna au coin de la rue de Washington et pénétra dans une petite ruelle, sur la droite. Elle était déjà là. Elle l'attendait. Dès qu'elle le vit, elle lui adressa un immense sourire. Elle était enchantée de le voir. Il avait tout d'abord eu du mal à le croire mais c'était pourtant vrai, il avait trouvé l'amour et un amour magnifique de surcroît.

Jusqu'à présent, il n'avait pas vraiment eu de chance dans sa vie sentimentale mais là, il avait touché le gros lot. Lorsque cette jeune fille de quatorze ans était entrée dans sa boutique, il avait tout de suite remarqué sa fascinante beauté. Bien qu'elle fût très jeune, elle s'exprimait de manière remarquable. Il était largement en âge d'être son père mais cela ne l'empêcha pas de tomber sous le charme. Dans les semaines qui avaient suivi, elle était revenue régulièrement chercher du tissu pour faire des robes toujours plus magnifiques les unes que les autres. À chaque fois, elle restait un peu plus longtemps. À chaque fois, elle se rapprochait un peu plus de lui. Lors de sa dernière visite, elle était passée derrière le comptoir et lui avait pris la main. Il avait bien tenté de la retirer mais elle avait tenu bon. Elle s'était avancée encore un peu plus et avait plaqué cette main qu'elle tenait si fermement sur son entre-jambe. Sa bouche avait cherché la sienne et elle l'avait embrassé comme il n'avait jamais été embrassé. N'en pouvant plus, il avait fermé sa boutique et ils avaient assouvi leur passion, à même le sol, à l'abri des regards, dans la remise.

Cela remontait maintenant à deux semaines. Depuis, il ne l'avait pas revue. Il avait tout d'abord cru avoir rêvé. Il s'était ensuite dit qu'elle l'avait utilisé pour son plaisir et qu'il ne comptait pas pour elle. Lorsqu'elle était passée, en début d'après-midi, pour lui donner rendez-vous, il avait su qu'elle l'aimait. Il l'avait lu dans son regard. Alors, pour être certain d'être à l'heure, il s'était organisé et avait fermé son échoppe à dix-sept heures. Il voulait avoir le temps de se préparer. Il devait être parfait pour elle.

Il arriva à sa hauteur. Elle se jeta dans ses bras et plaqua ses lèvres contre les siennes. Leur baiser sembla durer une éternité. Pour lui, il passa en un battement de cil. Elle se recula légèrement et lui prit les mains. Son regard enflammé par la passion lui transperça l'âme. Il allait passer une soirée magique, il n'en doutait pas. Sans un mot, elle l'entraîna en direction du Prickly Pear Creek, un petit cours d'eau qui serpentait paisiblement, non loin de là. Ils marchèrent une dizaine de minutes, sans un mot. Cela lui convenait parfaitement. Il était sur un

petit nuage. Il n'avait pas besoin de parler.

Ils descendirent sur la berge, main dans la main. Légèrement à l'écart du chemin, elle avait aménagé un petit nid douillet. Il y avait là plusieurs couvertures, de la nourriture et de l'alcool. Tout était parfait. Elle retira ses chaussures puis la robe qu'elle portait. C'était sa dernière création, faite avec le tissu acheté dans la boutique de son amant. Nue, elle lui fit signe de la rejoindre. Il s'exécuta docilement. Elle entreprit de le déshabiller, lentement. Il était au comble de l'excitation. Lorsqu'elle eut retiré tous ses vêtements, elle le fit s'allonger, doucement, tendrement. Leur union fut douce, riche et intense. Ils s'aimèrent, une fois, deux fois, trois fois. Il était le roi du monde. La fougue, la jeunesse et la passion de sa partenaire faisaient de lui un surhomme. À minuit, à bout de force, il plongea dans un sommeil profond et réparateur.

Lorsqu'il se réveilla quelques heures plus tard, il la vit, juste au-dessus de lui, assise sur son torse. Elle avait la légèreté d'une plume. Elle était toujours nue. Il voulut la prendre dans ses bras mais quelque chose l'en empêcha. Machinalement, il regarda ce que cela pouvait bien être. Elle lui avait attaché les bras aux branches qui surplombaient leur nid d'amour. Les liens étaient si délicatement noués qu'il ne s'était rendu compte de rien. Décidément, cette petite était pleine de surprises. Il allait de nouveau vivre un moment exceptionnel !

Elle avait les mains derrière le dos. Cette position mettait en valeur sa superbe poitrine. Impatient, il voulut savoir ce qu'elle cachait. Sa main droite apparut. Elle tenait une matraque. Légèrement inquiet l'homme lui demanda ce qu'elle comptait en faire. Elle ne répondit pas. Ce qu'il vit alors dans son regard lui glaça le sang. La petite fille coquine qu'il connaissait avait laissé la place à quelque chose d'autre. Il ne savait pas exactement quoi mais c'était terrifiant. Il tenta de se dégager. Elle avait pris soin de lui lier les jambes aussi. Il ne pouvait rien faire. Il se démena comme un beau diable, hurla, vociféra. Rien n'y fit. Elle était sur lui. Il tenta de lui parler doucement, calmement, lui rappela leurs ébats et le plaisir qu'ils avaient partagé. Elle ne broncha pas. Son regard changea une nouvelle fois, il devint, si c'était possible, encore plus inquiétant. La dernière chose qu'il vit fut la matraque qui arrivait à toute vitesse en direction de son crâne. Sous l'impact, il eut l'impression que son cerveau explosait. Ce fut le cas mais uniquement lorsque Anne lui asséna le troisième coup d'une série qui se prolongea bien au-delà de dix.

Chapitre IV

Le lendemain de sa rencontre avec Brad, Antonin envoya Marcel transmettre l'information qu'il venait de récupérer. À son arrivée au poste de police, l'adolescent demanda à parler à Jennifer. Elle était dans le laboratoire. Il la rejoignit. Assise derrière son bureau en chêne massif, elle venait de récupérer les résultats des tests effectués sur le morceau de métal retrouvé dans la cave. Malheureusement, ils ne lui avaient pas appris grand-chose. Il s'agissait d'une lame vraisemblablement fabriquée en Europe, comme les trois quarts de celles qui circulaient sur le nouveau continent. En dépit de ces maigres résultats, Jennifer parvint à entretenir Marcel de son activité pendant trois bonnes heures. Elle était vraiment intarissable, passionnante et... bavarde.

Décelant chez Marcel un intérêt certain, elle le convia à l'accompagner durant toute une semaine dans ses missions quotidiennes. Toutes les enquêtes ne concernaient pas des affaires aussi dramatiques mais si la matière lui plaisait, c'était une certitude, il passerait un excellent moment. Sans hésiter un seul instant, le jeune Brizard accepta.

De retour chez lui, il fit part de la proposition de Jennifer à ses parents. Manon hésita un long moment avant de donner son accord. L'idée de savoir son fils sur des scènes de crime ne l'enchantait guère. Mais après tout, il était grand maintenant.

Le lundi suivant, à 8h00, Marcel était dans le bureau de Jennifer. Elle venait de commencer à travailler sur une effraction. La boutique de M. Lebowski avait été cambriolée. Il vendait des antiquités. Jennifer devait se rendre sur place. Ce n'était qu'à quelques rues. Trente minutes plus tard, ils étaient sur les lieux. Le ou les voleurs étaient passés par le toit. Ils avaient enlevé quelques tuiles et fracassé la porte du grenier. Le propriétaire n'habitait pas l'immeuble. Personne n'avait rien vu ni rien entendu. Lorsqu'ils arrivèrent, M. Lebowski était en train de faire l'inventaire de ce qui avait disparu.

Celui qui s'était introduit chez lui semblait avoir une idée très précise de ce qu'il cherchait. De nombreux objets de valeur étaient toujours là. Leur petite taille les rendait pourtant faciles à dérober. La seule vitrine qui avait été brisée était celle des armes anciennes. Passionné par le Moyen Age, l'antiquaire disposait d'une magnifique collection d'épées et de marteaux de guerre. Tout avait disparu. La scientifique releva le maximum d'indices. Fidèle à elle-même elle prit de nombreuses photos et tenta de trouver des empreintes. Ils restèrent sur place une grande partie de la journée ne s'arrêtant que quelques minutes pour

déjeuner.

De retour au poste de police, Jennifer demanda à Marcel de classer les preuves dans le dossier. Ils pourraient ainsi essayer de compléter le puzzle dès le lendemain.

Le jeune Brizard ne rentra chez lui que tard dans la soirée. La journée avait été longue mais particulièrement riche et intéressante. Sa professeure était passionnante. Elle savait rendre vivante une matière qui, de prime abord, n'était pas vraiment excitante. Il parlait habituellement peu. Ce soir là, ses parents crurent qu'ils ne l'arrêteraient pas. Ils eurent, dans le détail, le compte-rendu de la journée, à trois reprises.

La semaine se déroula ainsi. La collaboration entre Jennifer et son assistant se passait à merveille. Une grande complicité était née entre la « maîtresse » et l'élève. Ils purent même boucler une affaire d'une gravité absolue en moins de deux heures. Un animal avait fait ses besoins sur la pelouse de Mme Brinston. Marcel, grâce à son œil d'expert détermina l'origine des déjections. Le coupable était le chien du voisin. Ce dernier fut contraint de nettoyer et Mme Brinston retrouva le sourire.

Le vendredi soir, pour célébrer la fin de la semaine, Jennifer invita son disciple à dîner, avec l'accord de ses parents. En face de chez Walter's se trouvait un petit restaurant tenu par des italiens récemment arrivés de Naples. Les pâtes étaient à tomber et Marcel en était friand.

Bien qu'il fût mineur, le jeune Brizard but un peu de vin laissant la responsabilité de finir la bouteille à sa convive. Comme toujours, Jennifer monopolisait la conversation. Comme toujours, Marcel se délectait de ses paroles. Ils passèrent une excellente soirée. Elle avait promis à ses parents de le ramener à 22 heures. Elle avait sa propre voiture. Le retour vers le ranch ne prit pas plus de quinze minutes. À 22h03, ils étaient devant la porte d'entrée. Lorsqu'ils arrivèrent, Antonin et Manon étaient sur le perron. Ils attendaient leur fils dans la fraîcheur de la soirée.

Madeleine les avait entendus arriver. Elle descendit pour se joindre à eux. Ils s'installèrent autour de la grande table sous l'auvent. L'homme de la maison alla chercher un très vieux Cognac et en servit généreusement à toutes les personnes présentes. Mlle Mc Allan ne semblait pas décidée à partir. Antonin la resservit une seconde fois tout aussi copieusement que la première. Elle leur raconta le déroulement de ses études, sa vie à New York et comment elle s'était orientée vers une carrière dans la police scientifique.

À dix-huit ans, elle était tombée amoureuse de son professeur de littérature. Il était beaucoup plus âgé qu'elle, d'une vingtaine d'années, mais cela ne comptait pas. Il était veuf et seul. Elle était subjuguée par cet homme et éperdument éprise

de lui. Ils avaient vécu une magnifique histoire pendant presque un an, jusqu'au jour où il fut assassiné sans raison, un soir, chez lui, pour une sordide histoire d'argent. La police n'avait pas pu identifier le coupable sur le moment et avait classé l'affaire. Ne souhaitant pas laisser ce crime impuni, elle avait choisi sa voie dans l'unique but d'en démasquer son auteur. Au départ, il ne s'agissait donc nullement d'une vocation mais d'un impératif. De manière inattendue, ce qu'elle avait découvert au cours de ses études lui avait plus que plu et, aujourd'hui, elle était complètement accro à cette discipline. À la fin de son cursus, pour sa première vraie enquête de terrain, elle avait plus que contribué à élucider le meurtre de son amant. C'était un an auparavant.

Le responsable de son malheur mais aussi, indirectement, de la grande passion de sa vie était un vagabond sans ressources qui avait pensé trouver des fortunes chez un professeur. Ce dernier n'avait rien et avait eu le tort de résister. Il avait été battu à mort.

À l'évocation de cette terrible histoire, Jennifer fondit en larmes. La blessure était encore vive et profonde. Deux nouveaux Cognac l'aidèrent à se reprendre. Une heure plus tard, elle s'effondra sous l'auvent. Après cette soirée plus qu'alcoolisée elle n'était plus en état de repartir.

Antonin la prit délicatement dans ses bras, la porta jusqu'à une des nombreuses chambres d'ami de leur résidence et la déposa doucement sur un confortable matelas de laine.

Chapitre V

Ros Bishop arriva sur les lieux du crime en début de matinée. À cette période de l'année, les eaux du Prickly Pear Creek étaient hautes. Elles affleuraient non loin du cadavre de l'inconnu. L'identification était rendue particulièrement difficile par le nombre important de coups qui avaient été donnés sur le crâne avec un objet contondant. L'homme était nu et ses vêtements avaient disparus. S'agissait-il d'un crime crapuleux ? L'enquête devrait le déterminer.

À l'examen du corps, Bishop constata qu'une multitude de lacérations étaient visibles sur son abdomen. Quoi qu'elle ait fait, la victime avait dû mettre son agresseur hors de lui pour qu'il s'acharne autant sur elle.

Au bout de quelques heures, l'identité du mort pu enfin être déterminée. Il s'agissait de Peter Radcliffe, le propriétaire une échoppe de tissu située en plein centre ville. Agé de quarante cinq ans, c'était un homme sans histoire et inconnu des services de police. Avant de mourir, il avait visiblement eu des relations sexuelles. Sa partenaire était-elle en danger ou devait-elle être considérée comme une coupable présumée ?

Ros parcourut la scène de crime à la recherche du moindre indice. L'humidité due à la proximité des eaux rendait les investigations difficiles. Pour ne rien arranger, les enquêteurs avaient piétiné de potentielles preuves. Il se rendit finalement à l'évidence. Un type avait été assassiné, son amante s'était envolée dans la nature et, il n'en savait guère plus.

De retour en ville, il lui restait encore une dernière chose à faire avant de classer définitivement ce dossier. Il devait aller prévenir la mère de Peter. Ce vieux garçon n'avait plus qu'elle et elle n'avait plus que lui. Le choc allait être rude. Il le fut effectivement. À tel point que Mme Radcliffe ne s'en remit pas. À l'annonce de la nouvelle et malgré toute la délicatesse avec laquelle le policier lui apprit ce qui s'était passé, son cœur lâcha. C'était peut-être mieux ainsi. Il n'aurait pas à lui donner les détails, tous plus sordides les uns que les autres. Savoir que son cher fils avait été retrouvé sans vêtement l'aurait encore plus détruite, si c'était possible.

Après avoir pris le soin d'appeler la morgue pour faire enlever le corps de la défunte, Bishop s'autorisa à fouiller dans les affaires de son fils. Il espérait y trouver quelques pistes qui lui permettraient de poursuivre l'enquête.

Visiblement, Peter était un homme très ordonné. Sa chambre était parfaitement rangée. Rien ne semblait laissé au hasard. Chaque objet avait une place et chaque place avait un objet. Il examina l'ensemble des tiroirs et des placards.

Rien, il n'y avait rien qui laissait penser que cet homme avait eu une relation suivie avec une femme. Sa compagne de la nuit était-elle une prostituée rencontrée la veille ? Son instinct lui hurlait le contraire. Il finit par découvrir le livre de compte de la boutique. Chacune des ventes de tissu était méticuleusement répertoriée tout comme le nom de l'acheteur et la date. Dans la marge, il avait mentionné de temps en temps un petit commentaire. Cela devait lui permettre de personnaliser sa relation avec ses clients privilégiés. Cet homme était un fin commerçant.

Le policier regroupa tous les éléments qu'il avait pu trouver dans son sac et retourna au poste. Bien que la journée fût déjà très avancée, il ne parvenait pas à détacher son esprit de cette affaire. Elle commençait déjà à l'obséder. Il avait eu l'intention, dans un premier temps, de la classer pour défaut de preuve puis de passer à autre chose. Mais, la rencontre avec l'intimité de la victime et ce qui s'était passé avant qu'il ne soit assassiné le fascinait. Il désirait en savoir plus. Il y avait certainement là une part de voyeurisme. Il en était conscient mais, il voulait plus de détails, il voulait pouvoir dérouler le film des événements dans sa tête, encore et encore.

Il s'installa à son bureau et ouvrit le livre de compte. Il passa et repassa toutes les pages, les unes après les autres. Il analysa et analysa de nouveau toutes les informations. Il lut et relut tous les commentaires.

Il mit enfin le doigt sur une piste. Elle était minuscule mais, c'était la seule qu'il avait. Une cliente avait pris régulièrement du tissu, de grandes quantités de tissu. Visiblement, elle confectionnait des robes ou des vêtements relativement amples. À côté de chacune des dates à laquelle elle était venue, il avait fait un petit signe que l'on ne retrouvait nulle part ailleurs. Cela ressemblait à un oiseau minuscule. Elle n'avait rien acheté depuis quinze jours mais cela ne signifiait pas forcément qu'elle ne s'était pas rendue à la boutique la veille. Il devait la retrouver. Son nom ne lui disait rien. Il ne connaissait pas d'Anne Anderson et il n'y avait aucune adresse.

Dès le lendemain à l'aube, il était à son poste. Il entreprit de retrouver l'adresse de la mystérieuse cliente. Dès jours durant, il sillonna la ville, scrutant chaque boîte aux lettres, interrogeant tous ses contacts et une grande majorité des gens qu'il croisait. À la poste, personne ne put le renseigner davantage. Cette femme était un fantôme.

Chapitre VI

Jennifer se réveilla en fin de matinée. Un mammouth dansait le charleston dans son cerveau et visiblement, il n'était pas très doué ou beaucoup trop à l'étroit. Au bout de vingt minutes, elle parvint enfin à se lever. Elle ouvrit les volets et les referma aussitôt. Décidément, le soleil ne lui réussissait pas vraiment les lendemains de cuite. Elle prit alors une décision extrêmement courageuse, elle se recoucha. Elle émergea de nouveau vers 16h. Son mal de crâne avait diminué même s'il restait tapi au fond de son crâne légèrement sur la droite, prêt à bondir. Elle descendit le grand escalier et fut accueillie par Manon. Toujours souriante, la petite française lui proposa un grand café noir. Jennifer accepta volontiers mais refusa les cookies qui l'accompagnaient. Son estomac n'était pas en capacité de supporter quoi que ce soit de solide. Antonin et les M&M's étaient partis en forêt. Ils reviendraient bientôt. Seule restait dans la maison la petite Myriam, la dernière fille du couple. À seulement neuf ans, elle ne suivait pas encore tout le temps son frère et sa sœur. Elle se joignit à sa mère et à son invitée. Elles papotèrent toutes les trois jusqu'au retour des Brizard partis en vadrouille, à la nuit tombée. Le repas était presque prêt. Antonin convia donc leur hôte involontaire du week-end à rester avec eux pour dîner. Cette dernière ne se fit pas prier et, une nouvelle fois, la soirée fut rythmée par les rires et les anecdotes de Mlle Mc Allan. La vie New Yorkaise était riche en aventures et sous ses airs de petite fille sage, Jennifer ne manquait pas d'audace. À minuit, Antonin envoya tout le monde au lit.

La semaine précédente, la collaboration entre la scientifique et Marcel avait parfaitement fonctionné. Avant d'aller se coucher, elle lui proposa de la suivre encore. L'adolescent, très heureux de cette opportunité, accepta dans la seconde. Dès le lendemain, elle se rendit dans le bureau de Ros Bishop pour lui demander d'établir un contrat officialisant l'intervention de ce jeune civil dans les enquêtes. Ils partirent sur une durée de trois mois. Si au bout de ce laps de temps, il était toujours intéressé pour en faire son métier, il serait envoyé en formation à Boston pendant un an.

Le temps passa. L'enquête sur le meurtre des Johnston ne progressait guère. La piste Piotr Kowalewski s'était avérée sans issue. Le jour du crime, il avait un alibi en acier trempé. Sa femme et lui avaient été aperçus sur les bords de Hauser Lake par au moins cinq témoins différents, tous de bonne famille. Malgré tout, les petites affaires s'enchaînaient et Marcel démontrait quotidiennement de réelles qualités tant dans la collecte des informations que dans leur traitement.

Un matin, ils furent appelés sur une nouvelle scène de crime. Un couple de descendants d'esclaves venait d'être retrouvé dans une ancienne mine datant de l'époque de la ruée vers l'or. Ils avaient été ligotés, frappés et lacérés avec un objet tranchant. Il s'agissait vraisemblablement d'une affaire prometteuse et sortant de l'ordinaire. Qui plus est, des similitudes avec le meurtre des Johnston laissaient à penser que le coupable pouvait être le même. Jennifer et son assistant se précipitèrent sur place. Les policiers avaient sécurisé la zone. Une cinquantaine de curieux étaient déjà sur place. L'enchaînement de meurtres visant des personnes de couleur ou cherchant à les défendre commençait déjà à inquiéter une partie de la population.

Les corps avaient été déposés dans un tunnel, à une dizaine de mètres de l'entrée. L'assassin n'avait pu aller au-delà. En effet, un peu plus loin, la galerie s'était effondrée et était totalement obstruée. Les deux victimes étaient allongées sur le sol, côte à côte. Les têtes étaient tournées l'une vers l'autre. Les crânes avaient été fracassés mais ce qui restait de bouche pour l'un et l'autre avait été étiré et déformé à outrance pour leur donner une forme quasi simiesque. Leurs mains étaient attachées derrière leur dos et les torses étaient dénudés. Tout semblait avoir été scénarisé pour que les morts soient trouvés dans une position grotesque et humiliante. Douze coups de couteau avaient été portés sur chacun. Le meurtrier avait bien pris soin de ne pas endommager les vêtements. Un détail sauta immédiatement aux yeux de Jennifer. De toute évidence, la lame qui avait perforé les chairs n'était pas identique à celle qui avait été utilisée sur les Johnston. Cela ne plaidait pas en la faveur d'un seul et unique coupable pour les deux affaires. Cependant, pour le premier crime, l'effondrement du plancher sous l'action du feu avait pu endommager ou modifier les indices. Elle devait donc investiguer un peu plus avant de tirer des conclusions définitives.

Comme à son habitude, la scientifique examina chaque détail, prit des échantillons, des photos. Marcel ne la quittait pas d'une semelle. Chargé de ranger et trier les indices, il n'hésitait pas à attirer son attention sur tel ou tel élément qu'elle n'aurait pas remarqué ou pris en compte. À son contact, le jeune Brizard devenait méticuleux et d'une rigueur extrême. À n'en pas douter, lui aussi avait trouvé sa voie.

Ils s'apprêtaient à repartir. Jennifer voulut faire une dernière vérification. Ils avaient parcouru l'ensemble de la scène à maintes reprises mais le butin était finalement assez mince. Une petite voix l'incitait à aller fouiller un peu plus loin dans le tunnel. Bien que celui-ci soit obstrué, elle devait aller voir. Elle demanda à Marcel de la suivre avec une lampe électrique mais aussi une torche traditionnelle. Non qu'elle fût complètement hostile au progrès mais le feu, s'il était une piètre source de lumière, pouvait constituer un excellent indicateur des

courants d'air présents dans un espace clos.

Ils s'approchèrent du mur de pierre. Très rapidement la flamme frémit. Ils avancèrent un peu plus. Elle s'agita. Marcel dirigea sa torche électrique dans la direction d'où semblait provenir le vent. Sur sa droite, masqué par une avancée de roche, il aperçut un passage. Bien que très étroit, il pouvait permettre à un homme de s'y glisser.

Ils décidèrent de l'emprunter, il fallait qu'ils sachent où il menait. Marcel passa le premier, suivi de près par Jennifer. Ils se frayèrent un chemin sur une dizaine de mètres. Au-delà, le boyau débouchait sur une cavité un peu plus large. Cette dernière donnait elle-même sur une galerie intacte.

La balayant instinctivement avec son faisceau lumineux, le jeune apprenti ne put retenir un cri d'horreur. Le sol et les murs étaient recouverts de sang. Le meurtre des deux victimes avait eu lieu ici, dans cet espace. Ils avaient ensuite été déplacés et positionnés de manière à être trouvés.

Le coupable voulait semble t'il que le monde entier sache qu'il avait commis un méfait, tel un enfant immature qui a fait une bêtise et qui cherche à attirer l'attention de ses parents.

Marcel allait avancer lorsqu'il fut stoppé par Jennifer. L'espace devant eux regorgeait d'indices et il n'était pas question d'en détruire un seul par inadvertance.

Chapitre VII

Anne déambulait dans les rues depuis plusieurs heures. L'air était frais et apaisait un peu son tourment. Les crises devenaient de plus en plus fréquentes. Elle avait cru pouvoir s'accorder un peu de repos et de tranquillité après sa nuit avec le marchand de tissu, une vingtaine de jours auparavant. Mais non, elle ne pouvait pas. Il fallait qu'elle chasse de nouveau. La nuit n'allait pas tarder à tomber. Elle n'avait plus le choix. C'est alors qu'elle le vit, à une dizaine de mètres. Agé d'une cinquantaine d'année, petit et rondouillard, il n'avait pas d'alliance. Il ferait l'affaire. Comme le disait le dicton populaire : « à défaut de grives, on mangeait des merles » !

Elle partit dans sa direction. Arrivée à sa hauteur, elle trébucha et s'affala de tout son long, juste devant lui. Voyant cette jeune demoiselle en perdition, il se précipita. Il l'aida à s'asseoir. Elle n'était pas blessée. Elle paraissait seulement un peu sonnée. Elle resta un long moment immobile puis tenta de se relever, difficilement. N'y parvenant pas, elle lui tendit une main. Il s'en saisit. Sa peau était douce et ses doigts d'une finesse extraordinaire. Tel un petit oiseau tombé du nid, elle était frêle et sans défense. Doucement, très doucement, il lui permit de se remettre sur pied. Elle était superbe. Elle portait une longue robe bleue qui découvrait sa nuque, soulignait sa poitrine naissante, les courbes de ses reins et de ses hanches. En dépit de son jeune âge, il la trouva très désirable. La prenant par le bras, il l'accompagna jusqu'au banc le plus proche. Elle se laissa tomber avec une grimace de douleur. Sa cheville était visiblement très sensible.

Elle n'avait aucune compétence médicale. Elle lui demanda d'y regarder pour lui faire part de son avis. Sous le charme de cette magnifique demoiselle, il ne put refuser et commença à détacher les lacets de son soulier. Il l'enleva délicatement et vit apparaître un pied de toute beauté. Il le fit bouger avec autant de douceur qu'il put. Il répondait parfaitement à toutes les sollicitations. Elle avait eu plus de peur que de mal. Il s'agenouilla devant elle et lui remit sa chaussure.

Pour le remercier, elle lui proposa de partager un pique-nique, dès le lendemain. Elle lui devait bien ça après toutes les attentions qu'il avait manifestées à son égard. Il était souvent désœuvré le soir. Il accepta avec joie. Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain à 18 heures, dans le grand parc du centre ville.

À 17h55, Victor Venezia attendait à l'entrée sud de l'immense espace vert. Véritable poumon de la cité, il était assez peu fréquenté à cette heure-ci. Ils

pourraient profiter de ce moment en toute tranquillité. Comme la bienséance l'exigeait, Anne se fit attendre quelques minutes. Elle arriva les bras chargés. Sa main droite tenait un panier en osier regorgeant de victuailles et de tout le nécessaire pour se restaurer de manière convenable. Son bras gauche enserrait une immense couverture à carreaux sur laquelle ils pourraient s'installer et se préserver de l'humidité qui ne manquerait pas d'apparaître quelques heures plus tard.

Victor courut à sa rencontre et la déchargea d'une partie de son fardeau. Ensemble, ils cheminèrent dans les allées jusqu'à l'endroit qui leur parut idéal. Elle étala minutieusement la couverture et s'agenouilla. Il déposa le panier à côté d'elle. Elle en retira un poulet entier rôti encore tiède, une purée de pomme de terre et plusieurs sortes de gâteaux. Pour accompagner tout cela elle avait préparé une citronnade et avait elle-même fait cuire du pain. Ce dernier, encore chaud, parfuma l'air environnant de sa délicieuse odeur.

Venezia n'en revenait pas. Il l'avait certes aidée mais la récompense dépassait de très loin la peine qu'il s'était donnée. Elle l'invita à la rejoindre. Il s'assit. Elle remplit copieusement l'une des assiettes en porcelaine qu'elle avait pris le soin d'amener avec elle et lui tendit. Elle se servit raisonnablement et ils purent commencer à manger. Bien qu'il eût largement l'âge d'être son père, l'homme n'éprouvait aucune gêne à partager ce moment avec elle. Elle était très bien éduquée, avait des manières parfaites et une conversation envoûtante. Ils discutèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Repus et sous le charme, Victor venait de passer ce qu'il considérait d'ores et déjà comme l'une des meilleures soirées de sa vie. Anne ne semblait pas décidée à partir. Elle s'installa encore plus confortablement et entreprit d'enlever ses chaussures. Elles étaient lacées jusqu'à mi-mollet. Elle releva donc sa robe découvrant une partie de ses charmes. Assis en face d'elle, il n'en perdit pas une miette. Consciente de l'effet qu'elle produisait, elle releva un peu plus sa robe. Certains de ses trésors demeurés cachés jusqu'à présent devinrent accessibles. Venezia avait maintenant viré au rouge écarlate. Il n'osait pas regarder mais en même temps, il semblait hypnotisé. Elle s'approcha et vint doucement se coller contre lui. Rassuré par son attitude, il se détendit un peu et s'autorisa à détailler ce qui s'offrait à sa vue. Allongée à ses côtés, Anne ne cachait plus à présent aucune partie de son corps du bout de ses pieds jusqu'à son nombril. Sous sa robe, elle ne portait rien. Il sentit sa main frôler son pantalon. Elle partit de la cuisse et remonta lentement jusqu'à son entre-jambe. Là, elle se referma sur ce qu'elle trouva et le caressa avec d'infinies précautions. C'en était trop, il ne put se retenir et sentit sa semence souiller son caleçon. Elle le regarda avec un sourire angélique, se releva, se refit une beauté et entreprit de tout ranger. Lorsqu'elle eut fini, elle

s'approcha de lui et l'embrassa tendrement. Avant de partir, elle lui susurra à l'oreille l'heure et le lieu de leur prochain rendez-vous.

Le tout nouveau couple se retrouva comme prévu dès le lendemain. Elle l'entraîna dans une ballade en montagne. Bien que peu habitué aux efforts physiques, Victor n'avait pas refusé. L'idée de revoir la belle était beaucoup trop tentante. Ensemble, ils parcoururent les sentiers du Mont Helena. Dès les premières minutes, elle était venue se placer devant lui et l'avait enlacé. Le baiser qu'elle lui avait donné avait été langoureux. Il l'avait envoyé tout droit au septième ciel. Ils étaient repartis main dans la main. L'ascension était aisée. Il aurait pu la suivre jusqu'au bout du monde. À la première bifurcation, elle tourna à droite puis à gauche et encore à gauche. Le chemin avait presque disparu lorsqu'elle s'arrêta. Elle lui tourna le dos. À son ordre, il vint se placer derrière elle et déboutonna sa robe. Il la laissa glisser sur ses chevilles et se rapprocha encore. Elle sentait son souffle dans sa nuque. Sans qu'elle n'eût rien dit, il défit son pantalon, lui saisit la taille et la pénétra sans ménagement. Surprise par tant d'audace, elle ne put retenir un petit cri suivi immédiatement par un soupir de contentement. Sous son apparence plus que quelconque, cet homme était vraiment une bonne surprise !

Ils s'aimèrent ainsi tout au long de la journée, variant les lieux et les situations. En dépit de son âge avancé, Victor se montrait un amant vaillant et attentionné. Le soir venu, ils se séparèrent et chacun retrouva sa vie. Dans les semaines qui suivirent, leurs rencontres se multiplièrent, chacune plus originale et divertissante que la précédente.

Au bout de deux mois, Venezia ne doutait plus d'avoir trouvé la femme de sa vie. Jusqu'à présent, elle n'était jamais venue chez lui mais, ce soir, elle serait là. Piètre cuisinier, il avait tout misé sur la cuisson de ses pâtes pour entretenir la flamme qui brûlait entre eux. Comme convenu, elle frappa à sa porte à un peu plus de 19 heures. Il la fit entrer. Elle était radieuse et se jeta à son cou. Sous le choc, il tomba à la renverse. Elle en profita, lui immobilisa les bras et le couvrit de baisers. Lorsqu'elle fut certaine qu'il ne bougerait plus, elle les lâcha et entreprit de le déshabiller, lentement, très lentement. Il n'en fallait pas tant pour que Victor réagisse. Lorsqu'elle retira son caleçon, elle le trouva en très très bonne disposition. Fidèle à ses habitudes, elle ne portait rien sous ses jupes. Elle s'assit sur lui et commença ses va-et-vient. Ils parvinrent à l'orgasme en même temps. Elle lui tomba dans les bras. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, sans bouger. Il avait les yeux fermés lorsqu'il sentit qu'elle se relevait. Il avait envie de la voir, il les ouvrit.

Ce qu'il aperçut lui glaça les sangs. Au-dessus de lui ne se trouvait plus sa chère Anne mais autre chose. Il n'aurait pu dire quoi. Ce qui le choqua le plus

était le regard de celle qu'il croyait être sa compagne. Il voulut crier de terreur mais un objet lourd lui brisa le front et l'en empêcha. Il s'enfonça dans le néant.

Chapitre VIII

Marcel se réveilla au beau milieu de la nuit en hurlant. Son père se précipita, suivi de près par Madeleine. Ils le trouvèrent assis dans son lit, ruisselant de sueur. L'étude de la scène de crime, dans la mine, avait laissé des traces. Cela faisait maintenant deux semaines que, systématiquement, toutes les nuits à 4h12, il était tiré de son sommeil par le même cauchemar.

Tant qu'il ne fermait pas les yeux, il n'avait pas de soucis pour gérer les images qui lui venaient sans arrêt à l'esprit. La nuit, son inconscient prenait le relais et, visiblement, il avait plus de mal à accepter ce qu'il avait vu ce jour là.

Quoi qu'il fasse, il ne pouvait oublier le sang et la cervelle maculant le sol et les murs.

Pour ne rien arranger, en dépit de toutes les investigations complémentaires que Jennifer avait pu faire après leur morbide découverte, l'enquête était au point mort. Le seul élément qui pouvait être déterminant était une nouvelle trace de botte, sensiblement identique à celle retrouvée chez les Johnston. Mais, les moulages réalisés étaient imprécis et ne démontraient rien de manière certaine.

Au petit matin, Marcel retrouva Jennifer devant le Bazar Général du 18 Knight Street. Afin d'en apprendre plus sur les empreintes objets de toutes leurs attentions, les deux compères avaient écumé tous les endroits où il était possible de trouver des chaussures. Il n'en restait plus que deux dont celui qu'ils s'apprêtaient à visiter. Le propriétaire, Paul Lexington, était un grand gaillard de près de deux mètres et de cent vingt kilos. Arrivé d'Angleterre une dizaine d'années auparavant, il proposait toutes sortes d'articles à des prix défiant toute concurrence. Ne souhaitant pas se confronter à la boutique des Brizard, Chez Walter's, qui occupait une place importante en ville, il avait pris l'option d'une qualité moindre à un moindre coût. Il avait trouvé sa clientèle et jouissait d'une excellente réputation dans tout Helena.

Lorsqu'il aperçut la scientifique et son apprenti devant sa porte, il s'empressa de leur ouvrir. Il connaissait parfaitement Marcel pour l'avoir croisé régulièrement en compagnie de ses parents. Jennifer Mc Allan, la fille du célèbre avocat, n'avait pas non plus besoin d'être présentée. Il les accueillit chaleureusement leur offrant même un excellent thé venu directement des Indes par bateau. Il les questionna sur les raisons de leur présence en ce lieu. Pourquoi diable voulaient-ils examiner l'intégralité de son stock de chaussures ? Il ne put malheureusement obtenir de réponses. Les investigations étaient faites sous le couvert d'une procédure judiciaire. Trois heures durant, ses visiteurs fouillèrent,

mesurèrent, examinèrent tout ce qu'il possédait et qui pouvait recouvrir un pied. Rien ne paraissait correspondre de près ou de loin aux traces trouvées sur les lieux des crimes. À contrecœur, ils saluèrent le propriétaire des lieux et sortirent de la boutique.

Dès qu'elle fut dans la rue, Jennifer fut prise de vertiges. Elle n'avait jamais vraiment supporté le thé. Elle pensait que cela passerait avec l'âge mais, visiblement, il n'en était rien. Des nausées se joignirent à la fête. Ne souhaitant pas vomir devant son jeune compagnon, elle s'éloigna de lui et se rapprocha des poubelles qui se trouvaient non loin de là. Après s'être soulagée, elle regarda machinalement autour d'elle. Des cartons avaient été entreposés. Il y en avait une bonne dizaine.

Elle les ouvrit sans même y penser, plus pour se détourner de son mal-être que par curiosité. À son grand étonnement, ils étaient pleins. Ils contenaient tous une paire de botte neuve. Cerise sur le gâteau, le modèle pouvait correspondre aux empreintes trouvées à proximité des cadavres.

Sans réfléchir, elle s'engouffra de nouveau dans le Bazar Général. Lexington fut surpris par cette intrusion. Lorsqu'elle lui intima de poser ses grosses mains sur son comptoir, il obtempéra sans vraiment comprendre ce qui se passait. Elle s'avança et se saisit des menottes qu'elle portait à sa ceinture. Au moment où elle s'apprêtait à les refermer sur les énormes poignets elle sentit une violente douleur lui vriller l'estomac. Ce dernier se remettait à peine du thé que déjà quelqu'un le martyrisait. Le poing du propriétaire des lieux allait la frapper de nouveau lorsque Marcel intervint. Intrigué par l'étrange attitude de sa coéquipière, il l'avait suivie dans la boutique. Arrivant à côté d'elle in extremis, il réussit à dévier le coup à l'aide de son avant bras. Paul ne s'y attendait pas. Il regarda qui avait bien pu s'interposer. En voyant qu'il s'agissait de l'adolescent, il éclata de rire. Agé d'une quinzaine d'années, il était à peine plus lourd qu'une de ses jambes.

Dans le même temps, avec une vitesse à peine croyable, il gifla le jeune homme comme on moleste un enfant turbulent et l'envoya à terre, deux mètres plus loin. Loin de décourager le jeune Brizard, cela ne fit que renforcer sa détermination. Il se releva comme il put et fit face. Il avait manqué de prudence et avait baissé sa garde. Si son père était là, il ne serait pas content mais cela ne se reproduirait pas.

Jennifer était à genoux, sur sa droite. Elle prenait appui sur le comptoir et tentait de se remettre debout. Marcel s'avança vers son adversaire. Celui-ci arma un direct du droit et l'envoya de toutes ses forces en direction de son opposant. En dépit de ses bras immenses, il avait moins d'allonge que les jambes de Marcel. Voyant le coup partir, ce dernier recula légèrement le buste et envoya un

coup de pied magistral dans les parties intimes du géant. Celui-ci fut stoppé net et tomba à genoux. Voulant pousser son avantage, Brizard junior s'avança pour terminer son ouvrage. Il commit malheureusement une nouvelle erreur. Il s'approcha un peu trop de son adversaire qui n'avait pas encore totalement rendu les armes. Le géant l'attrapa par le col et entreprit de l'étrangler. Marcel ne parvenait pas à se défaire de cette poigne d'acier. Pris de panique, il frappa aussi fort qu'il put sur l'avant bras, essaya de briser les côtes de son adversaire mais, rien n'y faisait.

Il commençait à suffoquer. Des charmantes petites étoiles étaient apparues devant ses yeux. Des points noirs suivraient bientôt et il s'enfoncerait dans la nuit éternelle. Il allait renoncer lorsqu'il entendit un énorme bruit, comme un gong qui aurait marqué la fin d'un round. La pression sur sa gorge diminua rapidement. Il inspira goulûment à plusieurs reprises. Retrouvant ses esprits, il la vit, devant lui, avec une poêle dans les mains. Devant l'urgence de la situation, Jennifer avait pris la première chose qui lui tombait sous la main. C'était le mois des ustensiles de cuisine. Ils étaient mis en avant à titre promotionnel. Elle avait saisi le manche le plus proche d'elle et avait frappé aussi fort qu'elle avait pu sur le crâne de Paul Lexington. Il était tombé comme une masse. Ils prirent soin de l'attacher soigneusement avant qu'il ne se réveille. Assurément, il aurait très bientôt une belle et grosse bosse.

Chapitre IX

Gladys Mercer s'impatientait. Elle n'avait pas vu son voisin depuis plusieurs jours et une odeur pestilentielle semblait provenir de chez lui. Il n'avait pas dû sortir ses poubelles depuis très longtemps, trop longtemps au goût de la vieille dame. À son âge, elle ne supportait plus ce qui perturbait son quotidien et, cette puanteur l'empêchait de profiter pleinement de ses pétunias.

Elle attendait donc assise derrière sa fenêtre en sirotant un Bourbon de sa marque favorite, Mc Gregor. Il allait devoir s'expliquer. Malheureusement, il n'apparaissait jamais au coin de cette fichue rue. L'après-midi était déjà bien avancé quand elle se leva. Elle lissa les plis de sa longue robe grise, ajusta son chignon et partit en direction du poste de police. Cela suffisait ! Vingt minutes plus tard, d'un pas décidé, elle entra dans le QG des forces de l'ordre. Le bruit de sa canne résonnait dans le hall. Elle fut immédiatement prise en charge par Ros Bishop. Il connaissait parfaitement cette vénérable octogénaire. C'était une excellente cliente. Elle venait les voir presque tous les jours pour des motifs qui étaient toujours de la plus haute importance. Il l'écouta d'une oreille distraite et tenta à plusieurs reprises de la congédier. Apparemment, elle avait décidé de rester jusqu'à ce que quelqu'un la suive jusque chez elle. Il finit par se dévouer. Elle n'habitait pas très loin et cela ne lui ferait pas de mal de se dégourdir un peu les jambes.

Arrivé devant la résidence du voisin, il ne put que constater que Mme Mercer avait raison. Il s'en dégageait une odeur plus qu'exécrationnelle. Il frappa à la porte à plusieurs reprises. Personne ne répondit. Il s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'il remarqua une tache sombre sur le palier. Elle semblait trouver son origine à l'intérieur de la maison. Il l'examina de plus près. Elle avait un aspect de sang séché. Il s'agenouilla et la gratta avec la pointe de son couteau. C'était effectivement du sang et, il avait coulé abondamment. Il essaya d'ouvrir la porte. Elle n'était pas fermée à clé. Profitant de cet appel d'air, toute la pestilence qui s'était accumulée dans la pièce sembla vouloir s'enfuir en même temps. Bishop recula pour ne pas vomir. Il mit son mouchoir sur son nez et reprit sa marche en avant.

La victime, un homme d'une cinquantaine d'année était allongé dans l'entrée. Il était dénudé, avait été roué de coups et lacéré de toutes parts. Dès les premières secondes, le policier fut frappé par les similitudes avec le meurtre de Peter Radcliffe. Il ne s'agissait peut-être que d'une coïncidence mais, dans ce cas, le hasard avait vraiment bien fait les choses. Ne pouvant examiner seul la

scène de crime, il ressortit et referma la porte à clé. Il lui fallait des renforts pour ne pas passer à côté de détails essentiels. Il alla prévenir une équipe d'intervention et, une heure plus tard, il était de retour.

Les premières constatations furent sans appel. Il ne s'agissait pas, de toute évidence, d'un crime crapuleux. Sans être fortuné, le quinquagénaire possédait, malgré tout, quelques objets de valeur qui auraient mérité d'être dérobés. Or, rien ne paraissait manquer dans la maison. De plus, dans la cuisine le couvert était mis pour deux personnes. Une jolie nappe recouvrait la table. Un bouquet de fleurs fanées trônait entre les deux assiettes non loin de bougies totalement consumées. Dans une casserole se trouvaient les restes de ce qui avait dû être, à une époque lointaine, des pâtes. Il attendait quelqu'un pour dîner et ce quelqu'un était potentiellement une femme. La mystérieuse Anne avait-elle encore frappé ?

Compte tenu de l'état de décomposition avancé du cadavre, le meurtre avait eu lieu au moins trois semaines auparavant. Personne ne s'était manifesté, le pauvre diable ne manquait pas à grand monde. Lorsqu'il eut fini l'examen des lieux, Ros Bishop entreprit de trouver un témoin. Le quartier était plutôt résidentiel. Avec un peu de chance, quelqu'un avait peut-être vu quelque chose ! Il fit le tour du voisinage sans rien découvrir de plus. Il ne lui restait plus qu'une maison, celle de Gladys Mercer. Elle était la plus proche de celle du défunt mais Ros ressentait une espèce de répulsion à l'idée de devoir lui parler de nouveau. Il finit par s'y résoudre, à contrecœur.

Dès qu'elle le vit approcher, elle lui ouvrit grand sa porte. Il entra. L'intérieur était à l'image de la propriétaire, gris et terne. Sur un meuble bas, dans le salon en face de lui, trônait un chat empaillé au pelage miteux. À côté, étaient positionnées deux photos d'un jeune couple. À en croire la ressemblance avec la maîtresse des lieux, c'était elle, avec son époux, il y avait très très longtemps. Elle le fit asseoir et lui proposa un verre de Bourbon, du Mc Gregor, comme toujours. Il refusa poliment. Cela ne l'empêcha pas de se servir copieusement. Ils restèrent ainsi, à discuter pendant deux longues heures. Le policier ressortit épuisé d'avoir écouté toutes ses revendications. Heureusement, elle lui avait donné un ou deux renseignements qui pourraient s'avérer précieux. Dans une période qui pouvait correspondre à celle du meurtre, son voisin, Victor Venezia, avait reçu une jeune femme chez lui. Un mardi soir, vers 19 heures, elle avait frappé à sa porte. Elle était repartie de chez lui environ trois heures plus tard. Elle était grande et fine. Sa chevelure blonde masquait son visage. Un détail perturbait Gladys. Elle n'avait pas la même robe en entrant qu'en ressortant. Ce mécréant, à côté de chez elle, faisait venir des filles de joie pour abuser d'elles. Il devait déchirer leurs vêtements et les violenter. Elle en était sûre. Finalement, il n'avait eu que ce qu'il méritait. Un homme, un messenger de Dieu certainement,

était venu les venger.

Le calvaire de Bishop avait servi à quelque chose. Même si la description était succincte, il avait une image un peu plus précise de celle qu'il appelait maintenant l'amante religieuse.

Plus le temps passait et plus cette histoire le fascinait. La personnalité même d'Anne lui enflammait les sens. Il voulait rencontrer cette prédatrice, il voulait la regarder droit dans les yeux, il voulait toucher celle qui éliminait ses amants après avoir joui d'eux. Dorénavant, sa principale motivation n'était plus de faire régner l'ordre mais d'assouvir la curiosité animale et malsaine qui s'était emparée de son âme.

Chapitre X

Paul Lexington reprit connaissance dans une des cellules du poste de police d'Helena. Machinalement, il palpa son crâne à l'endroit où la douleur était la plus intense. Il y découvrit un hématome de plusieurs centimètres d'épaisseur. Son cuir chevelu était poisseux. Du sang avait dû couler. La dernière chose dont il se souvenait était le moucheron qui suffoquait au bout de son bras.

Un policier, James Carter, ouvrit la porte et lui intima l'ordre de venir. Le géant se mit péniblement debout. Les murs autour de lui dansaient et ses jambes tremblaient. Il n'avait pas prévu de s'enfuir. Cela tombait plutôt bien. Si cela avait été le cas, dans son état, il n'aurait pas fait dix mètres.

Ils arrivèrent dans une salle lugubre, sans fenêtres. Seules une table et trois chaises composaient le mobilier. Sous la lumière artificielle, les murs marron rajoutaient au côté sinistre du lieu. Carter le fit asseoir sans ménagement. Par mesure de précaution, il le menotta, les mains derrière le dos. James s'installa et Jennifer fit son entrée. Elle allait participer à l'interrogatoire. Bien que cela dépassât son champ de compétence, elle avait insisté auprès de Ros Bishop pour qu'il l'autorise à être présente. Il ne pouvait rien refuser à sa scientifique préférée et avait donc cédé.

Ils restèrent ainsi deux heures, à questionner Lexington. Au départ, il refusa catégoriquement de répondre, n'ouvrant même pas la bouche pour dire oui ou non. Malheureusement pour lui, ses interlocuteurs étaient particulièrement tenaces. Ils ne le lâchèrent pas, le harcelant de questions. Il finit par leur expliquer pourquoi il avait agressé la jeune femme. Derrière les poubelles se trouvait sa réserve d'alcool frelaté. Dans une petite cache, au pied du mur, il entreposait une espèce de tord-boyaux qu'il faisait lui-même et qu'il ne déclarait absolument pas aux autorités compétentes. Très fort et d'une qualité plus que médiocre, ce breuvage avait malgré tout trouvé son public. La raison en était très simple, il permettait de se soûler vite et à moindre coût. Quand il avait vu Jennifer se pencher à proximité de sa planque puis revenir comme une furie, il avait pensé que le pot aux roses avait été découvert. Il avait paniqué et n'avait rien trouvé de mieux que d'agresser les personnes présentes. Il le regrettait amèrement et présenta ses plates excuses trente huit fois pendant toute la durée de l'interrogatoire. Il niait, en revanche totalement, avoir eu un jour en sa possession les paires de bottes et bien évidemment les avoir dissimulées afin de les soustraire aux recherches effectuées par ses deux visiteurs du jour.

Il avait l'air sincère mais durant la fouille de son magasin, il avait disparu

plusieurs fois prétextant à chaque fois des envies pressantes. Soit il avait une vessie de la taille de celle d'un nourrisson soit il avait utilisé ces moments pour tenter de camoufler des preuves. L'enquête établirait certainement la vérité. Pour l'instant, de toute façon, il allait demeurer en prison. En effet, de manière indiscutable et indiscutée, il s'en était pris à deux auxiliaires de justice et aurait à en répondre devant les tribunaux.

Marcel n'avait pas été convié à l'entrevue. La présence de sa coéquipière était uniquement tolérée alors celle d'un jeune garçon qui n'était qu'en contrat d'apprentissage... Il rentra donc au ranch de ses parents plus tôt que prévu. Au fond, cela ne le dérangeait pas vraiment. La journée avait été riche en émotions et un peu de tranquillité lui ferait du bien. Il arriva chez lui aux alentours de 16 heures. Il trouva ses parents sous l'auvent en compagnie de leurs deux filles. Ils grignotaient des cookies en sirotant une limonade. Il entreprit de raconter ses aventures de la journée. Il fut contraint de s'interrompre pour retenir en catastrophe Antonin, juste après avoir évoqué le passage dans lequel il se faisait étrangler. En effet, dès qu'il avait entendu ce qui s'était passé, son père avait bondi pour aller expliquer au boutiquier qu'il n'était pas concevable de faire du mal à ses enfants. La fin de l'histoire et l'emprisonnement de Paul permirent de le raisonner, un peu. Brizard se promit néanmoins de passer dire bonjour à ce brave monsieur dès qu'il serait sorti de prison.

Après le dîner, une voiture se gara devant la résidence familiale. Jennifer en descendit. Elle venait partager les dernières avancées mais aussi prendre des nouvelles de son jeune acolyte. La première chose qu'elle évoqua fut l'interrogatoire. Lexington n'avait pas avoué, il persistait à nier toute implication dans les assassinats. Mais malgré cela, l'enquête avait progressé de manière significative. La découverte des bottes était un indice capital. Quoi qu'il en dise, leur présence dans les poubelles de la boutique démontrait qu'il était lié de près ou de loin aux meurtres. Elle s'intéressa ensuite à Marcel. Comment allait-il après son intervention inconsciente, stupide et pleine de bravoure ? La réponse la rassura. Bien que légèrement commotionné, il s'en sortirait. C'était un adolescent solide. Elle lui avoua avoir eu extrêmement peur pour lui et le remercia chaleureusement. Sans lui, elle ne serait peut-être plus de ce monde. Associant le geste à la parole, elle l'embrassa tendrement sur la joue laissant une trace de son rouge à lèvres sur sa pommette gauche. Visiblement très touché par cette attention ou par soucis de camouflage, l'adolescent prit une couleur pourpre assortie au cosmétique déclenchant ainsi l'hilarité générale.

Il était minuit lorsque Jennifer proposa de repartir. Manon refusa qu'elle prenne la route si tard. Une chambre lui était quasiment attitrée depuis son dernier séjour. Elle pouvait dormir sur place cette nuit. Marcel et elle

repartiraient ensemble le lendemain. La jeune femme ne se fit guère prier avant d'accepter. Elle aimait cette maison et ses occupants. Et, ces derniers lui rendaient bien.

Chapitre XI

Anne prit la décision de ne pas résister. L'homme était trop fort. Elle n'avait aucune chance. Depuis sa rencontre avec l'inconnu sept heures plus tôt, rien ne s'était déroulé comme elle l'avait souhaité.

En début d'après-midi, alors qu'elle rentrait tranquillement chez elle, un type l'avait interpellé. Elle n'avait aucune envie de lui parler et avait donc continué d'avancer, comme si de rien n'était. Voyant cela, l'individu l'avait suivie. Au début, elle ne s'était inquiétée de rien. C'était un pauvre hère qui ne représentait aucune menace. Malheureusement, il s'était accroché. Il ne l'avait pas lâchée. Elle ne voulait pas le conduire jusque chez elle. Elle avait eu beau rentrer dans de nombreux magasins pour tenter de le semer, chaque fois qu'elle ressortait, il était là, l'épiant et la déshabillant du regard.

La nuit commença à tomber. Plus par agacement que par peur, elle décida d'en finir. Elle avait joué avec lui une grande partie de la journée. Il fallait qu'il comprenne. À la première ruelle qu'elle croisa, elle tourna et s'y enfonça. Elle était étroite et sombre. De hauts murs interdisaient à la lumière déclinante d'y pénétrer.

La voyant bifurquer, il hésita un moment, regarda autour de lui et s'engagea à son tour. Il avait parcouru une trentaine de mètres lorsqu'il la vit. Elle était plantée au milieu du chemin, tête basse. En dépit de son apparence frêle, il se dégageait d'elle une sorte d'aura inquiétante. Il s'arrêta mais, voyant qu'elle ne bougeait pas, avança de nouveau. Il arriva à sa hauteur. De sa douce voix, elle lui demanda ce qu'il faisait ici.

Un sourire de carnassier s'afficha sur le visage de l'homme. Il lui expliqua qu'il la trouvait très désirable et qu'il voulait lui donner du plaisir. Elle n'avait qu'à se laisser faire et elle se rappellerait toute sa vie de ce moment. Anne se redressa et le dévisagea. Il croisa son regard. Instinctivement, il eut un mouvement de recul. Ce qu'il venait d'y voir l'avait terrifié. Cette jeune et douce personne ne se laisserait pas faire. Il ne pourrait pas abuser d'elle aussi facilement qu'il l'avait escompté. Pire, elle était dangereuse. Ne voulant pas passer pour un couard, il s'approcha encore un peu et tendit une main vers sa poitrine. Sous son jupon, elle avait fixé une lame. Elle s'apprêtait à s'en saisir quand l'avant-bras de l'homme fut littéralement sectionné au niveau du coude. Ce dernier ne comprit pas tout de suite ce qui venait de se passer et regarda de manière incrédule la partie de lui-même qui gisait sur le sol. Anne fut tout aussi surprise. Prudemment, elle prit un peu de distance. Son agresseur venait à peine

de réaliser ce qui lui était arrivé lorsqu'il fut transpercé de part en part par un long sabre de cavalerie. Ses tripes soudain libérées répondirent à l'appel de la gravité et se déversèrent sur la route. Il s'affala et mourut avec un sinistre gémissement. La jeune femme regarda tout autour d'elle. Un grand type se trouvait maintenant à ses côtés. Il était très bien bâti, musclé et large d'épaules. Son visage était celui d'un ange. Il respirait la bonté. Elle n'aurait pu dire d'où il venait et comment il était apparu ici, à cet endroit précis mais, il y était. Il lui avait évité de se salir les mains. Immédiatement, elle reprit sa posture de demoiselle en détresse. Son sauveur rangea son arme après l'avoir nettoyée sur le cadavre encore chaud et s'approcha. Elle leva vers lui des yeux pleins de compassion et de reconnaissance. Il tendit la main dans sa direction pour s'assurer qu'elle allait bien mais, au lieu de la cajoler comme elle s'y attendait, il lui administra une magistrale gifle. Sous le choc, elle fut sonnée et chuta lourdement. Il en profita pour se jeter sur elle et lui frapper à plusieurs reprises le crâne sur le sol. Elle faillit perdre connaissance mais s'accrocha. Dans un état second, elle le sentit relever sa jupe et fouiller entre ses cuisses. Comme à son habitude, elle ne portait rien. Il avait le champ libre. C'est à cet instant précis, qu'elle prit la décision de ne pas résister. Il avait le dessus. Elle ne pouvait plus gagner, pas pour l'instant en tout cas. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits avant de tenter quelque chose. Elle le laissa donc œuvrer, l'encourageant avec son corps et le complimentant par de petits soupirs de plaisir.

L'homme la viola à plusieurs reprises. À chaque fois, elle se montrait plus douce, à chaque fois, il baissait un peu plus son niveau de vigilance. À la quatrième fois, elle avait recouvré toutes ses facultés et lui ne se méfiait plus d'elle. Persuadé d'être un amant hors pair, il venait de se laisser aller en elle quand sa gorge explosa. Il baissa sur elle un regard incrédule. Il sentait son sang s'enfuir de son corps au rythme des battements de son cœur. Ses carotides tranchées laissaient échapper un jet à chaque contraction. Il avait sommeil. Il s'endormit sur elle pour ne jamais se réveiller. Elle parvint à se dégager. Ce gros balourd pesait le poids d'un âne mort. Concentré sur son entrejambe, cet idiot n'avait pas imaginé qu'elle puisse être armée. Obnubilé par sa propre jouissance, il n'avait pas remarqué qu'elle s'était saisie du couteau qu'elle avait dissimulé sous sa robe. Au septième ciel, il n'avait pas vu la lame lui trancher la gorge. Les mâles étaient décidément tous les mêmes. Une fois debout elle regarda sa robe. Sa création était maculée de sang et de sperme. Une de plus qu'elle ne pourrait pas remettre. Elle était bonne à jeter.

Elle essaya d'arranger un peu sa tenue et reprit le chemin de chez elle. En route, elle repensa à l'heure qui venait de s'écouler. Elle était perturbée. Avoir cet homme, cet inconnu en elle au moment où elle lui avait donné la mort lui

avait procuré un immense plaisir, bien supérieur à celui qu'elle pouvait ressentir d'habitude. Elle adorait séduire et passer du temps avec ses victimes. Mais là, l'immédiateté de la récompense et sa puissance l'avaient chamboulée. Lorsqu'elle arriva devant son domicile, elle avait compris ce qu'il lui fallait. Finies les romances à rallonge. À partir de maintenant, tout se passerait dans la même journée, tout irait plus vite, tout serait plus intense.

Chapitre XII

Le réveil se mit à sonner. Il n'avait pourtant personne à sortir du sommeil. Ros était levé depuis bien longtemps. Ces derniers temps, il n'arrivait plus à dormir. Les crimes de l'amante religieuse lui chaviraient complètement l'esprit. Depuis deux heures du matin il était assis dans son fauteuil à essayer d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler cette inconnue. Il tentait de comprendre et de visualiser le déroulement de ses crimes et de tout ce qui pouvait se passer en amont, surtout ce qui pouvait se passer en amont.

Vers 8h30, son téléphone sonna. Une voix familière lui annonça qu'il devait se rendre en ville immédiatement, sans passer par son bureau. Un double homicide avait eu lieu dans une toute petite rue. Deux hommes s'étaient entretués.

Lorsqu'il arriva sur place, Bishop trouva deux cadavres non loin l'un de l'autre. Le premier avait un bras sectionné et les tripes à l'air. Le second avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. Apparemment, ils s'étaient battus et avaient succombés l'un et l'autre à leurs blessures. Le premier tenait dans la main qui lui restait un couteau ensanglanté et le second un sabre qui portait encore des traces de boyau. Deux crimes faciles à résoudre. Il n'y avait pas à rechercher les coupables, ils étaient allongés sur le sol, juste devant lui, raides et froids. Cela convenait parfaitement au policier. Fatigué et obsédé par ailleurs comme il était, il n'avait absolument pas envie de se creuser les méninges sur une affaire supplémentaire. Par acquis de conscience, il regarda malgré tout autour de lui. Un détail attira son attention. Le visage de l'homme au sabre trahissait son étonnement. Ni fureur ni peur, juste de la surprise. Cela ne collait pas vraiment avec l'histoire racontée par le positionnement des corps. De prime abord, Ros avait imaginé que l'épéiste avait tranché le bras du second type. Pris de fureur, ce dernier s'était jeté sur son agresseur et lui avait ouvert la gorge avec son couteau. En retour, il avait récolté un coup de sabre fatal. Avant de le rejoindre dans la mort, l'homme au sabre n'aurait pas dû converser ce masque d'étonnement. Après la surprise, c'était de la fureur ou de la crainte qu'il aurait dû ressentir. Il devait avoir eu le temps de prendre conscience de sa fin proche et des raisons de celle-ci. Là, il semblait s'être enfoncé dans le néant sans vraiment en percevoir les causes. Se pouvait-il que cette scène ait été fabriquée de toutes pièces et que les deux victimes aient le même agresseur ? Pourquoi, dans ce cas, ne pas avoir tout simplement fait disparaître les corps ?

Une explication simple, trop simple sûrement lui vint à l'esprit. L'auteur de ces deux meurtres n'avait pas pu les déplacer. Soit il avait été dérangé soit il n'en

avait pas la capacité physique. Dans la première hypothèse, il n'aurait pas pris le temps de chambouler un certain nombre d'éléments. Il serait parti en courant laissant tout en l'état. Qu'en était-il de la seconde ? Un homme frêle au point de ne pas pouvoir bouger un cadavre aurait-il pu venir à bout de deux adversaires ? C'était d'autant plus improbable que le plus costaud des deux était très bien bâti et armé d'un sabre. Il restait la possibilité d'une attaque surprise. Mais, pour quel motif ? Les deux macchabées avaient toujours sur eux leur argent et tout ce qui pouvait avoir un tant soit peu de valeur comme une montre ou une chaîne en or.

En pleine réflexion, Ros Bishop laissa son esprit vagabonder un instant. Celui-ci profita de l'occasion et revint immédiatement à son sujet de prédilection, Anne. Cela fit l'effet d'un électrochoc au policier. Cela ne pouvait pas être ça. Il devenait fou ! Mais son cerveau n'abandonna pas si facilement la partie ! Existait-il en ville un être humain assez dangereux pour assassiner deux personnes et suffisamment chétif pour ne pas pouvoir bouger les corps après le meurtre ? Il ne lui venait qu'un nom, encore et toujours, Anne. Ce ne pouvait être qu'elle. Il devrait en avoir le cœur net.

Les jours passèrent. Bishop attendait le rapport du médecin légiste avec impatience. Cela faisait maintenant plus d'une semaine que ce dernier avait procédé à l'examen des cadavres de la ruelle. Ce qui n'était, au départ, qu'une idée saugrenue était devenu, au fil du temps, une conviction. L'amante religieuse était à l'origine de ces deux décès. Il ne lui manquait plus qu'une preuve, une toute petite preuve pour confirmer sa théorie. Il l'obtint enfin à la lecture des conclusions du Dr Mitchell. En effet, l'un des deux hommes avait eu des relations sexuelles, très peu de temps avant de succomber et, vraisemblablement à plusieurs reprises. Il le tenait enfin ce petit élément qui liait Anne à ces deux décès ! Le mode opératoire semblait légèrement différent. Mais peu importait, il déterminerait au cours de l'enquête les raisons de ce changement.

Armé de photos, il repartit donc, une fois de plus, sur le terrain. Il arpenta de nouveau les rues et les lieux publics demandant à tous les passants s'ils avaient aperçu récemment ces hommes. Arrivé devant le New Cash Market, une femme se rappela avoir croisé une jeune fille qui n'arrêtait pas de regarder dans la direction de l'une des deux victimes, celle avec le bras coupé. Cette demoiselle ne semblait pas inquiète outre mesure. Elle était simplement vigilante. Oui, c'était le terme le plus adapté, vigilante. La description qu'elle fit de cette inconnue collait parfaitement à celle qu'avait donnée Gladys Mercer. Sa théorie se confirmait. Anne avait côtoyé de près ou de loin au moins l'un des deux types.

Chapitre XIII

À plusieurs reprises, le juge réclama le silence dans l'assistance. Il faut dire que tous ses amis étaient là pour le soutenir et qu'ils faisaient beaucoup de bruit. Même si Paul Lexington avait conscience que ce n'était pas forcément à son avantage, cela lui faisait plaisir de se sentir soutenu de la sorte.

L'objet de l'audience avait été de sanctionner son agression sur deux auxiliaires de police. Il n'avait pas nié la réalité des faits ni qu'il entreposait de l'alcool de contrebande à proximité de son magasin. Au moment du délibéré, il espérait que le juge se montrerait clément. Son avocat avait insisté sur son excellente intégration au sein de la communauté d'Helena, sur son côté pieu et charitable. Il avait certes commis des erreurs mais, comme le bon chrétien qu'il était, il s'en repentait et était prêt à en assumer les conséquences, sur terre comme au ciel.

Le magistrat fut sensible à ces arguments et ne le condamna qu'à une courte période de travaux d'intérêts généraux. Il casserait des cailloux pour le bien de la collectivité. Cela lui permettrait de réfléchir à ses actes.

La possession de paires de bottes n'avait pas été retenue comme un délit et l'évidence des similitudes avec celles qui s'étaient trouvées sur les scènes de crime n'avait pas permis de le maintenir en détention plus longtemps. Les preuves étaient bien trop ténues.

Jennifer et Marcel ne comptaient cependant pas en rester là. Pour eux, le lien était évident. Ils entreprirent donc, en toute illégalité, de le filer et de le surveiller à longueur de journées. Ce faisant, ils étaient persuadés de parvenir à trouver des éléments supplémentaires. Ils se mirent à l'œuvre dès que le prévenu eut purgé sa peine.

Dans les premiers jours, la filature fut d'un ennui mortel. Cet homme avait une vie d'une banalité affligeante. Du lundi au samedi, c'était le même rituel. Il sortait de chez lui à 7h48. Après neuf minutes d'une marche lente et automatique, il se trouvait devant sa boutique à 7h57 et ouvrait la porte. Il y restait jusqu'à 12h45. Il partait manger et revenait quarante-cinq minutes plus tard. Il laissait son échoppe ouverte de 13h30 à 20 heures et retournait ensuite à son domicile. Au bout de deux semaines passées avec ce rythme trépidant, les deux coéquipiers s'apprêtaient à s'avouer vaincus et à abandonner leur surveillance.

Le jeudi soir, vers 23 heures, contre toute attente, il ressortit de chez lui et partit en direction du mont Helena. Les deux auxiliaires de justice le suivirent.

Dans la nuit sans lune, la traque aurait pu s'avérer plus que complexe sans l'expertise de Marcel. Habitué à chasser en forêt depuis sa plus tendre enfance, le jeune Brizard était devenu un pisteur brillant, en plein jour comme dans l'obscurité.

Au bout d'une bonne heure de marche, ils aperçurent de la lumière. De loin, ils ne purent dire de suite de quoi il s'agissait. Cela pouvait parfaitement être un feu ou un ensemble de torches. Ils s'approchèrent. Lexington, reconnaissable à sa grande taille, s'était changé et avait rejoint un groupe d'une trentaine de personnes. Disposées en cercle, elles tenaient un flambeau et portaient toutes la même tenue, une grande tige blanche avec un masque pointu assorti. Leur agresseur faisait partie du Ku Klux Klan. Cette organisation, en plein développement dans le Montana depuis une dizaine d'années, prônait la suprématie de la race blanche sur toutes les autres.

Jennifer regarda son jeune ami. Sur son visage s'affichait tout le dégoût qu'elle ressentait à l'égard de ces « être supérieurs ». Dissimulés dans les rochers, à bonne distance, ils purent observer l'intégralité de la cérémonie. En revanche, l'éloignement ne leur permit pas d'entendre les propos qui s'y étaient tenus. De loin, ils eurent l'impression qu'il s'agissait d'honorer un des membres pour de glorieux faits d'arme ...

Paul repartit comme il était venu, avec ses deux suiveurs à quelques dizaines de mètres derrière lui. Il réintégra sa maison à 4 heures du matin. La journée avait été longue pour tout le monde. Jennifer proposa à Marcel de le raccompagner chez lui. Il accepta volontiers. En route ils croisèrent Antonin, à la recherche de son fils. Sans nouvelles, il se rendait en ville avec sa tête des mauvais jours. Lorsque sa voiture croisa celle de Mlle Mc Allan, il se détendit immédiatement. Sa progéniture n'était pas en danger. Il fit demi-tour et les deux véhicules arrivèrent en même temps au ranch. Il était presque 6 heures. Jennifer se vit donc proposer, comme très souvent, de rester. Comme à chaque fois, elle accepta avec grand plaisir.

Sa chambre était à proximité de celle de son coéquipier. Ils arrivèrent au même moment devant leur porte respective. Il s'apprêtait à rentrer lorsqu'elle l'interpella. Elle lui fit signe de s'avancer. Il s'exécuta. Lorsqu'il fut à côté d'elle, elle lui déposa un tendre baiser sur la joue en remerciement de ses services. Marcel vira une nouvelle fois au rouge et resta sans bouger tandis qu'elle pénétrait dans son alcôve.

Chapitre XIV

La fugitive tourna à droite puis à gauche. Le sol était rendu glissant par cette maudite pluie qui tombait depuis quelques minutes. Sa tenue ne lui facilitait pas non plus la tâche. Comment courir avec des talons et une robe longue, si ample soit-elle ? Ses poursuivants se rapprochaient inexorablement. Ils allaient bientôt être à la distance idéale pour l'identifier. Il fallait qu'elle tienne encore quelques centaines de mètres. Le quartier industriel n'était plus très loin et avec lui, la rivière. Dans ce secteur, elle trouverait facilement de quoi se dissimuler.

Elle arriva enfin à la vieille scierie désaffectée. Si la roue qui entraînait les machines plongeait toujours ses pales dans l'eau du fleuve, elle n'avait, aujourd'hui, plus rien à actionner. Les lames avaient depuis longtemps été enlevées et les hommes avaient depuis encore plus longtemps déserté les lieux. Une fenêtre était fracturée. Elle se glissa à l'intérieur de ce qui restait de cette immense bâtisse. Au temps de sa grandeur, au siècle dernier, cinquante ouvriers s'y relayaient jour et nuit pour couper les immenses troncs qui y parvenaient par le cours d'eau.

Maintenant, seuls les rats fréquentaient l'endroit. Ils grouillaient par dizaines sous ses pieds, s'enfuyant à son approche en poussant de petits cris indignés. Ils étaient chez eux et cette fille aux cheveux dégoulinants osait les importuner. Sans prêter attention à ces petits animaux, elle se mit en quête d'une cachette. Heureusement pour elle, les hommes qui la traquaient n'avaient pas encore lâché les chiens qu'ils tenaient en laisse. Mais, cela n'allait pas tarder. Dès qu'ils s'apercevraient qu'ils l'avaient perdue, ils utiliseraient le flair de leurs compagnons à quatre pattes. Elle trouva son bonheur dans ce qui avait dû être un réfectoire. Cette salle immense contenait encore bon nombre de chaises et de tables. La plupart étaient renversées ou cassées. Au fond de la pièce, elle découvrit un petit amoncellement. Des enfants avaient dû jouer à faire une cabane. Ce serait parfait. Elle se glissa à l'intérieur et attendit. Elle les entendit passer devant la scierie. Ils semblaient s'éloigner. Les aboiements étaient de plus en plus distants. Elle se détendit un peu. Au bout de plusieurs minutes, elle se releva et avança prudemment jusqu'à la fenêtre. Des planches en bois l'obstruaient presque complètement. Entre deux, elle put néanmoins scruter l'environnement extérieur. Tout paraissait calme. Elle l'avait échappé belle. Elle devait malgré tout se montrer prudente. Elle resterait ici jusqu'au petit matin. Dès le lever du jour, elle pourrait retourner en ville.

Elle frissonna. Elle était trempée. Faire du feu était inimaginable.

Instinctivement elle croisa les bras pour tenter de se réchauffer. Rien n'y fit. La nuit allait être longue. Elle fit le tour du propriétaire à la recherche d'une couverture ou de quelque chose qu'elle pourrait enfiler. Elle ne trouva rien.

Dépitée, elle se dirigeait vers sa cachette lorsqu'elle fut tirée en arrière par les cheveux. Elle atterrit lourdement sur le sol. Sa tête heurta le plancher avec un bruit sourd. Rester à terre équivalait à signer son arrêt de mort. Sans prendre le temps de comprendre ce qui se passait, elle se releva aussi vite qu'elle put. C'est alors qu'elle le vit. Il était monstrueux. De taille moyenne, il était gras et adipeux. Son énorme lèvre inférieure pendait, laissant s'échapper un petit filet de salive. Au-dessus de son ventre colossal trônait une petite étoile métallique qui semblait indiquer qu'il faisait partie des forces de l'ordre. Rien dans son attitude ne semblait pourtant le confirmer. Il la regardait avec des yeux lubriques. Visiblement, sa robe trempée dévoilait son anatomie plus que de raison. L'homme s'approcha. Elle recula. Il avança encore, elle tenta de s'éloigner mais le mur l'en empêcha. Il était maintenant tout proche. Elle sentait son haleine fétide. Elle regarda autour d'elle. Un pied de chaise se trouvait à quelques mètres sur sa droite. Elle se jeta et l'attrapa. Gros comme il était, le policier ne parvint pas à la stopper. Il venait à peine de se retourner lorsqu'il reçut un coup directement sur la tempe. Il tomba.

Elle ne pouvait plus rester ici. Bien que la nuit fût encore profonde, elle ressortit de la scierie et partit en direction du centre ville. Elle courut à en perdre haleine, comme si elle avait le diable à ses trousses. Elle voulait mettre le plus de distance possible entre ses poursuivants et elle. Ils ne tarderaient pas à s'apercevoir qu'elle les avait semés et feraient demi-tour. Elle ne se permit de respirer que lorsqu'elle fut enfermée dans sa chambre. Elle se changea en toute hâte. Elle ne supportait plus ses vêtements. Ils étaient trempés mais aussi couverts du sang du gros homme. Lorsqu'elle l'avait frappé, le liquide rouge avait giclé comme le jus d'une tomate bien mûre sur laquelle on marche. Elle n'avait pas pris le temps de vérifier s'il était mort. Le risque était trop grand. Elle n'osait imaginer ce qui se serait passé si ses compagnons l'avaient capturée.

Des questions assaillirent son esprit embrumé par la fatigue. Avait-il survécu ? Si tel était le cas serait-il en mesure de la reconnaître ? Et les autres, pourraient-ils faire une description d'elle suffisamment précise pour qu'elle soit inquiétée ?

Elle s'allongea sur son lit mais le sommeil ne vint pas. Elle repensa à cette soirée qui avait pourtant particulièrement bien commencé. Alors que, de retour d'un voyage de quelques jours, elle sortait de la gare, elle était tombée nez à nez avec cet inconnu. Il l'avait regardé avec un tel désir dans les yeux qu'elle n'avait pu résister. Malheureusement, elle n'était pas seule. Après s'être débarrassée de ses compagnons de voyage, elle était revenue le plus rapidement possible. Grâce

à Dieu, il était encore là. Elle saisit donc sa chance et l'accosta sans attendre. Son style était direct mais l'homme parut ravi de cette approche. Il faut dire qu'Anne était maintenant plus que sûre de ses charmes. Elle possédait aussi un autre atout, son expérience qui lui permettait de déceler le désir dans le regard des autres. Au final, les refus étaient plus que rares. Elle entraîna donc immédiatement sa proie dans un lieu qu'elle affectionnait particulièrement, le grand parc d'Helena. C'était là qu'elle avait définitivement « accroché » l'une de ses premières victimes, Victor Venezia. Depuis, cet endroit avait une signification particulière pour elle. Ce soir, elle avait décidé de lui faire une offrande de sexe et de sang.

À peine arrivés sur place, les deux partenaires se jetèrent l'un sur l'autre. Arold Stinger ne voulait pas laisser passer sa chance. À son âge, être accosté de la sorte par une jeune fille si avenante lui paraissait inespéré. Certes, pour un homme de cinquante ans, il était plutôt bien conservé mais quand même, cette demoiselle était d'une telle beauté et elle semblait tellement pure qu'il ne devait pas hésiter. Anne, de son côté, avait été particulièrement émoustillée par le regard de son futur amant. Elle était aussi impatiente que lui mais souhaitait malgré tout faire durer le plaisir. Il n'en serait que plus grand. Elle releva donc ses jupes et lui demanda de s'occuper d'elle avec sa bouche. Il se mit à la tâche sans se faire prier. Il était plutôt doué. Lorsqu'elle fut un peu rassasiée, elle lui rendit la pareille. Malheureusement, l'excitation d'Arold était à son comble. Chauffé à blanc, il ne put résister que quelques secondes avant de se laisser aller. Anne en fut un peu attristée mais se projeta tout de suite sur les prochaines étapes de la soirée. La seconde fois, il tiendrait plus longtemps. Elle y veillerait.

Elle lui laissa quelques minutes pour se remettre et entreprit de ranimer son désir. Au départ, il parut très réceptif. Elle en fut enchantée et se mit instantanément à fantasmer. Elle jouissait d'avance de toutes les sensations qu'il allait lui procurer. C'était une certitude, la nuit se terminerait en apothéose. Le cours des choses prit une autre direction. En dépit de toute la peine qu'Anne se donna, le soufflé retomba rapidement. Le quinquagénaire était-il fatigué ? Elle s'en moquait, il lui avait promis monts et merveilles, elle les obtiendrait. Elle redoubla d'efforts. Rien n'y fit. Arold s'excusa platement et lui proposa de la revoir dès le lendemain. Il serait plus en forme après une nuit de sommeil, il en était sûr. Cette perspective mit la jeune femme dans une fureur comme elle n'en avait jamais connue jusqu'alors. Tout devait se dérouler ce soir, comme elle l'avait prévu. Il ne pouvait en être autrement. N'écoutant que sa rage, elle hurla comme un animal sorti de l'enfer et saisit le couteau qu'elle avait conservé pour la fin de soirée. Elle se jeta sur son amant du jour. Il écarquilla les yeux et voulut crier. Aucun son ne sortit de sa gorge. La lame venait de lui trancher les cordes

vocales. Elle s'acharna sur lui encore et encore jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un amas de chair méconnaissable. Lorsqu'elle eut fini, elle se releva et s'époumona, invectivant sa victime et lui reprochant d'avoir gâché une soirée qui s'annonçait inoubliable. Tout était de sa faute, il n'avait que ce qu'il méritait.

Cela dura encore et encore. Elle n'arrivait pas à évacuer toute cette colère. Des policiers de la brigade canine qui passaient non loin de là l'entendirent. Inquiétés par les propos et leur intensité, ils arrivèrent en courant. Anne ne dut son salut qu'aux aboiements des chiens. Ils lui permirent de s'enfuir avant que les hommes ne soient trop proches et ne puissent l'identifier.

Sa course effrénée, sa tentative de camouflage dans la scierie et son affrontement avec le gros homme s'étaient ensuite enchaînés. Tout cela parce qu'elle n'avait pas pu gérer ses émotions, parce que sa frustration avait pris le dessus. Elle s'en était sortie, de justesse, c'était le principal. À l'avenir, elle devrait cependant être beaucoup plus prudente.

Chapitre XV

Pour Jennifer, la découverte faite la veille, en compagnie de Marcel, au sujet de Paul Lexington et de sa participation aux réunions du Ku Klux Klan changeait complètement la donne. Les deux couples qui avaient été assassinés jusqu'à présent étaient d'origine africaine ou défendaient les droits des minorités. Dans la mine, les victimes avaient été atrocement mutilées et les corps avaient été disposés de manière à être découverts dans des positions les plus grotesques possible. La perspective d'être confronté à des crimes racistes devenait de plus en plus plausible. Le feu faisait aussi partie des moyens employés par ces extrémistes pour se débarrasser des corps. Se pouvait-il que, se sentant de plus en plus forts, ils se mettent à agir régulièrement ? Si tel était le cas, les meurtres risquaient de se multiplier.

Les deux auxiliaires de Police connaissaient un des membres du groupe. En le suivant, ils pourraient assister clandestinement aux réunions. En filant d'autres participants jusqu'à leur domicile, ils arriveraient, sans difficulté, à les identifier et à cartographier précisément la confrérie. Il n'était pas exclu qu'un policier soit impliqué. Ne sachant pas pour l'instant à qui se fier, Jennifer et Marcel prirent la décision de ne parler à personne de leurs intentions. Compte tenu des horaires auxquels se déroulaient les réunions, ils mirent malgré tout les Brizard au courant. Antonin fut, dans un premier temps, totalement opposé à ce projet. Il n'était pas question qu'il laisse son fils, de nuit, en pleine nature, à proximité de types prêts à tout et sans pitié. Jennifer et Marcel qui étaient enthousiastes à l'idée de partir en expédition employèrent tout leur talent à le convaincre. Au bout d'une heure, il était d'accord à condition de se joindre à eux. Au bout de deux heures, après avoir consulté Manon et Madeleine, il rendit les armes. Son garçon était presque un homme maintenant, il savait se défendre et n'était pas seul. Il finit donc par acquiescer, à contrecœur. Si les femmes de la famille faisaient confiance à l'adolescent, il n'avait pas de raison de refuser.

Les filatures devaient commencer dès la semaine suivante. Même si cela n'était pas nécessaire, l'ancien sergent redonna toutes les consignes possibles et inimaginables à son fils. Toutes les règles de base de la traque, de l'affût et de la fuite furent répétées, à de nombreuses reprises. Marcel savait se débrouiller en forêt depuis l'âge de cinq ans. Il maîtrisait parfaitement tous les types de chasse et affrontait à l'arme blanche les plus gros cervidés. Tout cela lui paraissait donc superflu. Mais, il connaissait son père. Il paraissait dur et insensible. Même si cela avait pu être le cas à une époque, cela l'était moins à cette période et plus du

tout quand il s'agissait de ses proches. Il ne serait rassuré que s'il était certain de ne rien avoir laissé au hasard. Le jeune Brizard écouta donc patiemment et accepta volontiers tout le matériel que lui confia son père. À cette occasion, Antonin lui remit le colt 45 que son géniteur, André, avait en sa possession lors de son décès. En parfait état de marche, il serait un compagnon idéal en cas de problème.

Jennifer, de son côté, alla se servir dans les réserves de la Police en armes et en munitions. Ainsi parés les deux coéquipiers ne risquaient rien. Ils se postèrent devant le domicile de Paul et attendirent.

Ce n'est que le troisième soir qu'il se décida à sortir. Il prit cette fois-ci la direction de la forêt qui se trouvait au nord d'Helena. Après une bonne heure de marche, il pénétra dans une clairière. Plusieurs autres membres étaient déjà arrivés. Ils le saluèrent d'un signe de tête. La réunion commença. Postés à bonne distance, Jennifer et son compagnon n'entendirent de nouveau pas grand-chose. Là n'était pas le principal. Dès qu'elle se termina, ils choisirent un des individus qui était déjà sur place lors de l'arrivée de Lexington et le suivirent jusqu'à son domicile. Lorsqu'il fut à bonne distance des autres, il enleva son masque. Il s'agissait de Marc Mc Matthews, un fermier du coin qui possédait une immense exploitation. Il disposait de nombreuses têtes de bétail et cultivait principalement des céréales. Il avait la réputation de maltraiter ses ouvriers, surtout s'ils étaient de couleur. Sa présence dans ce groupe ne surprit donc aucunement les deux auxiliaires de justice. Ils décidèrent de le garder à l'œil. Ses activités professionnelles se déroulant majoritairement en dehors de la ville, il avait potentiellement plus de capacités à dissimuler des contacts illicites ou des actions illégales.

La surveillance reprit donc. La maison de Mc Matthews était en bordure de rivière. De l'autre côté, un bosquet de frênes leur permit de s'installer confortablement et surtout discrètement. Ils ne découvrirent rien d'intéressant pendant la semaine qu'ils y passèrent. Il avait, tout comme Paul, une vie extrêmement monotone. Un soir, il partit pour une réunion du Klan. Jennifer et Marcel le suivirent. Il arriva le premier sur place. Vraisemblablement, c'était un homme qui attachait une extrême importance à la ponctualité. L'entrevue se déroulait cette fois-ci non loin du Missouri. Les lieux étaient-ils différents à chaque fois ? Les échanges durèrent un peu plus longtemps que les fois précédentes. Toujours positionnés à bonne distance, les deux coéquipiers ne perçurent pas plus les échanges qui se tinrent ce soir-là. À une ou deux reprises, le ton était monté entre deux individus qui avaient failli en venir aux mains. Ils décidèrent donc arbitrairement de suivre celui qui se trouvait le plus à gauche.

Ce dernier repartit dans les premiers. Bien qu'il fût masqué, sa colère était

visible jusque dans sa façon de marcher. Au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêta et se changea. Lorsqu'il enleva son masque, ni Jennifer ni Marcel ne le reconnurent. Il habitait à l'autre bout de la ville et mit pratiquement deux heures pour rentrer chez lui. Il vivait dans un des quartiers résidentiels qui se trouvaient au sud. Ils se mirent en faction non loin et le filèrent une semaine entière. Apparemment dans cette confrérie, personne n'avait de vie trépidante. L'homme était un petit employé qui travaillait dans une feuille de chou locale réputée pour soutenir le parti au pouvoir en Allemagne. Il ne semblait avoir ni famille ni loisirs ni amis. La rencontre du KKK se tint la fois suivante dans la montagne, à l'endroit même où s'était tenue la première. Ils n'entendirent pas grand-chose et suivirent un autre membre.

Ce petit manège dura deux mois. Les réunions étaient hebdomadaires et alternaient entre les trois sites. La rotation était bien établie et permettait des échanges discrets entre les participants. Ces derniers appartenaient à toutes les catégories sociales et ne semblaient avoir que la haine des gens de couleur pour point commun. Il ne faudrait encore pas loin de cinq mois à Jennifer et Marcel pour identifier la totalité de la trentaine de types qui venaient habituellement.

C'était long et fastidieux mais cela leur paraissait nécessaire. Toutes les autres pistes étaient sans issue. Au fil du temps, les deux coéquipiers avaient fini par prendre des habitudes. Chaque filature qui se terminait un peu tard voyait Mlle Mc Allan raccompagner le jeune Brizard jusque chez lui. Elle y restait dormir si souvent qu'on eût pu croire qu'elle était un des membres de la famille. Au cours des journées d'attente et de surveillance lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas être entendus, elle faisait l'animation. Cette demoiselle semblait capable de parler sans s'arrêter jusqu'à la fin des temps.

Une nuit, alors qu'ils assistaient au dixième rassemblement, en pleine montagne, Marcel entendit un bruit suspect. Quelque chose passait à proximité. À l'abri dans les rochers, il fit signe à Jennifer de ne pas perdre de vue ce qui se déroulait en contrebas et entreprit d'aller voir de quoi il s'agissait. Il n'était pas rare qu'un animal en chasse croise leur route. Un renard ne posait pas de problème. Un puma ou un ours pouvaient s'avérer beaucoup plus dangereux. Il progressa lentement et aussi silencieusement que possible. Il était une ombre dans la nuit.

Il examina les alentours durant une demi-heure. Rien, il n'y avait rien de suspect. Il décida donc de retourner auprès de sa coéquipière. Il s'apprêtait à franchir le dernier bloc de pierre qui les séparait lorsqu'il perçut un feulement. Son cœur s'emballa. Il ne fallait pas que ce soit ce à quoi il pensait. Il accéléra et arriva jusqu'à leur poste d'observation. Il s'arrêta net. Ce qu'il vit lui glaça le sang. Jennifer s'était relevée et était adossée à la paroi rocheuse. À deux mètres

d'elle se tenait un félin de grande taille. Il l'identifia comme un couguar mâle. Il ne devait pas peser loin d'une centaine de kilos. S'il passait à l'attaque, elle n'avait aucune chance. Son colt 45 était posé sur ses affaires à même le sol. Il était trop loin, elle ne pouvait l'atteindre. Par soucis de légèreté et de discrétion, il n'avait pas pris le sien. Il n'avait sur lui que son tomahawk et son long couteau de chasse. Affronter des cerfs à l'arme blanche était une chose. Affronter l'un des pires prédateurs terrestres en était une autre. L'animal se ramassa sur lui-même, prêt à bondir sur la jeune femme. Elle restait immobile, tétanisée.

Il n'avait pas le choix, il fallait qu'il intervienne ou son amie allait périr. La bête ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Instinctivement, il dégaina son couteau et le lança sur lui. Il l'atteignit entre les côtes, non loin de la patte avant droite. Surpris par la douleur, le puma se retourna et gronda de colère. Il avait seulement réussi à l'énervé.

Chapitre XVI

Cette diablesse leur avait faussé compagnie. Les chiens avaient perdu sa piste. Après une nuit complète de recherches, les hommes et les bêtes étaient revenus épuisés et bredouilles au poste de police. La pluie ne leur avait pas facilité la tâche. Pendant la traque, le sergent Maxwell n'avait pas voulu libérer les auxiliaires canins de peur qu'ils ne déchiquètent leur proie. Il s'en voulait et en rendrait compte à sa hiérarchie. Compte tenu de la sauvagerie dont elle avait fait preuve à l'égard de sa victime, il n'aurait pas dû avoir la moindre pitié pour ce monstre.

Il avait fallu un certain temps au médecin légiste pour déterminer avec certitude l'identité du cadavre retrouvé dans le parc. L'agresseur s'était tellement acharné qu'il ne restait plus qu'un tas de chair informe. Il s'agissait d'Arold Stinger, un membre de la petite bourgeoisie locale. Il était marié et père de trois jeunes enfants. Son épouse, en apprenant la nouvelle, ne versa pas une larme. Etonné par cette réaction Ros Bishop l'interrogea. Elle refusa tout d'abord de répondre. Il insista et finit par obtenir les réponses à ses questions. Outre les circonstances du décès qui auraient refroidi l'amour de la plus aimante des femmes, il s'avéra que M. Stinger était un homme violent et volage qui utilisait sa famille pour se défouler quand il n'avait pas trouvé de quoi passer ses nerfs à l'extérieur de son domicile. Sa disparition leur apporterait la paix et la tranquillité qui leur faisaient défaut en sa présence.

Les confessions de la veuve faisaient d'elle une coupable en puissance. Quels que soient ses crimes aucun être humain ne méritait d'être haché comme il l'avait été. Et qui pouvait se comporter comme l'agresseur s'était comporté si ce n'était une femme battue et humiliée protégeant ses enfants ?

Ros allait s'engager sur cette voie lorsque son obsession revint au galop. Il existait dans la ville une autre personne capable de commettre de telles atrocités. Une fille qui était suffisamment lubrique et perturbée pour assassiner des hommes dans d'atroces circonstances. Une fille qui occupait ses pensées à longueur de temps, Anne, la mystérieuse Anne. La coupable avait été dérangée et poursuivie par les forces de l'ordre. La femme d'Arold était de très forte corpulence. Elle ne correspondait pas vraiment à la description de ceux qui l'avaient prise en chasse et compte tenu de sa piètre condition physique, il voyait mal comment elle aurait pu semer hommes et chiens.

Bishop demanda donc à rencontrer un à un tous les poursuivants de la veille. Il les interrogea encore et encore cherchant à obtenir tous les détails. Il retraça une

partie du parcours. La piste s'arrêtait non loin de la vieille scierie. Il décida d'aller y faire un tour. Peut-être y trouverait-il quelque chose ? Une fenêtre était brisée, elle avait parfaitement pu entrer par là. Il emprunta le même chemin. Les rats, présents par milliers, émirent des couinements de protestation. La tranquillité dont ils jouissaient habituellement était régulièrement mise à mal ces derniers temps et cela les contrariait vraiment. Il fouilla pendant quelques minutes jusqu'à arriver à une grande salle qui avait dû être un réfectoire. Les fenêtres étaient obstruées par des planches. La pièce était sombre. Il avança prudemment.

Il était à peu près parvenu au centre lorsqu'il entendit un gémissement. Il pivota sur sa droite et dégaina son arme. Un homme était étendu là, à une dizaine de mètre de lui. Il tentait de lever un bras, couché dans une mare de sang.

Le policier se précipita. L'individu avait le souffle court et son pouls était très faible. Il avait une plaie béante au niveau de la tempe. Sur sa poitrine trônait une petite étoile de shérif. Ros déchira une partie de sa chemise et posa le tissu sur la plaie. Il ne pouvait le laisser là. Il tenta de le bouger mais l'homme était gras comme cinq cochons. Il pesait certainement plus de cent cinquante kilos. Il lui fallait de l'aide. Il devait retourner en ville. Il sortit donc en courant et sauta dans sa voiture. Il partit en trombe en direction de l'hôpital le plus proche. Une heure plus tard, il était de retour avec une ambulance. Lorsqu'ils arrivèrent à côté du blessé, ils constatèrent que ce dernier avait perdu connaissance. Il respirait à peine mais était encore en vie, du moins pour le moment. Ils se mirent à six pour le transporter jusqu'au véhicule de secours.

Trois heures après qu'il eut été confié au médecin, le praticien sortit de la salle d'opération et s'avança vers Bishop. Son patient avait survécu. Ses constantes étaient stables. Il était, pour l'instant, dans un coma profond et il n'avait aucune idée du temps durant lequel il allait y rester.

Cet homme était un témoin d'une importance capitale dans l'affaire de sa vie. Il devait le protéger. Il demanda donc à l'un de ses collègues de rester en faction devant sa porte en attendant qu'il se réveille. Grâce à ce type, il allait pouvoir identifier l'amante religieuse. À cette idée, il franchit les portes de l'hôpital avec un immense sourire aux lèvres.

Chapitre XVII

Le puma n'avait vraiment pas l'air content. Délaissant Jennifer, il se retourna en direction de Marcel et découvrit de longues, de très longues canines. Il s'avança lentement, s'appuyant avec difficulté sur sa patte droite. Sa blessure devait le faire souffrir mais, malheureusement, elle ne l'arrêterait pas.

Il était maintenant à moins de trois mètres du jeune homme. Il s'approcha encore et ses griffes jaillirent à la vitesse de l'éclair. Miraculeusement, le jeune Brizard parvint à les stopper à l'aide de sa hache. L'animal repartit légèrement sur sa droite puis sur sa gauche. Il semblait chercher l'angle d'attaque le plus propice. Ce jeu du très gros chat et de la souris dura quelques instants puis il repassa à l'attaque. Il se ramassa sur ses pattes arrière et bondit en direction de Marcel, toutes dents dehors, avec la ferme intention de les planter dans la gorge de sa proie. Cette dernière ne comptait pas se laisser faire et réussit à lui asséner un coup de tomahawk sur le côté de la gueule. Cela ne suffit pas à stopper le fauve qui percuta de plein fouet sa cible. Les deux roulèrent dans la poussière. L'animal se déchaîna. Bien qu'affaibli par ses blessures il n'en demeurerait pas moins redoutable. Ses griffes entaillèrent à plusieurs reprises les chairs de l'humain qui n'allait pas tarder à succomber. La bête s'arrêta brusquement et se retourna. Quelque chose venait de détourner son attention. Ce quelque chose n'était autre que Jennifer armée d'un énorme gourdin qu'elle avait ramassé non loin de là. Elle venait de lui asséner, de toutes ses forces, un coup sur la colonne vertébrale. Elle avait dû faire mouche car il boitait bas.

Le cougar lui faisait face. Dans le regard de la jeune fille il n'y avait plus la moindre trace de peur, uniquement de la détermination. Cela ne suffirait malheureusement pas pour qu'elle s'en sorte seule. Marcel parvint à se remettre debout, difficilement. Il avait de larges entailles sur le torse et une morsure à l'épaule gauche. Dans l'affrontement, il n'avait pas lâché son arme. Son amie lui avait sûrement sauvé la vie. Il devait intervenir. Sans réfléchir, il sauta tant bien que mal en direction du puma et abattit sa hache sur la première partie de chair qu'il pu atteindre, la hanche droite. Une nouvelle fois, le félin se retourna. Il était pris en tenaille et commençait, lui aussi, à être plus que mal en point. Il décida de battre en retraite et s'enfuit entre deux rochers.

Le jeune Brizard s'effondra, à bout de forces. Ses vêtements étaient maculés de sang. Sa coéquipière se précipita. Elle ouvrit délicatement sa chemise pour se faire une idée plus précise de ses blessures. Ce qu'elle découvrit ne la rassura pas vraiment. Sept larges estafilades partaient du pectoral droit et ne s'arrêtaient

qu'au dessous du nombril. La morsure, quant à elle, avait laissé quatre trous au niveau de l'articulation. L'une des canines n'était pas passée très loin de la carotide. À quelques centimètres près, s'en était fini du jeune Brizard. Elle déchira une partie de la tunique qu'elle portait et l'humidifia avec l'eau de sa gourde. Elle nettoya doucement les plaies. Apparemment, il n'y avait pas d'hémorragie mais, ils ne pouvaient rester là indéfiniment. En contrebas, la réunion du KKK était terminée et tous les participants étaient repartis chez eux. Les deux coéquipiers pouvaient rentrer en ville sans avoir besoin de se cacher. La route était longue et, par endroits, escarpée. Pour couronner le tout, dans son état Marcel ne pourrait avancer rapidement. Ils avaient au moins deux bonnes heures de marche.

Ils progressèrent lentement, faisant des haltes régulières pour permettre à l'adolescent de se reposer. Sa coéquipière en profitait elle aussi pour souffler. Elle le portait quasiment en permanence et même s'il n'était pas très lourd, l'effort qu'elle fournissait finissait par être important. Ils mirent en fin de compte près de deux heures trente pour rejoindre leur voiture. Elle l'installa à bord du véhicule et partit comme une fusée en direction du premier établissement de soins qui se présenterait. Il s'évanouit avant même qu'ils n'aient parcouru les cents premiers mètres. Dans la cour de l'hôpital, elle pila et sauta de la voiture à la recherche de quelqu'un pour l'aider. Une infirmière et un médecin furent réquisitionnés et le prirent en charge immédiatement. Entretemps, Marcel avait repris connaissance. Juste avant de franchir les portes du bloc, il lui adressa un sourire plein de reconnaissance et ferma les yeux.

Chapitre XVIII

Anne repensait sans cesse à l'homme qu'elle avait laissé inanimé dans la scierie. Avait-il survécu ? Si jamais il se réveillait, serait-il en mesure de la reconnaître ? Ces questions tournaient en boucle dans son esprit. Elle ne pouvait prendre le risque de retourner là-bas. Si quelqu'un la rencontrait, comment pourrait-elle justifier sa présence dans un lieu désaffecté depuis des décennies ? Elle était coincée. Elle n'avait d'autre choix que d'attendre et d'espérer.

Cela faisait maintenant une semaine qu'elle n'osait plus sortir de chez elle. Elle avait besoin de prendre l'air. Le temps était doux. Elle décida d'aller marcher en ville. Elle flânait sans but précis lorsqu'elle entendit des bribes de conversation entre deux matrones. Elles revenaient de faire des courses et repartaient chez elles d'un pas nonchalant. Elles évoquaient un homme qui était à l'hôpital depuis une semaine suite à une agression. Il avait vraisemblablement été roué de coups à l'aide d'un manche de pioche et abandonné, à l'agonie. Anne décida de les suivre discrètement. La filature dura une dizaine de minutes tout au plus. Les deux commères ne savaient pas grand-chose si ce n'était que la victime était dans le coma et que la police attendait avec impatience qu'elle se réveille pour pouvoir l'interroger.

Le reste de la conversation fut sans intérêt. Elle les laissa donc repartir de leur côté et continua son chemin. Elle avait besoin de réfléchir. Ses pas l'amènèrent au bord du Prickly Pear Creek. Elle aimait regarder ce gros ruisseau serpenter langoureusement. À cette saison, les eaux étaient basses et de gros rochers affleuraient juste sous la surface provoquant de magnifiques remous. Elle déambula ainsi quelques heures. De retour à son domicile, elle avait décidé ce qu'elle allait faire et se prépara.

Dans le couloir de l'hôpital, le policier de faction vit arriver une ravissante demoiselle. Frêle, presque chétive, elle paraissait perdue. Elle s'arrêta à sa hauteur et lui adressa le sourire le plus charmant qu'il n'eut jamais vu. Elle cherchait le Dr Von Dick. Il ne le connaissait pas. Elle parut tellement déçue qu'il ne put faire autrement que de l'aider. De faction depuis le milieu de l'après-midi, il avait de toute façon un grand besoin de se dégourdir les jambes. Ils partirent donc à la recherche du praticien. À cette heure avancée de la soirée, il n'y avait pas grand monde dans les couloirs auprès de qui se renseigner. Ils déambulèrent ainsi quelques minutes. À chaque pas, la main d'Anne frôlait celle du membre des forces de l'ordre. Il était très perturbé par ce doux contact et attendait le suivant avec impatience. Lorsqu'elle lui saisit plus fermement les

doigts et l'attira contre elle pour l'embrasser, il ne résista pas. Ils pénétrèrent dans la première chambre vide qu'ils trouvèrent et laissèrent libre cours à leur passion. La jeune femme se donna corps et âme et l'homme fut enchanté des merveilles qu'elle lui réserva. Il fut tellement enchanté qu'il se laissa aller bien avant que sa compagne ne parvienne à l'orgasme. Son affaire faite, il roula sur le côté et s'assoupit. Dans d'autres circonstances, Anne aurait été furieuse mais, pas aujourd'hui. Elle ne pouvait laisser éclater sa colère. Elle avait des choses plus importantes en tête. Et puis, elle allait prendre du plaisir grâce à lui, malgré tout. Elle se leva et fouilla dans l'une des poches secrètes de sa robe. Elle récupéra son couteau et ouvrit tranquillement la gorge de son amant, dans son sommeil. Cela la soulagea un peu de la tension qui l'habitait. Ce qu'elle ressentit fut beaucoup moins intense que si elle avait pu profiter de son corps correctement, avant. Malgré tout, cela ferait l'affaire pour aujourd'hui.

Elle sortit de la chambre et referma soigneusement la porte avec la clé. Elle jeta cette dernière par la première fenêtre qu'elle vit. Munie de gants, elle s'assura de n'avoir laissé aucune trace de son passage. Elle reprit ensuite son chemin en direction de celle du gros homme non sans avoir récupéré et enfilé auparavant une blouse d'infirmière. Elle devait faire vite. L'absence du policier n'allait pas passer inaperçue pendant très longtemps. Elle n'avait, de plus, aucune idée de l'heure à laquelle la relève pouvait arriver. Pour rien au monde, elle ne voulait tomber nez à nez avec d'autres membres des forces de l'ordre.

Elle pénétra dans la pièce après s'être assurée que personne ne l'avait vue. Il était là, allongé sur le dos. Son énorme ventre sous le drap blanc donnait l'impression qu'un igloo était posé sur le lit et qu'une petite tête en sortait par une porte invisible. Elle s'approcha à pas de loup et souleva délicatement le tissu au niveau du torse. L'homme sur le lit ne broncha pas. Une chair blanche et adipeuse apparut. Anne descendit lentement jusqu'au niveau des cuisses. Elle les écarta du mieux qu'elle put et se saisit de son couteau. Elle l'enfonça jusqu'à la garde au niveau de l'artère fémorale et actionna la lame à plusieurs reprises. Le liquide rouge ne tarda pas à gicler. Elle récupéra des compresses et les positionna de manière à absorber le plus possible les saignements. Elle prit une couverture supplémentaire dans le placard au-dessus du lit et l'utilisa comme tampon entre la blessure et le drap. Le temps qu'elle soit imbibée et que le sang soit visible, elle serait loin.

Elle venait de terminer son installation lorsque le loquet de la porte tourna. Le battant s'ouvrit laissant apparaître Ros Bishop et l'un de ses collègues. Anne ne se démonta pas. Elle baissa légèrement la tête et passa à côté d'eux. Dans un soupir désolé elle leur confirma que la situation n'avait pas évolué. Elle sortit de la pièce et se retint de courir dans le couloir jusqu'à ce qu'elle fut certaine d'être

hors de leur vue. Dès qu'elle estima être à une distance suffisante, elle quitta sa blouse, la jeta dans une poubelle et déguerpit le plus vite possible.

Ros s'approchait du lit lorsqu'il aperçut une tâche sombre. Elle grossissait à vue d'œil. Il l'examina de plus près. Il y posa les doigts et constata qu'il s'agissait de sang. Le gros homme était en train de se vider de son sang ! Il ôta les draps et les couvertures. Le lit entier avait pris une teinte vermillon. La victime ne respirait plus. Son unique témoin venait d'être assassiné, là, sous leur nez.

Il allait se poser la question quand la réponse le frappa comme un coup de poing. L'infirmière qu'ils venaient de croiser ! C'était elle la coupable ! C'était elle l'amante religieuse ! Il se trouvait dans la même pièce que son obsession et n'avait même pas été en mesure de l'arrêter. Pire, la lumière étant plus que tamisée, il n'avait même pas vu son visage. Il était incapable de la reconnaître. Heureusement, le garde qui était censé être devant la porte pourrait peut-être l'aider.

Lorsqu'il retrouva son collègue, la gorge tranchée, nu dans une pièce, à l'autre bout de l'hôpital, il sut qu'il venait de laisser passer sa chance. Une fois de plus, elle lui filait entre les doigts. Une fois de plus, elle avait commis des actes qui allaient le hanter.

Chapitre XIX

Antonin, Manon et leurs deux filles arrivèrent à l'hôpital dès qu'ils apprirent la nouvelle. Jennifer avait envoyé un des membres du personnel hospitalier les prévenir. Elle les accueillit dans le hall. Elle n'avait pas d'autres informations à leur communiquer. Cela faisait maintenant quatre heures que Marcel était parti au bloc opératoire.

Le médecin qui l'avait pris en charge apparut finalement dans l'encadrement d'une porte. Il fut aussitôt assailli par les Brizard. Leur fils et frère s'en sortirait. Il était en parfaite condition physique et cela lui avait certainement sauvé la vie. Comme bonus, il conserverait de très jolies cicatrices qui lui vaudraient certainement un immense succès auprès des filles.

Soulagés par ce compte-rendu, tous et toutes demandèrent à voir le jeune homme. Bien qu'il fût encore très fatigué, cela semblait possible. Lorsque les quatre visiteurs entrèrent dans la chambre, ils trouvèrent un Marcel d'une extrême pâleur. À la fois inquiète et rassurée, Manon se précipita et le serra dans ses bras. Il tenta délicatement de la repousser pour qu'elle n'appuie pas trop sur ses blessures mais ce fut peine perdue. Elle tenait son fils et ne le lâcherait plus jusqu'à la fin des temps.

Le jeune homme passa les deux semaines qui suivirent alité. Au bout de quinze jours, il ne tenait plus en place et le corps médical décida de le laisser sortir. Les plaies sur le torse avaient cicatrisé correctement et celles de l'épaule, plus profondes étaient en bonne voie de guérison. Elles ne laisseraient pas de séquelles même si pour l'instant l'articulation avait un peu perdu de sa mobilité habituelle.

Le retour à la maison fut triomphal. Le jeune homme fut accueilli à la fois comme un roi et un héros. Fidèle à ses habitudes, Jennifer était présente. Elle souhaitait honorer celui qui lui avait sauvé la vie. Techniquement, ils s'étaient entraïdés pour s'en sortir mais elle considérait qu'elle lui devait tout.

La soirée fut festive et arrosée. Jennifer but sa part. La chambre d'ami était prête et l'attendait.

Elle monta se coucher en même temps que son sauveur. Leurs chambres étaient proches. Elle ne s'arrêta pas devant sa porte et avança jusqu'à celle de Marcel. Elle se planta devant lui et le regarda droit dans les yeux. Il était plus grand qu'elle en dépit de son jeune âge. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa doucement dans un premier temps puis avec fougue. Le baiser dura quelques instants et elle l'entraîna avec elle jusqu'au lit le plus proche.

L'adolescent n'avait jamais connu l'amour. Elle le guida et l'accompagna avec une infinie douceur. Ils passèrent ainsi la nuit ensemble, la jeunesse et la fougue répondant à l'expérience. Au petit matin, elle regagna sa chambre et s'accorda quelques heures de repos, le laissant seul, au septième ciel.

En raison de l'épisode puma, l'enquête sur les meurtres des Johnston et de la mine avait été mise en stand-by pour quelques temps. Malgré tout, les surveillances finirent par reprendre. Le rythme des rencontres était parfaitement établi. Cela permit aux deux coéquipiers de raccrocher facilement les wagons et d'identifier trois membres supplémentaires. Lorsqu'ils n'étaient pas en filature, les deux auxiliaires de police apprenaient à se découvrir. Ils n'étaient pas revenus de suite sur leurs ébats. Une sorte de gêne s'était, dans un premier temps, installée. Marcel pensait que ce n'était qu'une récompense que lui avait attribuée son amie et Jennifer, de son côté, ne voulait pas qu'il ait l'impression qu'elle le harcelait. Mais, elle n'était pas très patiente et n'y tenant plus, elle avait fini par aborder le sujet. Ils avaient longuement parlé et avaient pu se déclarer leur amour commun. En dépit de leur différence d'âge, l'enquête les avait rapprochés et maintenant leur complicité était évidente. Le monde n'était cependant pas encore forcément prêt à accepter leur amour. Ils décidèrent de le garder pour eux, au moins pour l'instant.

Ils ne changèrent aucune de leurs habitudes. Jennifer continua de profiter aussi souvent que d'accoutumée de l'hospitalité des Brizard. Les deux amants montaient toujours se coucher au même moment mais contrairement à ce qui se passait auparavant, une seule chambre était occupée.

Leur stratagème dura quelques semaines. Un matin Antonin demanda à son fils de l'accompagner à la chasse. L'adolescent accepta de bonnes grâces. Il adorait ces moments de partage. Ils marchèrent près d'une heure avant que son père ne lui confie qu'il savait ce qui se passait avec Jennifer. Il ne jugea pas et ne condamna pas. Il se contenta de dire qu'il était au courant. Marcel lui confia à quel point il était heureux. C'était tout ce qui importait à son père. Le débat fut donc clos avant même d'avoir réellement débuté. Ils convinrent cependant de ne pas en parler à Manon. En bonne mère louve, elle veillait sur ses enfants comme sur la prune de ses yeux. Elle aurait certainement plus de mal à accepter la situation.

Chapitre XX

Lorsqu'il arriva au poste de Police, Ros Bishop dévasta son bureau tant il était fou de rage. Il était passé à côté d'elle et ne l'avait pas vue. Il n'aurait eu qu'à tendre le bras pour la stopper. En raison de son incompétence, combien d'autres hommes allaient encore périr. Sa fureur et sa frustration étaient telles que personne ne songea même à tenter de lui demander de se calmer. Au bout d'un quart d'heure, son mobilier était en miettes et il éprouvait toujours le besoin de se défouler. Il fallait qu'il extériorise toute cette colère. Il descendit donc au stand d'entraînement et vida plusieurs chargeurs sur les mannequins qui servaient de cibles. Les premières balles n'atteignirent pas leur destination et se perdirent dans le sol ou les murs. Ros s'obligea à respirer profondément. Ses tirs devinrent plus sûrs et plus précis. Au bout d'une demi-heure, le bruit, la poudre et la concentration lui avaient permis de retrouver un comportement proche de la normale. Son cerveau se remit à fonctionner. Il put enfin commencer à analyser plus sereinement la situation.

L'examen des corps des victimes n'avait, comme à chaque fois pour l'instant, pas donné grand-chose. Des empreintes avaient été relevées sur les poignées de porte mais les chances qu'elles correspondent à celles de l'amante religieuse étaient vraiment minces. Cette fille en dépit de sa démente était d'une prudence et d'une rigueur hors du commun. Elle laissait rarement les choses au hasard. La seule erreur qu'elle paraissait avoir commise jusqu'à présent était dans le parc lors de l'assassinat d'Arold Stinger. Les témoins évoquaient tous des cris de bête. Comment avait-elle pu en arriver là ? Pourquoi était-elle sortie de ses gonds de la sorte ? N'y avait-il pas là une faiblesse à exploiter ?

Ros remonta dans son bureau et entreprit de le ranger. Il aurait certainement à se justifier auprès de sa hiérarchie pour la destruction du mobilier. Il finissait de remettre de l'ordre quand il eut une illumination. Il s'assit sur la seule chaise qui avait échappé à sa furie et après avoir refixé l'un des pieds, s'installa à sa table de travail. Il ouvrit le dossier de l'amante et le consulta sous un angle inédit. Il n'avait jamais pris le temps de comparer le profil des victimes. Cela semblait évident comme axe de recherche mais son obsession avait altéré sa lucidité. Une heure durant il analysa, photos à l'appui, tous les éléments qu'il avait dans le dossier.

Trois des morts avaient des caractéristiques similaires, Peter Radcliffe, Victor Venezia et Arold Stinger. Ils étaient tous âgés de plus de quarante ans, installés dans la vie et particulièrement sensibles à la gente féminine et à ses charmes. En

effet, l'enquête de terrain avait révélé que tous étaient des clients réguliers des maisons closes de la ville. Les quatre autres, en revanche ne semblaient pas avoir de point commun. Le gros homme et le policier de l'hôpital n'avaient sûrement pas eu de chance et s'étaient vraisemblablement trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Ros les écarta donc naturellement. Il ne restait que les macchabées de la ruelle. Comment expliquer ces deux meurtres simultanés ? Ils ne cadraient pas avec le reste du tableau. Bishop les mit donc eux aussi de côté. Son instinct lui commandait de se concentrer sur les trois premiers.

Il décida d'approfondir ses recherches sur leur vie. Il examina encore et encore leurs fréquentations, leurs habitudes, les lieux dans lesquels ils pouvaient rencontrer d'autres personnes. Ses investigations durèrent plusieurs jours. En fin de compte, le seul élément qui les rapprochait réellement était le Lily Sweet, un bordel de luxe clandestin tenu par une vieille maquereille acariâtre, Miss Marple. Les filles qui y travaillaient étaient triées sur le volet mais l'une d'entre elles pouvait parfaitement avoir pris la gente masculine en grippe. Dans cette hypothèse, il n'était pas exclu qu'elle ait décidé de se venger des traitements qu'elle subissait au quotidien.

Sous couvert d'anonymat, il se rendit sur place. Pendant quelques jours, il poussa son sens du service et son désir de vérité jusqu'à bénéficier des attentions de plusieurs pensionnaires, à plusieurs reprises. En créant de la proximité sur l'oreiller, il espérait que les prostituées se confieraient un peu. Ses sens furent ravis de ce qui leur fut proposé mais son enquête ne progressa au final que très peu. Il apprit quelques anecdotes sur les victimes de l'amante religieuse mais rien de déterminant. Une des filles intriguait cependant Ros plus que les autres. Nommée Rebecca, elle était fine et blonde. Elle pouvait donc correspondre à la description de la mystérieuse tueuse. Avec son regard de biche toujours en mouvement, elle avait l'air d'être en permanence sur le qui-vive. Que craignait-elle ?

Il décida d'en avoir le cœur net et se paya une heure en sa compagnie. Douce et attentionnée, elle s'employa à le satisfaire du mieux possible. Elle était à cheval sur lui lorsqu'il eut son orgasme. Lorsqu'elle s'aperçut qu'il venait de jouir en elle, son regard et l'ensemble de son visage se ferma. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler, une haine farouche émanait de tout son être.

Sans dire un mot, Bishop s'habilla et sortit de la chambre. Il en était persuadé, il tenait sa coupable.

Chapitre XXI

Anne transpirait et tremblait telle une toxicomane en manque. Elle avait de plus en plus de mal à lutter contre ses pulsions. Cela faisait deux semaines qu'elle n'avait pas croisé d'homme. Son corps et son démon intérieur réclamaient leur tribut. Systématiquement après chaque « rencontre » et plus particulièrement après les événements du parc, de la scierie et de l'hôpital, elle se disait qu'elle ne devait plus agir de la sorte. Elle devait être plus forte. Elle devait parvenir à résister à cette voix et à cette envie qui tournaient en boucle dans son cerveau. Elle tentait de se convaincre que si elle n'y parvenait pas, les choses finiraient par se gâter et qu'elle n'en sortirait pas vivante. Au prix d'immenses efforts, elle arrivait, tant bien que mal, à repousser l'échéance. Malheureusement, cela ne durait jamais bien longtemps. Pour ne rien arranger, depuis qu'elle avait découvert qu'elle pouvait décupler son plaisir en accélérant le processus de séduction puis de mise à mort, les crises étaient de plus en plus rapprochées. Comme si l'instantanéité de la jouissance créait le besoin encore plus rapidement après.

N'y tenant plus, elle quitta son domicile et se mit en chasse, une nouvelle fois. Elle reprit le chemin de son quartier de prédilection. Celui dans lequel elle était certaine de trouver des hommes sensibles à ses charmes.

Elle ne mit pas longtemps à dénicher le mâle qui succomberait à ses avances avant de succomber tout court. Elle jeta son dévolu sur un type au physique banal et à la quarantaine bien avancée. Elle accéléra le pas et fit mine de regarder derrière elle en passant à côté de lui. Elle le percuta. Il la rattrapa par le bras avant qu'elle ne tombe. Sa poigne sur son biceps était ferme. Une vague de désir envahit la jeune femme au contact de cette main virile. Elle mit instantanément en place tous les stratagèmes à sa disposition pour ferrer le poisson qu'elle venait d'accrocher. La proie, quant à elle, ne se débattit que très mollement.

Elle le regarda avec de grands yeux plein de reconnaissance comme s'il venait de lui sauver la vie. Comme beaucoup d'autres avant lui, il tomba presque immédiatement sous le charme de cette adorable demoiselle. L'après-midi était bien avancé. Il lui proposa de l'accompagner dans un salon de thé qui se situait non loin de là. Elle accepta volontiers.

Ils passèrent ainsi quelques heures à discuter. Il l'écouta parler de sa vie, de ses peurs, de son avenir. Elle vivait seule et cherchait quelqu'un pour la dorloter, la soutenir et la protéger. Il lui fallait quelqu'un de mûr et de viril, capable d'être son ami, son amant et son père tout à la fois. Plus elle avançait dans la

description de son prince charmant et plus elle le dévisageait. Son regard était pénétrant et tout son corps semblait confirmer qu'il était l'homme de la situation. Lorsqu'elle lui saisit doucement la main, il sut qu'elle était faite pour lui.

Sans attendre, Anne lui suggéra de trouver une chambre pour qu'ils puissent faire un peu plus connaissance. Prenant très à cœur son rôle de protecteur, il lui demanda de l'attendre à l'intérieur, bien au chaud et sortit en direction de l'hôtel le plus proche. Il revint dix minutes plus tard, la clé d'une chambre en poche. Elle lui confirma qu'elle avait très envie de lui mais qu'elle ne souhaitait pas emprunter l'entrée principale d'un établissement public en compagnie d'un monsieur qu'elle connaissait à peine. Elle ne voulait pas passer pour une fille de petite vertu. Il devait donc lui permettre de rentrer par une porte dérobée. Il acquiesça sans se poser la moindre question et pénétra seul dans l'établissement. Il salua le concierge et fit mine de se rendre directement dans sa chambre. Elle se situait au premier étage, au fond du couloir et, par chance, donnait non loin de l'escalier de secours. Il ouvrit la fenêtre et fit entrer sa belle après s'être assuré que personne ne venait.

Dès qu'ils furent dans la chambre, il se jeta sur elle et entreprit de lui ôter sa robe. Dans sa précipitation, il arracha deux boutons. Anne eut envie de le frapper mais elle se retint. Ce n'était pas le moment. Elle avait encore besoin de lui. Il acheva de la déshabiller et la plaqua contre le mur. Il l'embrassa. Son haleine empestait le hareng et l'oignon. Fort heureusement, il descendit rapidement et s'occupa de sa poitrine. Il descendit encore et s'employa à la faire jouir. Lorsqu'il y fut parvenu, il se redressa et la pénétra sans se préoccuper de ce qu'elle pouvait ressentir. Elle l'attrapa par le cou et lui enserra la taille avec ses deux jambes. Ils demeurèrent dans cette position quelques instants puis l'homme se retourna et la posa sur le lit. Il reprit ses va-et-vient et se laissa finalement aller dans un ultime coup de rein. Il s'affala sur elle. Il avait l'air épuisé.

Anne repensa à l'homme dans le parc et à la réaction qu'elle avait eue lorsqu'il avait été incapable de repartir. L'angoisse la saisit. Si cela se reproduisait, serait-elle capable de maîtriser sa colère cette fois-ci ? Elle n'avait guère le choix. La soirée avait à peine débuté et l'hôtel ne tarderait pas à être plein. Elle laissa quelques minutes à son amant et n'y tenant plus essaya de ranimer son désir. Heureusement pour elle, sa virilité ne tarda pas à répondre à ses sollicitations. Ils refirent ainsi l'amour à deux reprises. Fatigué, il finit par s'assoupir. Elle en profita pour se lever discrètement et récupérer son couteau. Il était couché sur le côté droit. Délicatement, presque affectueusement, elle le remit sur le dos et s'assit nue sur son bas-ventre. Il ouvrit un œil. Croyant qu'elle voulait encore remettre ça, il lui adressa un sourire désolé. Il n'était pas capable de refaire quoi que ce soit pour l'instant. Anne le regarda tendrement et lui

enfonça la lame directement dans l'orbite droite, sans dire un mot. L'acier ressortit et replongea immédiatement dans la gauche. Si à ce moment là, l'homme avait pu voir son visage, il aurait pu constater que toute trace d'amour ou de compassion avait disparu. Il n'y aurait trouvé que de la haine, de la fureur et de la rage. L'amante ne semblait plus pouvoir s'arrêter. Sa victime n'était plus que de la viande hachée mais elle s'acharnait encore et encore.

Prise dans sa folie, elle n'entendit pas tout de suite la porte de la chambre claquer. Un individu venait de l'enfoncer. Avant qu'elle ne puisse faire quoique ce soit, il était sur elle et lui assénait un violent coup sur la tête avec un objet dur. Sans avoir compris ce qui venait de se passer, Anne sombra dans le néant.

Chapitre XXII

Tout était prêt. Le piège était en place. Ros n'avait pas vraiment eu de mal à convaincre son indic de se prêter au jeu. En même temps, qui aurait refusé de passer du temps avec une jolie jeune fille, de lui faire l'amour pour l'occuper et ainsi permettre à la police de l'arrêter ?

La seule condition qu'avait mise John Blackstone était de pouvoir, selon sa propre expression : « se taper la fille au moins deux ou trois fois avant que quelqu'un n'intervienne ». Bishop avait accepté sans difficulté. La vertu de l'amante religieuse lui importait peu. Tout ce qu'il voulait, c'était mettre un terme à ses exactions.

Il demanda donc à son appât de déambuler dans les rues à proximité du Lily Sweet. Ros avait décidé de rester un peu en retrait afin de superviser le déroulement des opérations. Il s'était malgré tout positionné non loin de l'action. Il serait ainsi en mesure d'intervenir rapidement au moment opportun. En milieu d'après-midi, il vit s'avancer une demoiselle correspondant à la description de celle qu'il considérait maintenant comme une tueuse en série. Elle marchait en direction de son homme. Il remarqua un imperceptible changement d'attitude lorsque son regard détecta celui qui allait devenir sa proie. Elle se redressa et arrangea sa tenue. Dès qu'elle fut certaine d'être attirante, elle accéléra le pas et fonça vers lui. Elle tourna la tête juste avant de le croiser, comme si elle cherchait quelque chose dans la vitrine qu'elle longeait. Elle le percuta. Il la retint de justesse lui évitant ainsi de tomber.

Bishop vit ensuite tout son petit manège s'installer. Elle minaudait et souriait sans cesse. Il comprit pourquoi elle ne devait pas avoir de difficulté à trouver des victimes. Elle était carrément irrésistible. Il les vit s'installer dans un salon de thé et discuter. Elle semblait monopoliser la conversation. Petit à petit, imperceptiblement, elle se rapprochait de lui. Elle était redoutable. Son stratagème était parfaitement rodé. Au bout de quelques heures, Blackstone se leva, sortit et se dirigea vers l'hôtel le plus proche. Il en ressortit le sourire aux lèvres et alla retrouver sa compagne de l'après-midi. Ils échangèrent quelques paroles et se séparèrent.

Ros décida de la suivre. Il la vit contourner l'établissement dans lequel s'était de nouveau rendu son indic. Elle s'arrêta devant l'escalier de secours et l'emprunta. Une fenêtre du premier étage s'ouvrit. Elle s'y engouffra. Il attendit un peu et l'imita. Des bruits provenaient déjà de la chambre la plus proche. Il colla son oreille sur la porte et écouta, attentif à chaque souffle, à la moindre

accélération d'une respiration et au plus infime râle de plaisir. Il resta ainsi, épiant même de temps à autre les ébats au travers de la serrure.

En milieu de soirée, la fille se leva et jeta un coup d'œil à son amant. Elle s'avança jusqu'à sa robe négligemment posée sur le sol et y prit un magnifique couteau de chasse. Elle se mit à califourchon sur son compagnon et lui enfonça la lame au niveau des yeux, une fois puis une autre, encore et encore. Elle ne semblait jamais devoir s'arrêter. Le policier attendit et lorsqu'il jugea que le moment était venu, il enfonça la porte, saisit sa matraque et frappa à la tête cette femme qui avait tant occupé ses pensées les mois précédents.

Chapitre XXIII

Lorsqu'Anne reprit ses esprits, elle était attachée dans la chambre de l'hôtel. Sa tête lui faisait un mal de chien. Elle sentait que ses cheveux étaient poisseux. L'impact sur son crâne avait dû lui entailler le cuir chevelu. Son agresseur n'avait pas pris le soin de la rhabiller. Ses mains étaient solidement fixées au radiateur dévoilant de fait sa magnifique poitrine. Elle avait les jambes écartées. Ses pieds étaient fixés par un système de corde aux montants du lit sur lequel se trouvait encore la dépouille de sa dernière victime.

Elle regarda autour d'elle et vit un homme qui la dévisageait avec un grand sourire aux lèvres. Le vice à l'état pur étincelait dans ses yeux. Bishop s'avança et vérifia ses liens. Elle ne risquait pas de lui échapper. Il se présenta brièvement et attendit qu'elle fasse de même. Elle ne broncha pas. Il s'y attendait mais il brûlait de connaître son identité. En effet, contrairement à ce qu'il avait imaginé, son amante religieuse n'était pas Rebecca, la prostituée de chez Miss Marple. C'était une jeune fille qui paraissait bien sous tout rapport, à qui le plus pieux des prêtres aurait donné le bon dieu sans confession.

Il reposa quelques questions. Il n'obtint toujours pas de réponse. Il s'approcha et vint se placer debout, entre ses jambes. Il la surplombait de toute sa hauteur. Elle remarqua rapidement qu'il ne perdait pas une miette du spectacle offert par son anatomie. Elle décida d'en jouer et se positionna de telle sorte qu'il ait la meilleure vue possible. Les liens lui entaillaient les chevilles et les poignets mais elle n'avait pas d'autres options, pour l'instant.

Bishop s'agenouilla devant elle. Il tendit la main et lui caressa les seins. Elle ne se débattit pas et l'encouragea même par de petits soupirs de contentement. Il s'enhardit. Sa main droite descendit jusqu'à son entrejambe. Elle se laissa faire et lui adressa même un grand sourire. Lorsqu'il en eut assez, il se releva et entreprit de lui détacher la main gauche. Anne sut qu'elle avait gagné. Ils étaient tous pareils. Aucun mâle ne pouvait résister à ses charmes. Il venait de signer son arrêt de mort. Cette soirée lui réservait décidément de bien belles surprises.

Avec d'innombrables précautions, il détacha le pied gauche. Toujours docile, elle attendait le moment propice qui ne tarderait pas à arriver. Dès qu'elle serait totalement libre, elle en finirait avec lui. L'homme était prudent. Il ramena sa main libre sur la droite et l'attacha un peu plus haut à un anneau d'acier qui servait à tenir ouverts les lourds rideaux de la fenêtre. Il détacha ensuite la seconde et la fixa au même endroit. Il fit ensuite basculer la jeune femme de manière à ce qu'elle lui tourne le dos. Elle était à genoux, à sa merci. Une seule

de ses jambes était libre. Elle ne pouvait toujours rien faire. Il fallait qu'elle patiente encore.

Il se plaça derrière elle. Elle entendit le frottement du pantalon qui tombait sur les chevilles. Elle comprit de suite ce qu'il comptait faire et serra les dents. Elle ne se trompait pas, il la pénétra sans ménagement, avec brutalité même. C'était la première fois qu'elle se faisait sodomiser. La douleur faillit lui arracher un cri mais elle se retint. Visiblement, il avait décidé de l'humilier. Elle n'allait pas lui donner ce plaisir.

Rapidement, il jouit et se retira. Il se releva et vint se placer à côté d'elle. Il lui malaxa les seins sans ménagement puis lui asséna un coup de pied dans les côtes. Elle eut le souffle coupé. Il éclata de rire. Le policier avait disparu, tout comme son désir de justice et de vérité. Il avait laissé la place à un être qui n'avait qu'une idée en tête, broyer celle qu'il avait idolâtrée tout au long de l'enquête. Il avait fantasmé sur ses actes et sur son corps. Maintenant qu'elle était à sa merci, elle devait disparaître. Pour conserver ou recouvrer sa santé mentale, il devait détruire son obsession au sens propre comme au figuré. Elle peinait à reprendre sa respiration lorsqu'il se mit à l'insulter et à lui demander ce que cela faisait de se retrouver de l'autre côté, du côté de la victime.

Au bout de quelques minutes, ayant retrouvé de la vigueur, il se replaça derrière elle et recommença. Anne serra de nouveau les dents. Elle avait envie de pleurer, de hurler mais elle n'en ferait rien. Il ne tirerait toujours aucun plaisir supplémentaire des souffrances qu'il lui infligeait. Lorsqu'il eut fini, il se remit debout et la frappa, encore. Des heures durant, il continua son manège. Plus le temps passait et plus les pénétrations étaient espacées. Il en profitait pour lui asséner des coups de plus en plus nombreux. Plusieurs fois, elle manqua de s'évanouir.

La nuit passa ainsi qu'une partie de la matinée. Vers 11h, il semblait avoir épuisé toute sa haine et toute sa frustration. La jeune femme n'en pouvait plus, elle avait cessé de lutter depuis bien longtemps. Son corps tout entier la faisait souffrir, du sommet du crâne à la pointe des pieds. Chaque respiration était douloureuse. Elle avait vraisemblablement une ou plusieurs côtes cassées. Ses genoux étaient en sang tout comme ses poignets et ses chevilles.

Bishop récupéra le couteau, l'enjamba et l'agrippa par les cheveux. Il lui tira la tête en arrière de manière à dégager son cou et posa la lame contre la peau délicate. Il avait complètement perdu l'esprit cette nuit. Il ne valait finalement guère mieux que celle qu'il avait pourchassée pendant de longs mois. Pour s'être comporté de la sorte, il méritait la peine de mort. Maintenant qu'il avait retrouvé un peu de lucidité, il ne pouvait pas laisser de témoin. Lorsqu'il se serait débarrassé d'elle, il maquillerait la scène de crime et balancerait son cadavre sur

un tas d'ordures. Les aventures de l'amante religieuse prendraient ainsi fin à tout jamais.

Dans un dernier effort, Anne lui souffla d'arrêter. Il relâcha un peu la pression de l'acier contre sa gorge. Que voulait-elle ? Il n'était pas question qu'il la libère ! Il savait ce dont elle était capable et ne prendrait aucun risque. Elle en était consciente et lui demanda simplement de contacter un homme. Ce dernier, en échange de sa vie, lui permettrait de réaliser une grande partie de ses rêves. Ros crut dans un premier temps qu'il s'agissait d'une tentative pour le tromper. Comment cette jeune fille, même si elle avait l'air d'avoir une bonne éducation, pouvait avoir dans son entourage quelqu'un de suffisamment puissant pour influencer sur la vie d'un policier ? Méfiant, il raffermi sa prise sur ses cheveux et lui tira un peu plus la tête en arrière.

Anne crut que ses cervicales allaient céder. Qui devait-il contacter ? Elle parvint à donner un nom. Lorsqu'il l'entendit Bishop eut l'impression qu'elle le prenait pour un benêt. Comment pouvait-elle connaître cet individu et être suffisamment proche de lui pour qu'il intercède en sa faveur ? Effectivement, il était en mesure de modifier de nombreuses carrières mais quel lien pouvait-il avoir avec elle ?

Au fond de lui-même, une voix lui hurlait de ne pas faire confiance à cette femme mais, sa curiosité avait été piquée au vif. Il prit un peu de recul, posa le couteau sur la table de chevet qui se trouvait à proximité et lui demanda comment contacter ce monsieur.

Chapitre XXIV

La réunion venait de débiter dans la grande forêt du nord d'Helena. Jennifer et Marcel étaient dissimulés à bonne distance de la clairière dans laquelle se déroulait la cérémonie. Comme régulièrement, elle était plus qu'animée. Le ton montait et deux groupes distincts se faisaient face. Les deux auxiliaires de justice ne percevaient pas tout mais des éclats de voix parvenaient jusqu'à eux. Des insultes fusaient et différents leaders s'apprêtaient à en venir aux mains.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent net et toutes les têtes se tournèrent vers le même endroit. Trois hommes saisirent leurs armes et s'avancèrent. La masse des participants masqua la suite des événements. Rien ne se passa pendant quelques instants puis les deux coéquipiers virent une forme sombre arriver au milieu du cercle que venait de reformer les membres du KKK. Elle se releva et tenta de s'enfuir. Elle fut immédiatement renvoyée sans ménagement vers le centre. Elle essaya de nouveau. Le traitement fut identique. Un dernier essai la laissa immobile sur le sol. Un homme immense, peut-être Paul Lexington, s'avança et la fit mettre à genoux. Des torches se rapprochèrent. Jennifer et Marcel virent enfin nettement qui était à la merci du Klan. Il s'agissait d'un jeune garçon de couleur. Il ne devait pas avoir plus de quinze ans. Les crimes des Johnston et de la mine avaient provoqué beaucoup de peurs dans la communauté d'origine africaine. Nombreux étaient ceux qui étaient persuadés que la ville d'Helena avait décidé de « faire du ménage ». L'adolescent avait dû vouloir le vérifier par lui-même. Malheureusement, il venait de se faire prendre.

Marcel voulut intervenir et voler à son secours. Jennifer l'en dissuada. Ils avaient en face d'eux une trentaine d'hommes armés qui n'hésiteraient pas à faire feu à la moindre apparition. Ils n'avaient pas d'autre choix que de rester planqués et de regarder pour pouvoir témoigner.

La discussion reprit entre les cagoulés. Une nouvelle fois les désaccords semblaient importants. Il fut cependant cette fois-ci assez facile de comprendre le sujet de discorde. Une partie des geôliers voulait le pendre haut et court et avait déjà préparé la corde. L'autre moitié semblait vouloir faire un peu de sport et chasser le prisonnier comme ils auraient traqué un animal. Ce furent ces derniers qui l'emportèrent.

Le cercle s'ouvrit et ils permirent à leur proie de partir. Ils lui laissèrent quelques secondes d'avance et s'élancèrent à leur tour telle une affreuse meute avide de sang. Le jeune Brizard et son amie se dissimulèrent de leur mieux. Bien à l'abri dans un buisson, ils ne risquaient pas grand-chose. Le garçon venait dans

leur direction. Il courait à en perdre haleine mais il ne connaissait pas aussi bien les lieux que ses poursuivants et perdait rapidement du terrain. Il allait passer à moins de dix mètres de leur planque. Marcel ne put se contrôler. Il bondit hors de sa cachette, l'attrapa par le bras et l'entraîna avec lui. Tout d'abord effrayé, l'adolescent se reprit un peu et le suivit. Ils se jetèrent au travers du feuillage qui masquait l'entrée de leur cachette juste avant que l'un des chasseurs n'arrive. Il fut rejoint par ses comparses. Ne sachant plus où aller, ils se mirent à fouiller les alentours, frappant à l'aide de leurs gourdins l'épaisse couche d'humus sur le sol ou les fougères qui se dressaient sur leur route.

Marcel et Jennifer ne bronchaient pas. Leur compagnon d'infortune avait, lui, de plus en plus de mal à garder son sang-froid. Il sursautait à chaque coup porté et chaque pas venant dans leur direction le rendait plus nerveux que le précédent. Les deux auxiliaires de police lui prirent les mains pour le rassurer. Rien n'y fit.

Un des chasseurs planta son bâton dans le buisson dans lequel ils étaient dissimulés et secoua les branches tant qu'il put. Effrayé comme une jeune lapin de garenne, l'adolescent explosa et sortit en courant de son abri dévoilant par la même occasion la présence des deux coéquipiers. Ainsi découverts, ces derniers n'eurent d'autre choix que de se mettre eux aussi à courir pour tenter d'échapper à ses poursuivants.

Marcel filait comme le vent. Il connaissait chaque recoin, chaque souche de l'ensemble des forêts à vingt miles autour d'Helena. Il avait pris la même direction que son compagnon d'infortune et ne tarderait pas à le rattraper. Jennifer suivait comme elle pouvait. Elle y parvint relativement bien dans les premières minutes mais elle savait qu'elle ne pourrait pas tenir à ce rythme aussi longtemps que son amant.

Ce dernier arriva à hauteur du fugitif et tenta de le raisonner. Il n'y parvint pas. Le jeune Brizard s'apprêtait à le plaquer au sol quand un coup de feu retentit. L'autre tomba atteint d'une balle en pleine tête. Marcel se dissimula derrière le tronc d'un gros chêne. Il demeura quelques instants aux aguets, sans bouger.

Il se décida finalement à regarder de l'autre côté de l'arbre. Il décala légèrement la tête. Immédiatement, il sentit le froid de l'acier sur sa peau. En face de lui un type braquait un fusil dans sa direction. Il était tellement près que le bout du canon était posé sur son front. Sans réfléchir, plus par réflexe de survie qu'autre chose, Marcel dévia l'arme. Le coup partit non loin de son oreille. Il eut l'impression que la détonation lui arrachait le tympan. Bien que désorienté, il parvint à désarmer son agresseur et lui asséna un magistral coup de crosse dans la figure. Le gars tomba comme une masse. Un craquement derrière lui attira son attention. Un homme apparut et le mit en joue avec un pistolet

automatique. Il lui fit signe d'avancer et l'entraîna jusqu'à la clairière.

La majorité des membres du KKK étaient de retour après la course poursuite à l'exception de celui qu'il venait d'envoyer au tapis. La dépouille sans vie du jeune noir avait, elle aussi, été ramenée. Un autre corps gisait à côté de lui. Marcel reconnut tout de suite Jennifer. Pris de panique, il se précipita vers elle et la secoua. Elle émit un grognement. Elle avait pris un mauvais coup sur la tête mais s'en remettrait. Il se remit debout et essaya de toiser l'assistance de toute sa hauteur. Paul Lexington s'avança. Il avait retiré sa cagoule. Cela ne laissait rien présager de bon. S'il se laissait identifier, c'était qu'il ne voulait pas laisser traîner de témoins derrière lui.

Lorsqu'il fut à proximité, le géant lui asséna une magistrale gifle. Comme lors de leur précédente rencontre, le jeune Brizard fut projeté à deux mètres sous l'impact. Il chuta lourdement mais se releva dans la foulée. Pour rien au monde, il ne voulait avoir l'air de craindre ces hommes. Lexington reprit sa marche en avant. Marcel ne recula pas et tenta de lui envoyer un coup de pied dans les parties génitales. Cette fois-ci, son adversaire avait anticipé et le para aisément, attrapant au passage sa jambe droite. En équilibre précaire, l'adolescent se rapprocha et s'agrippa à son cou. Puis, prenant appui sur la nuque du gros homme, il releva son genou gauche aussi fort qu'il le put. L'objectif, les testicules, fut atteint. Paul hurla de douleur et relâcha sa prise sous les rires et les quolibets des membres de sa confrérie.

Marcel en profita pour s'éloigner, prêt à en découdre de nouveau. Non loin de lui, Jennifer venait de reprendre conscience. Assise par terre, elle observait la scène, terrifiée. Lexington se tordait toujours de douleur et ne semblait pas décidé à revenir dans la partie.

Un de ses comparses avança à son tour. Il était armé d'une machette. Si tant est qu'elle put l'être un jour, la lutte n'était plus du tout équitable. Le jeune Brizard tenta de s'enfuir et de briser le cercle qui les entourait. Il n'y parvint pas plus que le garçon de couleur plus tôt dans la soirée. Il fut lui aussi renvoyé sans ménagement vers la lame. L'homme qui la tenait fendit l'air à plusieurs reprises. Tout dans son attitude laissait à penser que le combat qui allait avoir lieu s'achèverait par la mort de l'un des deux protagonistes.

Sans arme, Brizard junior évita les premiers coups, reculant systématiquement. À chaque fois, l'autre se rapprochait. Après quelques minutes passées à jouer à ce petit jeu, il commit une erreur et s'engagea trop sur une attaque. La machette manqua son objectif et alla s'écraser sur le sol. Marcel profita de cette aubaine. En un éclair, il frappa le genou du type et enchaîna avec un direct au menton. Sonné, le gars s'affala et lâcha son coupe-coupe. Furieux, il fut remis sur pied par deux de ses camarades. Trois autres se saisirent du jeune

homme et l'immobilisèrent, ventre contre terre. L'individu qu'il venait d'affronter récupéra sa machette. Il avait enlevé son masque et boitait. Son articulation n'avait apparemment pas apprécié le traitement qu'elle venait de recevoir. Lorsqu'il fut parvenu au-dessus de Marcel, il leva son bras. Jennifer cria lorsqu'elle comprit ce qu'il comptait faire. Elle tenta d'intervenir mais fut immédiatement stoppée. Surpris par le cri, l'homme avait cessé son action. Lorsqu'il fut certain de ne plus être importuné, il se prépara de nouveau à frapper.

Chapitre XXV

Ros Bishop frappa à la porte de la superbe résidence. Un majordome vint lui ouvrir. Il le fit entrer dans un petit vestibule et lui demanda de patienter.

Quelques minutes plus tard, le maître des lieux apparut. De petite taille, sa prestance n'en était pas moins très impressionnante. Visiblement habitué à donner des ordres et à être obéi sans attendre, il émanait de lui une autorité naturelle incontestable. Le policier se sentit tout à coup minuscule. Il se rassura en caressant son arme de service. Lorsqu'il fut invité à s'asseoir, il obtempéra sans discuter. Son hôte s'enquit des raisons de sa présence dans sa demeure. Ros avait longuement réfléchi à ce qu'il allait dire. Après avoir décrit sa prisonnière, il refit l'historique de ses crimes. Il narra son enquête et évoqua le dossier qu'il avait mis en lieu sûr afin de se couvrir. Il se montra en revanche plus que vague sur la nuit qu'il venait de lui faire vivre à l'hôtel. Son interlocuteur apprendrait la vérité bien assez tôt. L'homme l'écouta avec une grande attention, sans prononcer le moindre un mot, hochant la tête de temps en temps comme s'il acquiesçait à ses propos.

Lorsqu'il eut terminé son histoire, une seule question lui fut posée. Que voulait-il en échange de la demoiselle en vie et de son silence ? Bishop s'était préparé à cette demande. Il avait prévu de mettre la barre très haut au départ pour obtenir, au bout du compte, quelque chose de correct.

Il souhaitait un million de dollar et l'assurance que sa carrière décollerait nettement dans l'année à venir. Il s'ennuyait dans son poste et voulait prendre de la hauteur. À sa grande surprise, son contradicteur accepta l'ensemble de ses requêtes sans discuter. Il lui donnerait la somme attendue et utiliserait toute son immense influence pour que le policier puisse bénéficier de la meilleure trajectoire professionnelle possible. En moins d'une heure tout fut arrêté et les deux hommes se séparèrent.

Fort satisfait de cette entrevue, Bishop retourna à l'hôtel. Une odeur pestilentielle commençait à envahir le couloir. Il ne fallait pas s'attarder. Avant de partir, il avait attaché Anne avec plusieurs paires de menottes afin qu'elle ne puisse pas lui échapper. Il avait fait preuve d'une extrême prudence même si dans son état, elle n'aurait vraisemblablement pas pu aller très loin. Il ne l'avait vraiment pas ménagée.

En pénétrant dans la chambre, il constata avec plaisir qu'elle n'avait pas bougé. Avant de partir, il ne lui avait pas permis de se rhabiller. La voir ainsi, nue, l'émoustilla de nouveau. Cette garce le rendait fou. Il la détacha

partiellement, toujours avec d'infinies précautions. L'homme avait dit qu'il la voulait en vie. Il la laisserait vivre mais l'échange ne devait avoir lieu que deux heures plus tard. Il avait le temps de s'amuser encore un peu avec elle. Il lui immobilisa solidement les mains derrière le dos et la fit s'asseoir sur la table de toilette. Il lui écarta les jambes et les fixa chacune à un pied du meuble. Résignée, Anne ne tenta pas de résister. Elle voulait s'en sortir vivante, c'était la seule chose qui lui importait. Le policier la besogna à deux reprises avant de s'estimer satisfait. Lorsqu'il eut terminé et, sous la menace de son colt 45, il l'autorisa enfin à remettre ses vêtements.

Le rendez-vous devait avoir lieu un peu à l'écart de la ville, dans une maisonnette désaffectée au bord d'une route qui ne l'était pas moins. Bishop arriva légèrement en avance et examina les alentours. Il ne vit rien de suspect. La fille était bien à l'abri dans le coffre de sa voiture. Elle ne lui causerait pas d'ennui.

Le notable arriva à l'heure dite, accompagné de cinq hommes. Armé jusqu'aux dents, ils ne plaisantaient pas. En les voyant Ros eut peur de finir sous un cactus, dans le désert. Heureusement pour lui, son interlocuteur était, dans son genre, quelqu'un de parole. En plus de ses gardes du corps, il avait amené une valise remplie de billets. Il la tendit au policier qui l'ouvrit et en vérifia le contenu. Le compte était bon. Il se rendit jusqu'à son véhicule et déverrouilla le coffre. La jeune fille en sortit péniblement. Tête basse, sans un regard pour son geôlier, elle rejoignit son sauveur. Lorsqu'elle fut en sécurité à ses côtés, ce dernier prit brièvement la parole. Il détailla l'ensemble des actions qu'il allait mettre en œuvre pour booster la carrière Bishop en échange de son silence sur les activités plus que condamnables de sa fille. Il s'engagea ensuite à veiller à ce qu'elle ne soit plus jamais un problème pour Helena.

Lorsqu'il eut fini, ses compagnons et lui remontèrent dans leurs automobiles de luxe et retournèrent vers la ville. Ros resta seul un moment. Il ne parvenait pas à croire ce qui venait de se passer. Grâce à l'une des pires criminelles ayant vécu à ce jour sur le territoire des Etats-Unis, sa vie venait de prendre une toute autre dimension.

Chapitre XXVI

Le bras levé au dessus de sa tête, le membre du KKK avait le sourire. Le petit morveux, le fils du très étrange et très secret Antonin Brizard, allait finir en hachis parmentier. Il l'avait humilié tout comme il avait ridiculisé son ami Paul. Si cet adolescent avait eu des idées proches des leurs, ils auraient pu l'intégrer dans la confrérie et en faire un grand défenseur de la cause. Mais, ce n'était pas le cas. Il était trop vieux et ses parents étaient trop présents pour qu'il puisse être converti. Il allait donc périr. Avant d'en finir, l'homme raffermi sa prise sur le manche de sa machette et... hurla de douleur.

Surpris, ses compagnons le dévisagèrent. Leurs yeux se portèrent sur sa main droite. Une flèche venait de lui transpercer le poignet. Avant qu'ils aient pu comprendre ce qui se passait, un type s'affala puis un autre et enfin un troisième. Le cercle était brisé. Un individu apparut et y pénétra. Il s'agissait du père de Marcel. Armé d'une hache dans chaque main, il marchait d'un pas tranquille, tête haute. Tous ceux qui croisèrent son regard à cet instant reculèrent instinctivement, comme pour se protéger. Il y avait quelque chose de terrifiant dans ses yeux. La bête était de retour.

Durant la première guerre mondiale, le sergent Antonin Brizard avait été surnommé de la sorte par ses camarades. À l'époque, aux dires de ceux qui l'avaient vu dans le feu de l'action, se battre avec lui, c'était un peu comme essayer de maîtriser à mains nues un lion à qui on aurait mis un énorme suppositoire avant, sans son consentement. Rien ne pouvait l'arrêter. En lui sommeillait un démon assoiffé de meurtres et de sang. Et, à cet instant précis, voyant son fils en danger, il semblait particulièrement déshydraté. Arrivé au centre, il s'arrêta et attendit.

Positionné dans son dos, un type tenta malgré tout sa chance et brandit son fusil de chasse. Il reçut immédiatement une flèche dans l'épaule. Il ne put retenir un hurlement et lâcha son arme. Un autre voulut intervenir à son tour. Un coup de feu claqua et l'homme chuta, le genou broyé. Un amérindien, un sioux, sortit de sa cachette et rejoignit Antonin. Il tenait dans les mains un pistolet-mitrailleur Thompson M1928 avec son chargeur pouvant contenir une centaine de balles. Apparemment, l'une d'entre elles venait de terminer sa course dans une rotule. Loup Agile et Brizard s'étaient connus en 1916 à Verdun. Ils avaient affronté bien des épreuves ensemble et depuis, ils n'avaient jamais cessé de veiller l'un sur l'autre. Laissé libre de ses mouvements, Marcel releva Jennifer et ils vinrent se placer derrière eux. À quatre contre une trentaine, la partie s'annonçait

particulièrement difficile. Heureusement, la puissance de feu était de leur côté et le courage n'étouffait pas leurs opposants. Agresser des gens sans défense à dix contre un pouvait être un passe-temps distrayant. Affronter des hommes entraînés et armés l'était un peu moins même en situation de forte supériorité numérique.

Antonin et ses compagnons ne cherchèrent pas l'affrontement. Ils reculèrent lentement et prudemment jusqu'à la lisière de la clairière dans laquelle se déroulait la réunion. Ils furent apostrophés par Paul Lexington qui se remettait lentement du coup qu'il avait reçu dans le bas-ventre. Il les menaça de représailles et leur dit que, maintenant, quoi qu'ils fassent, ils ne seraient plus en sécurité nulle part.

L'ancien sergent ne répondit pas et s'approcha de lui dès qu'il eut fini de parler. La différence de taille était importante mais le géant n'en menait visiblement pas large. Brizard avait rangé ses haches et dégainé son Bowie, un long couteau de chasse. Lorsqu'il fut tout près de lui, il positionna la pointe de la lame sur sa gorge et appuya, légèrement. Une goutte de sang perla de la légère entaille qu'il fit. La menace était claire et il n'eut besoin d'aucune parole supplémentaire pour se faire comprendre. S'il devait y avoir une autre confrontation elle serait d'une toute autre nature et ne se terminerait certainement pas aussi bien que celle-ci.

Le petit groupe de quatre se retira dans la forêt. Il fut rejoint par Madeleine. Elle avait veillé sur les siens empêchant, avec son arc, certains membres du KKK de commettre l'irréparable. Lorsqu'ils furent à bonne distance, ils s'arrêtèrent pour une pause bien méritée. La soirée avait été rude physiquement et émotionnellement. Marcel et Jennifer s'étonnèrent de la présence de leurs compagnons. Pourquoi et comment avaient-ils atterri ici, à ce moment précis ? Pourquoi Loup Agile qui ne passait que très rarement à proximité d'Helena accompagnait le père et la fille Brizard dans une opération de sauvetage ?

L'explication était assez simple. Après l'affaire du puma, Antonin avait jugé qu'il n'était pas prudent de laisser son fils et son amie seuls dans la nature, la nuit, à proximité d'une bande de sauvages prêts à tout. Il était donc allé voir son vieux compagnon et lui avait exposé la situation. Ce dernier n'avait pas hésité une seule seconde et avait accepté de se joindre à lui afin d'assurer la sécurité des jeunes gens. Leur expérience dans le domaine des actions furtives leur permettrait de rester à bonne distance, de surveiller et de protéger sans être vus. Le seul imprévu dans l'histoire fut Madeleine. En voyant son père se préparer, un soir, elle le harcela de questions. Il ne put s'en sortir qu'en cédant et en lui permettant de l'accompagner. En fin de compte, il avait bien fait, sans elle pour les couvrir, ils ne s'en seraient certainement pas aussi bien sortis.

Lorsque tout le monde fut en capacité de repartir, ils regagnèrent le véhicule de Jennifer et rentrèrent au ranch. Ils y parvinrent à 8h du matin. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Manon les attendait sous le porche. Elle semblait inquiète et se détendit à la vue de ses enfants et de leur père. Tout le monde était épuisé et chacun partit pour sa chambre. Machinalement, Jennifer suivit Marcel. Elle l'embrassa dans le couloir sans même y faire attention et sans s'apercevoir que la mère du jeune homme les regardait. Lorsqu'elle en prit conscience, le mal était fait. L'information de leur union venait d'être transmise à une personne qui n'était pas en capacité de la recevoir. Manon passa à côté d'eux sans rien dire. Elle lança un regard noir à sa « belle-fille » et s'éclipsa.

Chapitre XXVII

Dans les jours qui suivirent, l'ambiance au sein du ranch fut plus que pesante. Comme attendu, Manon n'acceptait pas la liaison de son fils avec une femme qui avait presque deux fois son âge. Elle ne dit rien mais tout dans ses attitudes indiquait qu'elle vivait très mal la situation. Au bout d'une semaine, Jennifer en tira les conséquences et retourna dans son logement de fonction, en ville. Marcel ne voulait pas se fâcher avec cette mère qu'il adorait tant. Il l'accepta donc sans difficulté. De toute façon, il passait ses journées avec son amante dans le cadre de leur collaboration professionnelle.

En effet, malgré les derniers événements ou plutôt grâce à eux, l'enquête sur les meurtres de personnes de couleur avait repris un peu de vigueur. La dépouille du jeune noir avait été retrouvée dans la forêt par un groupe de chasseurs. Les deux coéquipiers qui n'avaient aucune raison de se trouver à cet endroit au moment de son décès ne purent dire ce qu'ils savaient à ce sujet. De toute façon, dans l'agitation, ils n'avaient pu déterminer qui était le tireur. Ils purent néanmoins poursuivre leurs recherches de manière plus officielle.

Un après-midi, dans les jours qui suivirent, Ros Bishop débarqua dans le bureau de Jennifer. Elle consultait encore et encore ses dossiers dans l'espoir de trouver une piste qui lui aurait échappé jusqu'à présent. Deux corps venaient d'être découverts sur les bords de l'Hauser Lake. Il fallait que Marcel et elle se rendent immédiatement sur place pour procéder aux analyses habituelles.

Une heure plus tard, ils étaient sur les lieux. Un cordon de police protégeait la scène de crime. Au loin, un unique drap blanc trônait sur la berge. Les deux auxiliaires avancèrent et soulevèrent le tissu. Aussitôt une odeur pestilentielle envahit l'air. Ce qu'ils virent n'était pas plus appétissant. Apparemment, les macchabées avaient dû séjourner dans l'eau pendant un bon bout de temps. Ils étaient tellement gonflés que les cordes qui les reliaient ensemble pénétraient profondément dans la peau. L'homme et la femme, d'origine africaine avaient été ligotés dos à dos. Leurs nuques avaient été brisées de façon à ce que les têtes se regardent. Ils étaient nus et avaient été lacérés de nombreux coups de couteau. Les poissons avaient apprécié l'offrande et avaient profité de l'aubaine pour manger une partie des chairs en lambeaux. Cela rendrait l'analyse des preuves et l'identification beaucoup plus complexes.

De retour au poste de Police, Jennifer et Marcel se posaient de nombreuses questions. Ils avaient assisté à chaque réunion du Ku Klux Klan depuis des mois. Jamais ils n'avaient eu vent du moindre projet d'assassinat. La logique aurait

voulu que les deux personnes retrouvées aient été amenées en réunion pour y être « jugées ». Une fois condamnées, elles auraient dû être exécutées en public. Quelque chose ne collait pas.

Comme prévu, le médecin légiste eut des difficultés à réaliser son autopsie mais, il y parvint. Les victimes, Calvin et Rachel Slap, était un couple sans histoire de la banlieue sud de la ville. Ils avaient disparu des semaines auparavant sans informer qui que ce soit de leurs intentions. La mort remontait approximativement à la même période. Le décès n'avait pas été causé par le séjour dans l'eau ni par la rupture des cervicales. C'était bien l'acharnement à l'arme blanche qui en était à l'origine. Par rapport aux précédentes victimes, le ou les assassins semblaient avoir gagné un cran dans la folie. Comme si une rage supplémentaire s'était emparée d'eux.

À la lumière de ces éléments, les deux coéquipiers prirent leur calendrier. Les meurtres devaient avoir eu lieu juste avant qu'ils ne rencontrent Paul Lexington dans sa boutique donc avant qu'ils ne commencent leurs filatures. Il était par conséquent parfaitement logique qu'ils n'en aient jamais eu connaissance.

En revanche, comment expliquer que depuis, rien ne se soit passé ? Les membres de la confrérie avaient-ils été informés de la surveillance dont ils faisaient l'objet ?

Chapitre XXVIII

La fumée était épaisse et noire. L'ensemble du bâtiment s'était embrasé deux heures auparavant. Il ne resterait bientôt plus rien de la superbe demeure. Antonin était à genoux, impuissant. Lorsqu'il était arrivé sur place, il s'était précipité en direction de la maison. La chaleur était telle qu'il ne parvint pas à y pénétrer du moindre mètre et fût contraint de faire demi-tour. Il se mit alors à chercher sa compagne et ses filles. Nulle part, elles n'étaient nulle part. Avaient-elles eu le temps de s'enfuir avant que l'incendie n'éclate ? Il fit le tour de la propriété. Il n'y avait rien, aucun signe de sa famille. Il pénétra dans la grange et c'est alors qu'il la vit. Elle était là, crucifiée sur le plateau d'une charrette à foin. Ses vêtements lui avaient été arrachés et elle avait dû être affreusement torturée. Sa douce Manon, que lui avaient-ils fait ? Pourquoi et comment des êtres humains avaient pu s'acharner de la sorte sur une créature aussi douce et innocente ?

Myriam et Madeleine manquaient à l'appel. Les assassins les avaient-ils enlevées ? Connaissant sa grande, cela ne se serait pas passé simplement et il y aurait forcément eu des traces de lutte. Il contourna le grenier et tomba sur Jennifer. Elle gisait non loin du puits. Elle avait le visage tuméfié. Une large balafre rouge séparait son chemisier en deux et une énorme bosse dépassait de son cuir chevelu. Brizard se précipita. Elle respirait encore. La blessure était impressionnante mais finalement peu profonde. Elle survivrait. Le plus délicatement possible, il l'aida à s'asseoir, le dos contre un muret. Elle n'était pas encore en état de parler. Il s'éloigna légèrement, chuta lourdement sur le sol et contempla le désastre.

Il n'avait pas bougé lorsque ses filles firent leur apparition, essoufflées et en nage. Elles étaient parties se promener et revenaient tranquillement lorsqu'elles avaient aperçu la fumée. Elles avaient alors couru à en perdre haleine craignant le pire. Et le pire était arrivé !

Antonin les prit dans ses bras et leur annonça la terrible nouvelle. Il refusa qu'elles se rendent dans la grange. Le spectacle les traumatiserait à vie. Jennifer revint enfin à elle. Compte tenu des relations que les deux femmes entretenaient ces derniers temps, elle n'aurait pas dû se trouver là. Elle leur expliqua que c'était justement en raison des tensions qui existaient entre elles qu'elle était venue au ranch. Elle voulait discuter avec Manon et tenter de faire la paix ou, au moins, de trouver un arrangement qui conviendrait à tout le monde. Elles venaient juste de commencer à discuter lorsque des hommes avec des chapeaux

de feutre et des foulards noirs sur le visage les avaient attaquées. Elles avaient bien tenté de se défendre mais ils étaient trop nombreux.

Leurs intentions étaient claires, ils voulaient humilier la maîtresse des lieux et lui avaient fait subir d'affreux sévices avant d'en finir. Il s'agissait d'une vengeance, sans aucun doute. Quant à elle, elle ne devrait plus être là pour témoigner mais son exécuteur n'était vraisemblablement pas très doué. Son coup de sabre de cavalerie n'était pas précis et n'avait pas été assez appuyé pour qu'elle y succombe.

Lorsqu'elle eut terminé son récit, elle demanda aux filles de bien vouloir la laisser parler seule à seul avec leur père. Avant de tenter d'en finir, ses agresseurs lui avaient, à elle aussi, fait subir des choses dont elle préférait ne pas parler. Elle lui demanda de ne pas évoquer le sujet avec Marcel. S'il l'apprenait, il deviendrait fou et agirait sans réfléchir. Elle l'aimait de tout son cœur et ne voulait pas qu'il commette l'irréparable.

Antonin acquiesça. Il savait qu'elle avait raison et ne souhaitait pas que son fils se mette en danger. Les hommes qui avaient fait ça étaient des bouchers.

L'enterrement eut lieu quelques jours plus tard, sur les terres de la famille que Manon chérissait tant. Pour l'occasion, deux anciens camarades de Brizard et de Loup Agile avaient fait le déplacement. Membres eux aussi de la Section Noire pendant la première guerre mondiale, Simon Odensia, un amérindien, et Louis Valère, un français de souche, avaient combattu à leur côté. Après les aventures qu'ils avaient partagées, Simon et Louis s'étaient finalement installés au nord de Denver et avaient choisi d'élever des bovins. Seul, Simon n'aurait pu devenir propriétaire. La présence à ses côtés d'un américain blanc, même récemment naturalisé, avait nettement facilité les choses. Aujourd'hui, leur entreprise était prospère. Louis était marié à la fille d'un pasteur et avait trois enfants. Autrefois athée pratiquant, il s'était même converti et fréquentait régulièrement les lieux de culte.

L'un de leurs frères était en deuil et avait besoin d'eux. Même après toutes ces années, ils n'avaient pas réfléchi, ils avaient pris femmes et enfants et étaient venus le soutenir.

La cérémonie terminée, Antonin convia toutes les personnes présentes à le rejoindre dans la maison qu'il possédait à Helena. Elle était suffisamment grande pour loger tout le monde. Lui qui n'aimait ni les gens ni la foule ne voulait pas se retrouver seul. Il avait besoin d'être entouré. En dépit de l'immense tristesse qui régnait, les jours qui suivirent ne furent pas désagréables. Revoir ses compagnons et passer du temps avec eux le ravissait et lui permettait d'oublier un peu l'horrible réalité.

Un soir, après le dîner, Loup Agile, Louis et Simon vinrent le rejoindre sur le

perron. Ils le connaissaient suffisamment bien pour savoir que les choses n'en resteraient pas là. Il voudrait se venger et, il n'était pas question qu'il le fasse seul. Ils avaient traversé trop d'épreuves ensemble pour qu'ils ne l'accompagnent pas. Au départ, Brizard nia vouloir intervenir et les remercia chaleureusement de leur proposition. Quelques heures plus tard, ils avaient, tous les quatre, commencé à échauder des plans.

Chapitre XXIX

Paul Lexington réapprovisionnait les rayons de son magasin. Il était 21 heures et il ne rêvait que de rentrer chez lui. La journée avait été particulièrement longue. Tous les clients lui avaient semblé tatillons et contestataires. Il n'avait eu qu'une envie, les prendre par la peau des fesses et les jeter dehors. Mais il ne pouvait pas, ce n'était pas bon pour le commerce. Alors, il avait subi... Quand il entendit sonner le grelot de la porte d'entrée, il se maudit de ne pas avoir tourné la clé. Il était tard, l'heure de fermeture était largement dépassée. Il allait pouvoir se montrer désagréable. Il se retourna et vit qu'un homme de petite taille venait de pénétrer dans sa boutique. De toute façon, comparé à lui, tous les hommes étaient de petite taille. Il avait la tête basse et le visage masqué par un Stetson noir. Qu'il semblait fluet ! Il allait se faire plaisir !

Paul s'avança, l'air mauvais. L'individu en face de lui venait de se retourner et fouillait dans un grand sac. Il en ressortit un objet. L'instant d'après, la gorge de Lexington était en feu. Un liquide sortait à gros bouillon de son cou et l'air ne parvenait plus jusqu'à ses poumons. Le géant regarda tout autour de lui, paniqué. C'est alors qu'il vit le couteau de chasse dans la main de l'autre. La lame était rouge, rouge de son sang. Il ne s'était aperçut de rien. Le coup avait été porté à une telle vitesse... Il sentait ses forces l'abandonner. Ses genoux cédèrent sous son poids et il s'affala. Sa pommette droite percuta violemment le plancher. La fraîcheur du sol apaisa un peu sa douleur et il s'abandonna à l'immense trou noir qui l'appelait avec tant d'insistance.

Lorsqu'il fut sûr que Paul ne se relèverait pas, l'individu ressortit, prit soin de bien refermer la porte derrière lui et s'enfuit dans la nuit.

En trouvant le magasin fermé à 8h02, Mr et Mrs Taylor s'étaient inquiétés. Ce couple d'une soixantaine d'années venait faire ses courses ici depuis l'ouverture, il y avait près de dix ans. Depuis tout ce temps, jamais au grand jamais le propriétaire du Bazar Général n'avait ouvert en retard. Alors deux minutes, ce n'était pas normal. Il y avait eu un drame. C'était une certitude ! Ils s'étaient donc rués au commissariat. Lorsqu'ils arrivèrent sur place, les policiers ne purent que constater le décès. Pendant ce temps, de leur côté, en bons chrétiens qu'ils étaient, les Taylor s'étaient chargés de partager la nouvelle de l'agression auprès de tous leurs amis.

En milieu de matinée, le lieutenant chargé de l'enquête, Nathanaël Collins, dut se frayer un passage au travers de la foule de curieux amassés devant le magasin pour pouvoir accéder à l'intérieur de la boutique. Toute la bien-pensance

d'Helena semblait s'être donné rendez-vous à cet endroit précis. Les meurtres se multipliaient en ville, il fallait que les autorités interviennent de toute urgence et les honnêtes habitants se chargeaient de le leur rappeler. Devant la pression de ses concitoyens, Ros Bishop n'eut d'autre choix que de se déplacer. Après avoir discuté avec son subordonné, il fit une déclaration publique. Un prédateur sévissait, il n'aurait de cesse de le traquer et mettrait en œuvre tous les moyens à sa disposition pour le stopper. Rassurés, les braves gens purent enfin rentrer chez eux. Le chef de la police avait pris les choses en main.

Les premiers constats étaient clairs. Lexington avait eu la gorge tranchée par une lame de grande taille et extrêmement affûtée. L'assassin ne s'était pas acharné et n'avait pratiquement pas laissé d'indices. C'était du travail de professionnel. Cela ne semblait pas avoir de liens avec les crimes précédents.

Dans les jours qui suivirent, Collins eut la visite de Jennifer. En tant que responsable de la section scientifique, elle devait avoir accès à l'ensemble des dossiers. Or, celui-ci lui était refusé. Elle souhaitait en connaître les raisons et, plus que tout, pouvoir le consulter.

Le lieutenant lui confirma que l'ordre venait d'en haut. Marcel et elle avaient eu des déboires avec la victime quelques mois auparavant. Bien qu'ils ne fassent pas partie des suspects, il semblait préférable qu'ils ne soient pas mêlés de près ou de loin à cette affaire. Elle avait dans son équipe des personnes très compétentes qui s'occuperaient très bien de la résolution de ce meurtre. L'argumentaire se tenait. En fonction du résultat de l'enquête, si elle n'y avait pas participé d'une façon ou d'une autre, tout soupçon de partialité serait levé.

Chapitre XXX

Antonin se leva. Il était 6 heures du matin. La nuit avait été longue et compliquée. Il n'avait pas réussi à dormir plus de trois heures. C'était toujours le cas lorsqu'il séjournait dans cette maison. Vivre en ville n'était pas fait pour lui. La proximité des gens le perturbait. Il devrait s'y faire, le ranch ne serait pas reconstruit avant des mois. Il aurait pu partir vivre dans la cabane qui lui appartenait au milieu des bois mais, ses enfants avaient besoin de lui, il ne pouvait s'enfuir et les laisser seuls. En théorie, Marcel et Madeleine, les M&M's, étaient suffisamment grands mais ils n'avaient plus que lui. De toute façon, Myriam était trop jeune et encore si fragile... La perte de sa mère était une épreuve qu'il devait affronter avec elle.

Il était debout. Il se mit naturellement à préparer le petit déjeuner pour toute la maisonnée. Ses compagnons de la Section Noire étaient toujours là. Louis avait renvoyé sa famille après l'enterrement mais ils avaient encore des choses à faire à Helena. Une délicieuse odeur d'œufs brouillés, de café, de bacon et de pancakes emplissait la cuisine. Brizard terminait de presser des oranges lorsque quelqu'un frappa à la porte. Il l'ouvrit et tomba nez à nez avec une escouade de policiers. Ils étaient au moins une dizaine avec, à leur tête, un lieutenant qui se présenta du nom de Nathanaël Collins. Ce dernier lui tendit un mandat. Le propriétaire des lieux les fit entrer. Ils venaient fouiller la maison, sur ordre du juge. Antonin et Loup Agile avaient été cités par des amis de Paul Lexington comme de potentiels meurtriers. Selon eux, ils avaient interrompu une réunion privée et agressé plusieurs membres de leur confrérie. Antonin avait même menacé la victime à l'aide d'un grand couteau, allant jusqu'à lui faire une entaille sous le menton. Il y avait plusieurs témoins de la scène qui étaient tous prêts à jurer sur la Bible de la véracité de leurs propos et à subir le châtement divin s'ils mentaient.

Le représentant des forces de l'ordre achevait ses explications lorsque les autres résidents firent leur apparition. Devant un tel déploiement de force, ils restèrent interdits, sans voix. Seule Myriam osa bouger. Elle se précipita vers son père, en pleurs. Brizard venait à peine de finir de la consoler lorsque le sergent O'Ryan entra dans la pièce. Il avait fouillé la dépendance et était tombé sur un véritable arsenal. Il y avait là, dans cette remise, de quoi soutenir un siège. Parmi les armes se trouvait un immense couteau particulièrement affûté...

Immédiatement, Collins se tourna vers Antonin. Celui-ci ne broncha pas. Il venait de comprendre ce qui allait se passer. Tout l'accusait. Il confia donc

Myriam à sa grande sœur et s'avança en direction du policier. Loup Agile, Simon et Louis le regardèrent, prêts à agir au moindre signe. Mais de signe, il n'y en eut pas. Il n'avait pas décidé de résister. Il était innocent du crime dont on l'accusait. Il n'avait aucune raison de fuir ou de se battre. Sans broncher le moins du monde, il se laissa passer les menottes et monta dans la voiture garée non loin. Avant de partir, le lieutenant se tourna vers le Sioux. Pour l'instant, il n'avait pas d'éléments pour le confondre mais il restait un coupable probable. Il ne devait en aucun cas quitter la ville et serait convoqué dans les prochains jours pour être interrogé.

Jennifer qui vivait là de manière quasi-officielle avait assisté à toute la scène. Dès que les flics furent partis, elle sortit en trombe de la maison. Elle courut jusqu'au bureau de son père pour lui demander son aide. Andrew Mc Allan était un des maîtres du barreau local. Il était réputé pour sa pugnacité et son intelligence. Cerise sur le gâteau, il ne pouvait rien refuser à sa fille chérie. Elle n'avait pas de doute, Brizard était innocent et, ensemble, ils le prouveraient.

Chapitre XXXI

Le procès avait commencé depuis bientôt une semaine. Rien ne s'était déroulé comme prévu. Maître Mc Allan s'était, dans un premier temps, montré plus que confiant. Antonin n'avait rien à se reprocher, c'était évident. Il disposait d'un solide alibi et son arme, même si elle correspondait au modèle qui avait pu tuer Lexington, ne portait pas de traces de sang. Les jurés auraient dû être facilement convaincus de son innocence.

Mais, au fil des audiences, l'ambiance avait changé. Le premier coup de boutoir dans la défense fut porté par le mode de vie même des Brizard. Leur rapport avec la religion, leur union libre et leur manque d'intégration dans la bonne société locale avait toujours fait tache. Antonin était un homme bourru qui ne venait pratiquement jamais en ville. Nul ne savait vraiment ce qu'il faisait de ses journées. Une chose était sûre, le dimanche, il n'était pas à l'office. Il n'était donc pas très difficile de concevoir qu'il ait pu s'en prendre à un honnête commerçant, fervent pratiquant de surcroît.

Malgré tout, la morale et le droit étaient deux choses bien distinctes et vivre en marge de la société ne signifiait pas forcément être un assassin. L'alibi qu'il possédait était en béton. Malheureusement, l'avocat de la famille de la victime le fit se fissurer sans grande difficulté dans l'esprit des personnes chargées de rendre le verdict. Pensez donc, personne d'autre que des membres de sa famille ou ses amis ne pouvait attester de sa présence dans la maison au moment du crime. Pire, aucun des témoins ne pouvait se targuer d'être irréprochable. Pas un ne fréquentait l'église locale assidument et deux d'entre eux étaient même des peaux rouges. Quelle valeur donner à leurs déclarations ?

Sentant le vent tourner, Mc Allan voulut présenter son client sous un autre angle, plus favorable ou glorieux et parla de son passé militaire. Quelle erreur n'avait-il pas commise ! Un homme entraîné à tuer, voilà ce qu'était finalement ce scélérat. Le crime était l'œuvre d'un individu ayant l'habitude de manier les armes. Qui pouvait être plus compétent dans ce domaine qu'un ancien soldat ? Pour compléter le tableau, des témoins, tous d'excellente moralité, étaient venus faire part de leurs états d'âme. Lors de son irruption dans le paisible rassemblement de la confrérie, Brizard avait terrifié la majorité des participants. Ils avaient vu en lui une bête remplie de haine et assoiffée de sang. Après cet épisode, ils furent tous persuadés que cet homme féroce n'en resterait pas là. L'avenir leur avait malheureusement donné raison. Les motifs de son intervention, ce soir-là, furent, quant à eux, très peu abordés. Aucune des parties

ne voulait révéler l'intégralité de la vérité et le juge ne se montra pas excessivement curieux. Ne supportant pas ces demi-vérités, Antonin tenta bien de s'exprimer mais il fut immédiatement interrompu sans ménagement par son avocat qui estimait que cela le desservirait plus qu'autre chose.

L'examen de preuves matérielles scella définitivement son sort. À la vue du Bowie, un soupir de stupéfaction parcourut l'assemblée et les jurés. Beaucoup parmi eux ne pensaient pas qu'un couteau aussi grand et aussi massif puisse exister. Le procureur fit la démonstration de la qualité de son affûtage sur un morceau de viande qu'il trancha avec une évidente facilité. Cela finit de convaincre les sceptiques. Brizard était coupable. Il ne pouvait pas en être autrement.

Le verdict tomba dès le lendemain. L'accusé fut reconnu coupable de meurtre avec préméditation et condamné à trente ans de prison. À l'énoncé de la sentence, Myriam et Madeleine fondirent en larmes. Marcel serra si fort le dossier du banc devant lui que les jointures de ses phalanges en devinrent blanches. Jennifer lui posa doucement la main sur le bras. Ce simple geste de tendresse l'apaisa et lui permit de revenir à la réalité. Il regarda son père dans les yeux. Dans son regard, il vit quelque chose qu'il n'avait que très rarement aperçu, une froideur et une détermination sans limites. Antonin n'avait pas l'intention d'accepter cette décision de justice et allait tenter de fuir. Il réussirait, ou pas, mais il vendrait chèrement sa peau. Des hommes allaient crier et saigner.

Dans la salle, Loup Agile contre qui la police n'avait finalement trouvé aucune preuve tangible, Louis et Simon perçurent eux aussi la tension qui s'était emparée de leur ami. Ils se tinrent immédiatement prêts à l'aider. Il était innocent, ils en avaient la preuve, il était en leur compagnie à l'heure du meurtre et, de toute façon, dans la liste qu'ils avaient établie tous les quatre, Lexington n'était pas dans les premiers à éliminer. Il ne venait qu'en cinquième position !

Le vrai coupable voulait faire porter le chapeau à leur camarade. C'était maintenant une évidence. En revanche la raison leur échappait. Pourquoi tuer le gros homme à ce moment-là ? Qui tirerait bénéfice de la mise en détention de Brizard ?

Chapitre XXXII

Antonin tourna à droite puis à gauche. Le sentier devenait de plus en plus étroit. Il serait bientôt à la cascade et pourrait définitivement semer ces maudits clébards. Son flanc droit le lançait. Il faut dire que le molosse n'y avait pas été de main morte et lui avait perforé les chairs avec ses canines. Au moins, lui devrait s'en remettre ce qui n'était pas le cas de l'animal. Il était passé en moins de dix secondes de l'état chien à l'état de pâtée pour chien. Drôle de destin pour un auxiliaire de justice à quatre pattes.

Brizard accéléra encore, il entendait derrière lui les hommes qui poussaient leurs bêtes. Être traqué de la sorte lui procurait paradoxalement une sorte de jouissance. Il retrouvait des sensations depuis trop longtemps enfouies au plus profond de son âme. La première guerre mondiale avait été pour lui une sorte de révélation. L'adrénaline, le bruit, l'odeur et le sang de ses ennemis étaient devenus une sorte de drogue. Tout au long de son engagement il avait été exalté. Combattant hors pair, il n'avait, à l'époque, pas son égal pour faire des trous dans les gens. Le capitaine André Albert, le père biologique des M&M's, l'avait pris sous son aile et lui avait permis de révéler sa vraie nature. Alors quand, en 1916, il avait dû faire un choix, il n'avait pas hésité une seule seconde et avait suivi son mentor loin de sa Dordogne natale. C'était comme cela qu'il s'était retrouvé ici, à Helena, en compagnie d'André, de Simon, de Louis et de Loup Agile. Cinq ans plus tard, ils étaient repartis en Europe pour quelques mois. Ils étaient revenus sans leur capitaine mais avec Manon, sa douce Manon. Elle aussi n'était plus. Antonin était persuadé que son meurtre et celui de Paul Lexington étaient liés. Quels que soient les coupables, ils seraient châtiés même si pour cela il devait incendier la totalité du Montana.

À l'énoncé du verdict, il n'en avait pas cru ses oreilles. Il était condamné à trente ans de prison. Ce n'était pas concevable. Le meilleur avocat d'Helena n'avait pas réussi à le sortir de là malgré la faiblesse des preuves contre lui... S'il était enfermé qui allait s'occuper de ses enfants ? Il devait prouver son innocence et découvrir le vrai coupable ! Il n'hésita pas et prit les choses en main. Après un dernier coup d'œil à sa progéniture et à ses amis, il avait assommé un premier policier qui se trouvait derrière lui, légèrement sur la droite, d'un coup de coude dans le menton. Il était tombé comme une chiffé molle. Le second était sur la même ligne mais légèrement décalé sur la gauche. Il avait à peine pris conscience de ce qui venait de se passer qu'il recevait déjà deux coups de poings dans le visage suivis d'un coup de genou dans les testicules le mettant,

lui aussi, hors d'état de nuire.

Une porte permettait aux prisonniers d'accéder à la salle d'audience. Elle donnait dans un couloir. Il la franchit en un dixième de seconde. Deux représentants des forces de l'ordre lui firent face. Il brisa la rotule du premier d'un coup de pied et fractura la mâchoire de l'autre d'un uppercut droit. Il récupéra au passage les armes des deux hommes à terre et reprit sa course en avant. Il déboucha finalement à l'extérieur. Il était 17 heures et les rues de la ville grouillaient de monde. Bousculant les uns et les autres sur son passage, il se fraya tant bien que mal un chemin jusqu'à une petite ruelle. Il s'y engouffra. Elle était sans issue et il dut sauter par-dessus un mur pour la quitter. Il atterrit dans une artère un peu plus importante. Derrière lui, la poursuite s'organisait. Il entendait les premiers aboiements des chiens et les premiers sifflets qui rameutaient des troupes supplémentaires. En bon homme des bois qu'il était, il avait pris la direction de ses chères, très chères forêts. C'était sans conteste l'endroit où il se sentait le mieux au monde. Il y était libre, il y était chez lui. Durant près de trois heures, il avait fui, se cachant et courant la majorité du temps. Au détour d'une vieille souche, il était tombé sur ce chien. Plus doué que ses congénères, il était parvenu à le rattraper. Ce Mâtin de Naples, malgré ses 90kg était d'une vivacité étonnante. Il avait bondi et l'avait renversé avant qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit. La mâchoire de l'animal s'était refermée sur son flan un court instant, suffisamment pour transpercer les chairs. Le cabot avait relâché sa prise pour mieux la reprendre. Antonin avait profité de cette fraction de seconde pour se saisir de la matraque récupérée sur un des policiers. Il avait frappé, frappé, frappé encore et encore, de toutes ses forces. Le molosse n'avait pas survécu à sa furie.

Il y était ! La cascade était là, devant lui, il avait réussi. Haute d'une dizaine de mètres, elle se jetait dans un lac aux eaux couleur émeraude qui alimentait un petit cours d'eau et possédait un secret. Sous les tourbillons de la chute se dissimulait l'entrée d'une grotte. Pour y accéder, il fallait plonger sur quelques encablures puis remonter un tunnel à moitié immergé. Ce dernier débouchait sur une plate-forme calcaire large comme un petit terrain de baseball.

Après l'attaque de son ranch, Brizard avait programmé sa vengeance avec ses compagnons. Afin d'avoir un endroit sûr pour se replier, au cas où, ils y avaient entreposé des vivres, des armes et des munitions. En somme, tout le nécessaire pour rester caché pendant quelque temps si le besoin s'en faisait sentir. Son arrestation l'avait empêché de mettre ses plans à exécution mais, aujourd'hui, sa prévoyance allait lui être utile. Il était pourchassé et ne pouvait dévoiler sa planque aux policiers. Arrivé au pied de la paroi rocheuse, il entreprit donc de l'escalader. Elle était rendue glissante par l'humidité et les algues qui

proliféraient sur la pierre. Il prit toutes les précautions pour assurer ses prises et fut en haut en quelques minutes seulement. Il venait d'achever son ascension lorsque ses poursuivants apparurent sur les berges en-dessous de lui. Sans attendre, ils levèrent leurs armes et firent feu. Atteint par un projectile, Antonin bascula vers l'avant et disparut dans l'eau bouillonnante.

Chapitre XXXIII

Les M&M's restèrent un moment stupéfaits. Sous leurs yeux, en une fraction de seconde, leur père venait de s'échapper, assommant au passage quatre policiers. Pour s'être souvent entraînés avec lui, ils pensaient connaître ses talents de combattant. Le voir à l'œuvre, en situation réelle, leur fit prendre conscience du fait qu'ils ne savaient en fin de compte pas grand-chose de ses capacités. Ils se tournèrent machinalement vers Loup Agile, Simon et Louis. Les trois hommes affichaient un sourire en coin qui voulait tout dire. Visiblement ce n'était pas la première fois qu'ils le voyaient agir de la sorte et, apparemment, il n'avait pas trop mal vécu sa retraite militaire. Une chose était sûre, il avait réussi à quitter le tribunal et plus personne ne pourrait le rattraper.

De retour à la maison familiale, tout le clan Brizard se remémora les événements de la semaine. Chacun essaya de comprendre pourquoi Antonin avait été condamné. Jennifer ne décolerait pas à l'encontre de son père. Elle n'avait pas pu lui parler après le verdict mais, selon ses dires il devrait s'expliquer sur les raisons de son échec. La soirée passa ainsi entre débats, projections pour l'avenir et supputations sur ce qu'allait faire Antonin pour se disculper. S'il avait besoin d'eux, il saurait les contacter, il n'y avait pas de soucis à se faire là-dessus. La journée avait été riche en émotions et vers 22 heures, tout le monde partit se coucher.

Le lendemain matin, à l'aube, Nathanaël Collins frappa à la porte de la somptueuse résidence. Marcel lui ouvrit, le salua froidement et le fit entrer. À la demande du lieutenant, il réveilla tout le monde. La nouvelle qu'il apportait n'était pas bonne. La veille, leur père et ami avait fui pendant plusieurs heures. Il avait massacré un chien et entraîné ses poursuivants jusqu'à la grande cascade de Petty Creek. Il l'avait escaladée et se trouvait en haut lorsque les représentants de l'ordre étaient arrivés sur place. Le voyant prêt à leur échapper de nouveau, ils avaient fait feu. Antonin avait été touché et avait basculé dans l'eau. Son corps n'était pas remonté à la surface mais une couleur rouge avait nimbé la surface du lac laissant peu de doute sur ce qui était advenu du blessé. Les recherches avaient été interrompues pour la nuit mais reprendraient dans la matinée. Dès qu'ils auraient mis la main sur le corps, ils le restitueraient à la famille. Collins se déclara désolé de cette fin tragique. Jamais il n'aurait dû s'enfuir. Cela ne pouvait que conduire à un désastre.

Tous les présents dans la pièce se regardèrent. Myriam fondit une nouvelle fois en larmes. Madeleine tenta de la consoler comme elle put mais cela faisait

beaucoup de drames en peu de temps pour une aussi jeune fille. Les anciens de la Section Noire ne parvenaient pas à y croire. Comment un homme de la trempe de leur ami pouvait finir d'une telle façon, presque grotesque. Après tout ce qu'il avait affronté, après avoir survécu à tant de monstruosité, il ne pouvait avoir été abattu par un bon à rien de la police locale. Et pourtant, c'était la réalité. Le sergent Brizard n'était plus.

Ne pouvant plus rien faire, le lieutenant prit congé. Dès qu'il eut tourné les talons, Loup Agile et ses compagnons enfilèrent leurs bottes et se préparèrent à se rendre sur place. Tant qu'ils n'auraient pas vu le corps, ils ne croiraient pas au décès. Ils se ravisèrent rapidement. Les flics devaient poursuivre leurs recherches et s'il était encore vivant, personne ne pourrait retrouver Antonin tant qu'il ne l'aurait pas décidé. Il était donc urgent d'attendre.

Pendant deux jours entiers, les bois aux alentours du lac furent fouillés de fond en comble. Le fugitif blessé avait peut-être réussi à se sortir de l'eau et était allé mourir un peu plus loin. Le cours d'eau fut inspecté jusqu'à l'endroit où il se jetait dans le Missouri. Rien, il n'y avait rien au fond de l'eau, sur les berges ou ailleurs. Le corps s'était littéralement volatilisé. En revanche, le décès ne pouvait qu'être confirmé. En effet le tireur, Matthew Bick et les témoins de la scène étaient tous affirmatifs, la balle avait atteint sa cible en plein cœur. Il était impossible qu'il ait survécu.

Au soir du troisième jour, sans plus aucun espoir de retrouver quoi que ce soit, Collins revint dans la grande maison familiale des Brizard et les informa de la clôture de l'enquête. Le meurtrier de Paul Lexington était mort, il n'y avait plus qu'à ranger ce dossier aux archives.

Chapitre XXXIV

Antonin prit appui sur la plate-forme calcaire et se hissa tant bien que mal sur le sol. Son épaule gauche le faisait atrocement souffrir. Cette maudite balle l'avait traversée de part en part. Heureusement, elle n'avait rien cassé. Elle avait juste arraché les chairs qui étaient sur son passage. Il avança un peu dans la grotte. Par un jeu de cristaux et de failles dans la roche, une faible lumière pénétrait sous terre et lui permettait de se déplacer sans avoir besoin d'allumer une bougie ou une lampe. Il s'assit pour reprendre des forces. Très rapidement, il s'aperçut que cette position ne lui convenait pas et s'allongea. Il s'endormit.

Lorsqu'il émergea de son sommeil, il tremblait de tout son être. Il grelotait de froid et avait la tête dans un étai. Il n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis son arrivée. Il tenta de se remettre debout mais des vertiges l'en empêchèrent. Il progressa à quatre pattes, lentement, très lentement, s'arrêtant toutes les minutes pour reprendre son souffle. Il s'affala à proximité de l'équipement qu'il avait stocké. Dans un dernier effort, il parvint à mettre la main sur les couvertures entreposées et à se glisser dessous. Dès qu'il y fut parvenu, le néant le happa de nouveau.

Il se réveilla en sursaut. Quelqu'un le secouait. Il essaya de se redresser pour voir de qui il s'agissait mais une violente douleur le stoppa dans son élan. Il était complètement désorienté. Une douce luminosité emplissait l'espace autour de lui et le sol sur lequel il s'était assoupi quelques minutes auparavant lui paraissait moins dur et moins froid. Une voix familière le ramena à la réalité. Loup Agile était à ses côtés. Comment était-ce possible ? Il regarda un peu mieux autour de lui. Son vieil ami n'était pas seul. Derrière lui, Simon et Louis affichaient un grand sourire. Visiblement, ils étaient très contents de le voir revenir à la vie. Passant machinalement sa main sur son flanc et sur son épaule, il constata que des bandages avaient été confectionnés. Il avait très soif. Il avait très faim. Combien de temps s'était réellement écoulé depuis qu'il avait perdu connaissance ?

Ses compagnons l'aidèrent à s'asseoir. Cela faisait près d'une semaine qu'il alternait entre moments de faible conscience et périodes de coma agrémentées de délires et de spasmes. Après que le lieutenant Collins les eut informés de l'abandon des recherches, ils s'étaient précipités dans la forêt. Ils n'arrivaient pas à croire la fable selon laquelle, le grand sergent Brizard avait péri sous les balles de la police locale. Connaissant le personnage, cela ne pouvait pas être aussi simple. Quoi de mieux pour disparaître que de passer dans l'au-delà ? Pour

que cela soit crédible, il fallait être mortellement blessé et que la dépouille s'évapore dans la nature. Tout de suite, ils avaient songé à la grotte. En revanche, ils ne pensaient pas qu'ils le retrouveraient blessé et inconscient, tremblant de fièvre aux portes de l'abysse.

Le problème ne venait pas de la blessure par balle. Propre et nette, elle ne s'était pas infectée. En revanche, la morsure du chien avait été beaucoup plus difficile à traiter. L'animal devait avoir une hygiène buccale plus que discutable. Ne pouvant le conduire à l'hôpital, Loup Agile avait employé tous ses talents de guérisseur et tout le savoir ancestral de son peuple pour venir à bout de la contamination. Cela avait été très compliqué et ils avaient tous eu très peur mais, il avait réussi.

Pendant que le Sioux s'employait à l'extirper des griffes de la mort, leurs camarades avaient géré l'intendance et s'étaient occupés de ses enfants. Rachel, la femme de Louis était revenue à Helena puis repartie avec Myriam. Les suites de l'histoire restaient encore à écrire et il y avait fort à parier que quelques pages seraient rouges. Elle serait mieux loin de tout ça, bien au chaud et en sécurité. Ils avaient aussi rendu une petite visite à Matthew Bick. Ce dernier clamait haut et fort dans toute la cité que c'était lui qui était venu à bout du plus redoutable criminel que la ville ait connu depuis cent ans. D'un tir en plein cœur, il avait sauvé la population locale. Il fanfaronnait tellement que ses élucubrations étaient parvenues aux oreilles des M&M's. Fous de rage les jumeaux s'étaient rués chez lui pour lui faire part de leur mécontentement. Ils le trouvèrent allongé sur le sol de son entrée, quelques dents en moins et une rotule inutilisable. Les anciens membres de la Section Noire les avaient précédés de quelques minutes et s'étaient montrés plutôt explicites.

Maintenant qu'il était de retour parmi les vivants, il fallait qu'Antonin réfléchisse à ce qu'il comptait faire. Deux crimes restaient à élucider, celui de sa douce Manon et celui de Lexington. En résolvant le second, il pourrait réapparaître et enquêter sur le premier. En résolvant le premier, il résoudrait peut-être le second. Par quel bout devait-il commencer ? Le gros homme appartenait au Ku Klux Klan. Les activités de ce groupuscule n'avaient pas été abordées durant tout son procès. Même son avocat s'y était opposé. Grâce à la surveillance de Jennifer et Marcel, des membres de la confrérie étaient connus mais, parmi ceux dont l'identité n'avait pas été révélée, il pouvait se trouver n'importe qui. Ils avaient infiltré tous les corps de la société civile. Un magistrat, un policier, un boulanger ou un professeur partageaient potentiellement leurs idéaux. De plus, pourquoi avoir éliminé l'un des leurs ? Une guerre de pouvoir avait-elle commencé ? La meilleure façon d'obtenir des réponses serait sûrement de poser des questions. Cela tombait très bien, Brizard était un spécialiste des

questions !

Chapitre XXXV

Bret Staels rentrait chez lui, tête basse. Comme d'habitude, la journée passée au sein de son journal, *The Helena's Sun*, avait été d'un ennui mortel. Le régime actuellement en place en Allemagne était un modèle qu'il aurait aimé installer ici, aux Etats-Unis, mais malheureusement la société américaine n'était pas encore prête à un changement aussi radical. Alors, il mettait en page des articles pour un hebdomadaire qui n'avait qu'une centaine de lecteurs. Sa seule distraction était de participer aux réunions de la confrérie même si, depuis le décès du gros Paul, l'ambiance n'était plus tout à fait la même. Retrouver des gens qui avaient des convictions identiques et des objectifs similaires aux siens ensoleillait sa triste existence en dépit des désaccords qui émergeaient parfois entre eux. Son seul véritable mauvais souvenir avait été l'intrusion de ce type, Brizard et de son acolyte amérindien. Ce soir-là, Bret avait fait dans sa culotte tellement il avait eu peur. Fort heureusement, le gars en question avait été éliminé par la Police et son camarade avait disparu dans la nature. Le rassemblement de demain se passerait dans la quiétude et la bonne humeur.

Perdu dans ses pensées, Staels n'avait pas vu qu'il était arrivé devant son pavillon, dans un des quartiers résidentiels qui se trouvaient au sud de la ville. Il voulut ouvrir la porte d'entrée mais le battant s'écarta lorsqu'il s'appuya dessus. La serrure avait été fracturée par un professionnel. S'armant du peu de courage qu'il avait en réserve, il pénétra dans son vestibule. Rien n'avait été déplacé, rien ne semblait manquer. Il entendit du bruit en provenance de la cuisine. Elle se trouvait au bout du couloir. Il saisit une des cannes décoratives qu'il entreposait dans l'entrée et avança. Sur la table une chandelle avait été allumée et trois couverts étaient mis. Sur sa droite, un mouvement attira son attention. Par réflexe, il leva son arme improvisée. Une violente douleur lui déchira le poignet. Il baissa les yeux en direction de ce dernier et hurla à la vue de son avant-bras. Il était brisé. La fracture, une dizaine de centimètres en-dessous du coude, était ouverte et laissait apparaître un de ses os. Il regarda autour de lui. C'est alors qu'il les vit. Brizard, une matraque dans la main et un autre homme étaient en face de lui. Ce diable n'était pas mort et il avait amené un de ses comparses avec lui.

Bret tenta de fuir mais il fut immédiatement rattrapé par Antonin et assis sans ménagement à la table. Il n'était pas concevable que leur première source de renseignement s'échappe sans leur avoir livré tous ses secrets. Sur la cuisinière de l'eau salée chauffait. Staels comprit ce qui allait se passer. L'ancien sergent

posa les premières questions, les seules qui comptaient en fin de compte. Qui avait attaqué son ranch et pourquoi ? Le petit employé de la petite feuille de chou le dévisagea avec, dans le regard, la vivacité d'un bulot à marée basse. Pourquoi lui demandait-on cela, à lui ? Il n'avait rien à voir avec ce qui s'était passé là-bas, ce jour-là et ne possédait aucune information sur ces événements. Si ses geôliers voulaient avoir des informations, qu'ils aillent se renseigner auprès des forces de l'ordre.

Antonin prit très mal les réponses de son prisonnier. Il s'y attendait mais aurait préféré éviter ce qui allait suivre. Sans dire un mot, il s'approcha de la casserole sur le feu et y plongea une louche. Lorsqu'elle fut remplie, il se retourna vers Staels et la versa sur sa plaie. Sous l'effet de la brûlure Bret recula son bras d'un coup sec. La chair et les os n'apprécièrent pas ce mouvement sans précaution et le lui firent savoir. Il hurla de douleur et se mit à pleurer comme un enfant. Il ne pouvait rien leur avouer puisqu'il n'était au courant de rien.

Brizard renouvela l'opération à plusieurs reprises. La réaction fut identique à chaque fois : cris, larmes et ignorance. Visiblement Staels ne savait rien. Son rang dans la hiérarchie était-il suffisamment élevé pour qu'il ait connaissance de projets tels que l'attaque d'un ranch et le massacre d'une pauvre innocente ? Ce n'était pas évident. Il devrait interroger un autre membre de la confrérie.

Les deux compagnons ne pouvaient laisser un témoin derrière eux. Bret en avait conscience et les implora. Il ne dirait rien, ses bourreaux pouvaient avoir confiance en lui. Malheureusement, Antonin et Louis ne le crurent pas. L'ancien sergent se positionna derrière lui et lui brisa la nuque sans le moindre état d'âme. Même s'il n'avait pas été informé du meurtre de sa chère et tendre, même s'il n'y avait pas participé, il faisait partie de la même troupe que ses assassins et ne pouvait continuer à marcher sur cette terre.

Avant de partir, les deux camarades enflammèrent la nappe qui se trouvait sur la table et alimentèrent le feu. Lorsqu'ils furent certains qu'il se propagerait à l'ensemble de l'habitation, ils s'éclipsèrent et retournèrent jusqu'à la grotte à la faveur de la nuit.

Chapitre XXXVI

Marc Mc Matthews était inquiet, une partie de son bétail avait disparu depuis deux jours. En plus de ses immenses plantations d'orge et de blé, il possédait, à sa grande fierté, un des plus beaux cheptels de tout le Montana. Lorsqu'il avait voulu changer une partie de ses bêtes de pâturage, il s'était aperçu que près de cinq cents d'entre elles manquaient à l'appel. Compte tenu du prix des bovins, le manque à gagner était extrêmement important. Il ne pouvait pas se résoudre à l'accepter. De plus, si des voleurs sévissaient dans la région, il ne le tolérerait pas et leur ferait passer l'envie de recommencer.

Alors, depuis la veille, accompagné de plusieurs de ses employés, il parcourait ses terres à la recherche du moindre indice. Les gardiens chargés de surveiller le troupeau n'avaient rien vu. La seule chose dont ils se rappelaient était de s'être endormis un soir et de s'être réveillés dix huit heures plus tard avec une troupe de danseurs de country en train de répéter une chorégraphie dans leur crâne. La piste qui aurait dû être plus qu'évidente à suivre compte tenu du nombre d'animaux en fuite ne l'était finalement pas tant que ça. Il y avait là un élément supplémentaire qui plaidait clairement en faveur du vol. Les personnes qui avaient dérobé ses chères vaches avaient tout fait pour masquer les indices ou dissimuler les preuves de leur forfait.

Mc Matthews et ses hommes suivaient depuis plus d'une heure de maigres traces lorsque celles-ci se divisèrent. Une partie partait vers le nord tandis que l'autre se dirigeait vers l'est. Le propriétaire répartit ses employés en deux groupes et accompagna l'un d'eux en laissant les autres se diriger vers le levant. Un kilomètre plus loin, la piste se séparait de nouveau. Il demanda à certains d'aller à l'ouest et aux autres de continuer dans la même direction. D'une vingtaine au départ, ils n'étaient plus que cinq. C'était largement suffisant pour retrouver du bétail. En revanche, en fonction du nombre de malfaiteurs, ils risquaient d'avoir besoin de renforts. Ils verraient bien en temps utile, pour l'instant, l'urgence était de mettre la main sur ces fichues bêtes.

La nuit allait bientôt tomber, le soleil se cachait déjà derrière les collines environnantes. Ils ne trouveraient plus rien ce soir. Le patron fit signe de s'arrêter et de préparer le camp. Son bras droit, Darren Woops confectionna un cercle de pierres et y alluma un feu. Epuisés par une journée à cheval, tous les membres du petit groupe s'affalèrent. Une heure plus tard, repus, ils s'apprêtaient à dormir lorsqu'un craquement attira leur attention. D'un bond ils furent tous debout, armes au poing.

L'un d'entre eux bascula vers l'avant et s'écrasa sur le sol sans même avoir le réflexe de mettre ses mains pour se retenir. Un de ses camarades se précipita pour l'examiner. Il n'était pas mort mais venait de recevoir un projectile au niveau du cervelet. L'impact l'avait complètement sonné. Le secouriste était en train de se relever lorsqu'il fut à son tour atteint par quelque chose et s'écroula.

La tension venait de monter d'un cran dans le campement. Un troisième employé fut mis hors d'état de nuire en suivant. Une sorte de caillou avait laissé une marque rouge sur son front. Pris de panique Darren Woops vida le chargeur de son arme dans la direction d'où semblait provenir la pierre. La réponse ne se fit pas attendre et il reçut lui aussi en remerciement un petit bout de roche entre les deux yeux. Marc Mc Matthews restait seul. Il tournait frénétiquement sur lui-même pour essayer de voir qui pouvait éliminer ses hommes de la sorte. Sortie de nulle part, une forme sombre le percuta. Il roula à terre lâchant son vieux revolver à six coups. Il tentait de se relever lorsqu'une botte lui explosa le menton.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouvait dans une forêt. Il n'avait aucune idée du temps pendant lequel il était resté inconscient. Ses informations étaient minces. Il faisait complètement nuit et la majorité des arbres étaient des pins. L'odeur caractéristique de la résine emplissait l'air. Sa mâchoire était plus que douloureuse et il lui manquait au moins trois dents. Un type s'avança. Il était de taille moyenne et portait une barbe de trois jours. Mc Matthews le reconnut, enfin. Il s'agissait de Brizard, celui qui avait assassiné le gros Paul Lexington. Ce gars avait été déclaré mort, il ne pouvait être là.

Et pourtant, c'était bien le cas. Antonin le prit par le col de sa chemise, le redressa et l'appuya contre un tronc. Ses trois compagnons sortirent de l'ombre. Comme avec Staels, l'ancien sergent se prépara à poser des questions simples. Celles pour lesquelles il voulait absolument obtenir des réponses. Une nouvelle les précéda cependant. Dans la hiérarchie de l'immonde troupe à laquelle il appartenait, où se situait-il ? Fier de sa réussite et malgré le secret qu'il aurait dû conserver, le propriétaire terrien lui confia être le numéro deux d'Helena. Le numéro un était un polonais, Piotr Kowalewski. L'énoncé de ce nom fit l'effet d'une claque pour Antonin. Ce type avait invectivé Paul Johnston quelques temps avant qu'il ne soit assassiné. Il avait un alibi pour le jour du meurtre mais cela ne pouvait être une coïncidence ou alors, le destin était un curieux farceur.

Il avait obtenu une information importante mais voulait en obtenir d'autres. Qui avait planifié l'attaque de son ranch ? Le prisonnier secoua la tête, l'air étonné. De quoi parlait-il ? Le Ku Klux Klan n'avait jamais programmé une vengeance de ce type. Ils étaient blancs, ils n'allaient pas massacrer des gens de leur propre race ! Certes Lexington l'avait menacé lors de la soirée qu'il avait

interrompue. Mais si des représailles avaient été envisagées, elles auraient été dirigées uniquement contre ceux qui étaient présents ce soir là, pas contre des individus qui n'avaient aucune responsabilité dans cette histoire. De plus, ils n'auraient pas torturé sa femme. Au pire, elle aurait été pendue, rien de plus. À ses mots, Antonin bascula dans la folie. Cet infâme personnage parlait de sa Manon comme s'il s'agissait d'un animal dont ils auraient pu se débarrasser mais que, dans leur immense clémence, ils avaient épargné. Loup Agile n'eut pas le temps d'intervenir. Avant même qu'il eut levé le bras, Brizard avait saisi son couteau et avait transpercé le cœur de Mc Matthews.

Sa dépouille fut ramenée auprès de ses employés. En se réveillant, ils la trouveraient et penseraient avoir été les victimes du groupe de voleurs qu'ils traquaient. En éliminant le chef des poursuivants, les mécréants mettaient un terme à la chasse dont ils faisaient l'objet. Ils avaient ensuite poursuivi leur route et disparu dans la nature.

Chapitre XXXVII

Piotr Kowalewski avait émigré aux Etats-Unis en 1921. Auparavant, pendant deux ans, entre février 1919 et mars 1921, il avait combattu les forces soviétiques dans le conflit entre sa chère Pologne et la toute jeune URSS. Soldat d'élite dans la cavalerie, il avait contribué à de nombreuses victoires. Malheureusement, son pays n'était pas sorti grandi de ce conflit et la vie civile était devenue dure pour un guerrier tel que lui. Sans reconnaissance de la patrie pour ses actes de bravoure et inadapté à la société, il avait préféré partir vers de nouveaux horizons.

Dès qu'il avait mis le pied au Montana, il s'y était senti comme chez lui. Il avait rapidement trouvé un emploi en tant qu'ouvrier agricole. Son intégration fut facilitée par sa rencontre avec Marta, sa future épouse. Originaire de la même région que lui, elle était arrivée une dizaine d'années plus tôt à Helena. Très croyante, elle avait tissé, grâce à son église, un réseau en quelques mois. Lorsqu'elle était tombée sous le charme de Piotr, elle l'avait présenté à tous ses amis. Cet immense héros, beau parleur, n'avait pas mis longtemps à conquérir le cœur et les âmes de tous ceux qui fréquentaient la même paroisse que lui. Par la suite, grâce à un travail acharné, il avait pu s'acheter des terres, beaucoup de terres. Tant et si bien, qu'au bout de quelques années, sa place dans la bourgeoisie locale était assurée. Son caractère bien trempé et ses convictions très marquées l'avaient en parallèle amené à côtoyer des membres du Ku Klux Klan. Son passé et ses talents militaires lui avaient permis de gravir rapidement les échelons de cette confrérie très particulière. Cela faisait maintenant trois ans qu'il la dirigeait avec une poigne de fer.

Ce matin là, il sortait de la demeure qu'il possédait en ville quand il tomba nez à nez avec un amérindien. Au premier regard, il identifia la nation à laquelle il appartenait. C'était sans aucun doute un Sioux. Et, parmi tous les natifs, ceux qu'il détestait le plus étaient sans conteste les Sioux. Leur pseudo code de l'honneur l'insupportait. Il était pourtant évident que l'honneur était réservé aux gens comme lui et non pas à ces traîne-savates qui n'avaient même pas été capables de défendre leur pays. Aujourd'hui, les blancs étaient les maîtres et c'était très bien comme cela.

Hormis le peau-rouge, la petite rue dans laquelle il habitait était déserte. Piotr était de bonne humeur et il décida de s'amuser un peu avec ce type. Il faisait une tête de moins que lui et ne devait pas peser plus de soixante-dix kilos. La partie était inégale mais dans ce sens, le polonais trouvait cela très distrayant.

Il s'approcha du pauvre bougre et sans le prévenir le poussa de toutes ses forces dans le dos. Loin de s'étaler de tout son long comme il l'avait escompté, l'indien chuta sagement, roula sur son épaule, se remit debout sans difficulté et lui fit face avec un grand sourire. Kowalewski n'en crut pas ses yeux, il était tombé sur l'idiot de service. Si ce crétin avait eu deux sous de jugeote, il serait parti en courant. Mais non, il restait là, à le regarder avec un air satisfait.

Piotr s'avança. L'autochtone recula. Il avait enfin compris ! Il s'approcha encore. L'autre mit de la distance, un peu. Cependant, il ne partit pas en courant et faisait toujours front. L'européen se rua alors sur lui, poings en avant. Il allait écraser ce moustique qui le narguait. Lorsqu'il fut à bonne distance, il frappa de toutes ses forces. Malheureusement pour lui, il ne rencontra que du vide. Là où se trouvait son opposant une seconde plus tôt il n'y avait plus que de l'air. Emporté par la puissance de son coup, il s'apprêtait à dépasser Loup Agile. Ce dernier s'était contenté de faire un simple pas de côté pour se mettre à l'abri de la furie qui se jetait sur lui. Dans le même temps, il avait tendu son bras droit au niveau de la gorge de Kowalewski. Le creux de son coude avait percuté la pomme d'Adam du polonais qui avait été stoppé net dans son élan. Il bascula en arrière, le souffle coupé. Le sioux le retint avant qu'il ne soit complètement à terre, passa derrière lui et entreprit de l'étrangler. Il serra la prise. Son adversaire tenta bien de se défaire de cet étai mais malgré toute sa puissance, il ne put rien faire. En quelques secondes, il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il reconnut immédiatement l'endroit où il se trouvait. Il était dans la mine dans laquelle avait été découvert ce couple de descendants d'esclaves torturés et massacrés. Grand amateur de chasse, il y venait souvent pour se reposer avec des amis, entre deux traques. Ce lieu était parfait lorsque l'on voulait être discret et à l'écart du monde. Devant lui se tenait le Sioux, toujours un sourire aux lèvres. Cette attitude mit Piotr hors de lui. Ses mains étaient attachées devant lui. Il tenta de se lever mais ses pieds ne lui répondirent pas aussi bien qu'il l'aurait voulu. Il tomba. En examinant ses chevilles, il s'aperçut qu'elles aussi étaient liées l'une à l'autre. Il était ficelé comme un cochon attendant d'être mis sur une broche. Il lui manquait juste la pomme entre les dents. Il se retourna et parvint à s'asseoir. Trois autres types apparurent. L'un d'entre eux prit la parole. Il le reconnut, il s'agissait du mort qui avait été accusé du crime de Paul. Cet imbécile de Matthew Bick avait clamé partout qu'il l'avait tué. Le voir ici n'était finalement pas si surprenant que ça. Le Bick en question aurait raté une vache dans un couloir alors un homme en haut d'une cascade à quinze mètres de distance...

Toujours était-il que le destin lui offrait une friandise. Lexington, son ami, avait été assassiné et le coupable se tenait en face de lui. Piotr n'était pas présent

lorsqu'il était venu secourir son fils et la fille Mc Allan. S'il avait été là, les choses se seraient déroulées différemment. Il avait une possibilité de remettre de l'ordre dans tout ça. Il allait défier cet avorton et venger la mémoire de celui qu'il considérait presque comme son frère. Sans attendre et avant même que Brizard n'ouvre la bouche, il lui posa une question. Qu'avait-il ressenti quand il avait assassiné un pauvre commerçant bien sous tout rapport ?

Antonin fut surpris par cette prise de contact. Décidément, les rumeurs avaient la vie dure. Mais, à bien y réfléchir, un magistrat l'avait condamné pour les faits qui lui étaient reprochés. Il fallait donc bien s'attendre à ce que de nombreuses personnes le considèrent comme le coupable. Une fois de plus, l'ancien sergent répéta qu'il n'avait rien fait. Il enchaîna ensuite rapidement sur les raisons qui avaient poussé le Ku Klux Klan à s'en prendre à sa famille et à ses biens. En tant que leader incontesté de la confrérie il devait être au courant de ce type de projets. Ce fut au tour de Kowalewski de tomber des nues. Comment son interlocuteur pouvait penser une seule seconde que ses hommes auraient pu se livrer à ce type d'atrocités sur une personne blanche ? N'avait-il rien compris à leurs convictions ?

Un dialogue de sourd s'installa. Aucun des deux interlocuteurs ne semblait comprendre ce que lui disait l'autre. Au bout de quelques minutes, Antonin aborda les crimes racistes sur lesquels enquêtaient Jennifer et Marcel. Ils surveillaient le Klan depuis des mois et avaient trouvé des preuves de leur implication dans une ruelle proche de chez Lexington. Un jeune noir avait été abattu lors d'une réunion. Le polonais ne pouvait nier l'implication de sa confrérie dans tous ces meurtres.

Piotr changea de tête. Brizard avait fait mouche. Il insista. Dans quel but ces meurtres avaient-ils été commis ? Son interlocuteur s'enfonça dans un silence mortuaire. Il cachait quelque chose. Le torturer ne servirait pas à grand-chose. Visiblement ce grand blond avait un code de l'honneur bien à lui. Il n'y dérogerait pas pour quelques douleurs, aussi intenses soient-elles. Il fallait trouver un moyen de le convaincre de révéler tout ce qu'il savait.

C'est alors que Kowalewski lui offrit l'opportunité qu'il attendait. Il voulait s'expliquer comme un homme dans un combat à mort. Antonin avait, quoi qu'il en dise, massacré son ami, il fallait qu'il paie. Si par miracle l'ancien sergent parvenait à le vaincre, il lui donnerait toutes les informations qu'il détenait. Dans le cas contraire, ses compagnons devaient s'engager à le laisser partir, aussi libre que l'air. Plus tard, il ne les tuerait pas pour se venger. Les compteurs seraient remis à zéro. Cependant, il n'avait qu'une confiance modérée dans les deux peaux-rouges qui lui servaient de camarades et pas beaucoup plus dans un blanc qui les fréquentait. Pour que l'accord soit validé, il faudrait que le combat se

déroule en présence de trois de ses hommes, qu'il aurait choisis et que ses ravisseurs auraient prévenus et amenés jusqu'ici.

Chapitre XXXVIII

Brizard n'avait pas mis longtemps à accepter la proposition du grand polonais. C'était un moyen parfait pour récupérer des informations importantes et peut-être, éclaircir bien des zones d'ombre.

Comme convenu, Louis était allé chercher trois de ses hommes, tous de solides gaillards. Vu leurs têtes, si cela devait dégénérer, ce ne serait pas leur premier affrontement. Cela tombait bien, ses amis non plus n'étaient pas totalement novices dans l'art de la guerre. Il avait été décidé que le combat se déroulerait dans la mine, loin des regards indiscrets. Il ne se terminerait que par la mort d'un des deux participants. Antonin avait donc une problématique supplémentaire à résoudre. Il devait blesser suffisamment son adversaire pour le mettre hors d'état de nuire mais sans en finir totalement pour qu'il puisse lui révéler ce qu'il savait. De son côté, Kowalewski n'aurait pas à s'embarrasser avec de telles préoccupations. Il frapperait pour tuer.

Chacun utiliserait son arme favorite. Piotr avait demandé à ce que son sabre de cavalerie lui soit apporté. Il excellait dans son maniement. Durant la guerre avec l'URSS, de nombreux soldats de l'autre camp en avaient fait les frais. Il n'avait même jamais rencontré quelqu'un qui lui arrive à la cheville.

Brizard, lui, avait opté pour des tomahawks. Maniables et légères, ces haches indiennes étaient parfaitement adaptées à son style de combat, rapide et fluide. L'allonge ne jouerait pas en sa faveur mais la vivacité et la souplesse seraient de son côté.

Les deux hommes se firent face. Autour d'eux leurs camarades délimitaient un espace d'une quinzaine de mètres de longueur. Des lampes à huile avaient été installées dans tout le tunnel. Leur lumière était chaude. Elles donnaient un caractère presque intimiste à cet affrontement. Hormis les combattants, personne n'était armé. Cela éviterait ainsi tout risque de dérapage.

Loup Agile donna le signal et les deux opposants commencèrent leur danse de la mort. Ils se tournèrent autour un moment. Chacun jaugeant l'autre. La garde du polonais était classique et simple. Brizard voulut la tester et frappa de droite à gauche. Piotr para sans difficulté et contre-attaqua en visant le foie. Ce fut au tour d'Antonin de dévier aisément la lame bien avant qu'elle n'atteigne sa cible.

L'ancien sergent répéta le même coup mais enchaîna avec son autre hache au niveau de la gorge. Kowalewski parvint à bloquer le premier et esquiva le second. Il n'était pas débutant et Antonin commençait à trouver cela très intéressant. Il prit de nouveau l'initiative, variant la puissance et les angles et

accélérant au fur et à mesure. Son adversaire suivit la cadence au début. Cependant, plus le temps passait et plus cela devenait difficile. Les deux hommes avaient approximativement le même âge mais la corpulence du membre du KKK ne jouait pas en sa faveur. Elle ne lui permit bientôt plus de suivre le rythme d'enfer imposé par Brizard.

Piotr venait de stopper le tranchant du tomahawk droit avec la garde de son sabre. La chance lui avait souri sur le coup, il s'était fait déborder et avait réagi par pur réflexe. Il n'avait pas été blessé, là était l'essentiel. Il n'aurait jamais pensé que l'ancien sergent était aussi fort. Il s'était peut-être avancé un peu rapidement en estimant que ce combat ne serait qu'une formalité. C'était loin d'être le cas. Il para in extremis une nouvelle attaque au niveau de son coude gauche. Il ne put en revanche rien faire sur la suivante. Sa lame avait à peine dévié la première hache que la seconde filait vers la main qui la tenait.

Il sentit la brûlure de l'acier et vit son arme tomber par terre malgré lui. Il voulut la ramasser mais l'extrémité de son bras n'était plus qu'un moignon sanguinolent. Il hurla de douleur et de frustration. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui se passait un de ses genoux céda, tendons sectionnés. Son pantalon se nimba de rouge. Il chuta lourdement. Antonin se plaça au-dessus de lui. Cherchant à se protéger de manière dérisoire, il leva la main qui lui restait. Ses doigts ne purent rien arrêter et le tomahawk vint lacérer son pectoral droit. Il avait perdu, il le savait.

Se redressant comme il put, il cracha en direction de Brizard et fit un léger signe de tête en direction de ses hommes. Répondant à son appel, ils dégainèrent en un éclair les couteaux qu'ils avaient dissimulés dans leurs vêtements amples et se ruèrent sur l'ancien sergent.

Le premier fut stoppé immédiatement par dix centimètres d'acier venant se loger dans son œil droit. Loup Agile et ses compagnons n'étaient pas dupes. À aucun moment ils n'avaient fait confiance à ces types et s'étaient équipés en conséquence, amenant avec eux plusieurs armes de jet. La première venait de faire son office. Louis allait intervenir lorsque Antonin lui fit signe de ne pas bouger. Il restait deux gars en face de lui et il avait deux haches, la vie n'était-elle pas belle ?

De plus, avec eux, il n'avait pas à prendre de précautions. Il pourrait à son tour frapper pour tuer. C'est ce qu'il fit. Son premier adversaire attaqua. Couteau en avant, il visa le cœur. Brizard dévia sans difficulté la lame et d'un revers trancha la moitié du visage de son agresseur. Avant que ce dernier ait pu se rendre compte de quoi que ce soit, il recevait le coup fatal qui lui sectionnait la carotide gauche ainsi qu'une partie de la gorge.

En voyant cela, le second prit la fuite. Il chuta lourdement cinq mètres plus

loin, la colonne vertébrale sectionnée par un tomahawk.
Il était grand temps que Kowalewski passe aux aveux.

Chapitre XXXIX

Le polonais était atterré. Ses trois meilleurs hommes, des compagnons d'une fidélité absolue, qu'il avait fait venir du pays et avec qui il avait éliminé tant et tant de soviétiques, venaient de se faire massacrer en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Il ne pouvait y croire.

Il était vaincu. Il avait donné sa parole et l'honorerait avant de mourir. Le sol autour de lui prenait petit à petit une couleur pourpre. Son sang s'écoulait inexorablement. Il devait se dépêcher. Il fit signe à Brizard de s'approcher. Ce dernier s'exécuta.

Piotr ne savait que peu de choses. Ses camarades et lui n'avaient commis aucun crime en tout cas pas directement. Ils avaient simplement fourni les victimes. Quelques mois avant le décès des Johnston, un homme était venu lui rendre visite chez lui. Il avait affirmé travailler pour un bienfaiteur de l'humanité. Ce commanditaire qui voulait rester dans l'ombre avait besoin qu'on lui mette à disposition des hommes et des femmes. Ce qu'il comptait en faire ne regardait personne, aucune question ne devrait être posée. Il faudrait simplement livrer la « marchandise » et la préparer aux heures et lieux convenus. La préparation consistait à affaiblir les victimes le plus possible en les passant à tabac ou en les immobilisant. L'important était qu'elles ne soient plus en aucun cas dangereuses. L'âge, la couleur et la religion n'avaient qu'une importance secondaire mais en s'adressant au leader du KKK, il avait bon espoir qu'elles appartiennent à ses fameuses minorités qui s'estimaient brimées en raison de leur origine ethnique ou de leur croyance. L'idée parut intéressante à Kowalewski. Malgré tout, il avait demandé ce qu'il gagnerait à aider cet inconnu. La réponse avait été simple, beaucoup, beaucoup, beaucoup d'argent et de protection. Le polonais pouvait s'occuper des siens. La protection ne lui apparut donc pas essentielle. En revanche, la perspective de devenir immensément riche lui plut énormément. Il accepta donc après seulement quelques minutes de réflexion. Il avait déjà quelques noms sur sa liste de candidats potentiels.

Une ultime condition fut posée. Le nombre de personnes informées devrait être le plus restreint possible. Piotr l'avait respectée et les trois seuls autres individus qui connaissaient cet arrangement gisaient maintenant sur le sol non loin de lui.

Il devenait de plus en plus faible. Ces aveux l'avaient épuisé. Il s'endormit. Antonin qui n'avait, pour l'instant, obtenu que des bribes d'informations le

secoua tant qu'il put. Il finit par le ramener à la vie mais s'il venait à rechuter s'en serait sûrement fini de lui.

Brizard ne tarda donc pas et posa les questions qui lui brûlaient la langue. Avait-il eu connaissance de l'identité de ce mystérieux interlocuteur ? Si ce n'était pas le cas, comment le contactait-il ? À quelle fréquence avaient lieu les rencontres ? Comment avait-il sélectionné les victimes ? Pourquoi ses amis avaient-ils été brûlés dans leur maison, eux qui n'auraient pas fait de mal à une mouche ?

Le polonais déglutit difficilement et reprit la parole. Le pseudo bienfaiteur de l'humanité prenait l'initiative et le convoquait toujours au même endroit, un peu à l'extérieur de la ville, dans une maisonnette désaffectée au bord d'une route qui ne l'était pas moins.

Les quatre fois, la demande avait été claire, il voulait qu'on lui fournisse un couple entre quarante et soixante dix ans. Le lieu du dépôt était mentionné dans un document à brûler, joint avec le million de dollar en paiement. Le tout était disposé dans de grands sacs en cuir de grande qualité qu'il avait conservés. Les victimes, une fois choisies, devaient être mises en condition et les membres du KKK devaient laisser un message au point de rendez-vous pour confirmer la livraison. Ce qui se passait ensuite était complètement opaque pour lui et il découvrait la fin de l'histoire par l'intermédiaire des journaux, comme tout le monde.

Grâce à ce stratagème, il avait pu éliminer ou faire disparaître, en tout cas, des gens qu'il détestait mais que, d'ordinaire, il n'aurait pas pu atteindre.

Les Johnston n'avaient pas été son coup d'essai. Les premières victimes avaient vraisemblablement été jetées dans le Missouri et, à l'heure qu'il était, elles devaient nourrir les poissons du Golf du Mexique. Les voisins d'Antonin furent les seconds à bénéficier de ce traitement de faveur. Paul avait osé intervenir alors qu'il expliquait la vraie vie à un descendant d'esclave. Ses compagnons et lui les avaient copieusement molestés, ils leur avaient brisé quelques doigts et les avaient descendus dans la cave de leur maison. Quand ils étaient partis, les futurs macchabées respiraient encore. C'était tout ce qu'il savait, il n'avait aucune idée du traitement qui leur avait été réservé après leur départ. Savoir qu'ils avaient copieusement souffert avait cependant embelli sa journée.

Piotr venait à peine de finir sa phrase quand un tomahawk lui fendit le crâne en deux. Brizard en avait assez entendu. Il ne pouvait en supporter davantage. Grâce à ce témoignage, ils avaient un peu avancé. Il restait maintenant à découvrir l'identité de ce mystérieux commanditaire.

Chapitre XL

Marta Kowalewski se leva. Il était 4 heures du matin et sa vessie lui rappelait qu'elle avait bu trop de tisane avant d'aller se coucher. Une fois ses besoins faits, elle passa voir ses deux filles. Elles avaient fini par sombrer dans un profond sommeil et respiraient paisiblement. La disparition de leur père les avait particulièrement affectées. Très présent dans leur éducation au quotidien, il s'assurait en permanence qu'elles ne manquaient de rien. Doux et câlin, il représentait le papa gâteau que tous les enfants rêvaient d'avoir.

Seulement voilà, cela faisait maintenant cinq jours qu'il n'était pas rentré à la maison. Cela ne lui ressemblait pas. Il s'absentait parfois mais s'empressait de revenir pour chouchouter ses femmes. Mais, depuis presque une semaine, plus rien. Son épouse avait prié et prié encore. Son dieu ne lui avait pas répondu alors, en désespoir de cause, elle était allée déclarer l'absence prolongée de son mari auprès des forces de l'ordre. Ils avaient pris note mais n'avaient, pour l'instant, rien mis en place. Aucune recherche n'avait été organisée. Dès le lendemain, elle irait voir ses amis de la confrérie pour qu'ils fassent quelque chose.

Elle s'apprêtait à rentrer dans sa chambre lorsqu'elle entendit un bruit dans le salon. Elle s'y rendit, prudemment. Piotr était-il de retour ? Elle ouvrit la porte. Tout était sombre. Personne, il n'y avait personne. Elle avait dû rêver. De toute façon, s'il y avait eu un étranger dans la maison, Raoûl, leur énorme Rottweiler, l'aurait forcément détecté et intercepté. Cette race acceptée aux Etats-Unis depuis seulement deux ans avait été recrutée par la police allemande et autrichienne pour son flair et sa robustesse. Ils avaient même officiellement été reconnus comme chiens de police en 1910. C'est dire s'ils étaient efficaces pour monter la garde dans les maisons. Tranquillisée par cette pensée, Marta retourna se coucher. Elle venait de s'allonger lorsqu'elle sentit un léger courant d'air. Elle se releva. Sa fenêtre n'était pas fermée hermétiquement. Epuisée physiquement et nerveusement, elle ne s'en était, a priori, pas aperçu avant de s'endormir. Décidément, si cette nuit ne se terminait pas rapidement, elle verrait bientôt des fantômes partout.

Louis et Simon se rejoignirent dans le jardin derrière la maison. Ils avaient bien failli se faire prendre. Les repérages effectués leur avaient été fort utiles. Une fois le chien assommé par l'antalgique mis dans sa nourriture, ils avaient pu pénétrer discrètement dans la maison. Ils n'avaient, en revanche, pas prévu l'envie pressante de la propriétaire des lieux et son irruption dans le salon. Pour

ne pas être découvert, Louis avait dû se glisser en catastrophe sous la table comme un enfant qui venait de commettre une bêtise ou qui jouait à cache-cache. Malgré tout, à toute chose malheur était bon et cette petite diversion avait permis à Simon de fouiller la chambre. Ce faisant, il avait eu le nez creux. Dans le placard de la dame, il avait pu trouver ce qu'il cherchait, les sacs de cuir remis à Kowalewski par le mystérieux commanditaire. C'était le but de leur visite et, il était impératif qu'il les ramène. Ils constituaient les seuls liens qui reliaient le KKK à l'inconnu. Grâce à eux, ils arriveraient peut-être à remonter le fil et à retrouver ce pseudo bienfaiteur de l'humanité puisque c'était ainsi qu'il se décrivait.

Pour l'analyse de leur butin, l'aide de Jennifer n'aurait pas été négligeable. Son expertise en matière de police scientifique aurait certainement permis d'obtenir des réponses beaucoup plus rapidement. Les quatre anciens de La Section Noire avaient cependant décidé, d'un commun accord, de laisser les enfants en dehors de tout ça. Moins ils auraient connaissance des détails, moins ils risqueraient d'être impliqués et moins ils auraient à mentir. Brizard était toujours considéré comme mort et s'il revenait à la vie, il serait toujours coupable d'un meurtre.

Marcel, sa compagne Madeleine et Myriam n'avaient même pas été informés qu'Antonin avait survécu. Il était cruel de ne pas leur dire. Mais, comme cela, l'enquête leur restait totalement inconnue. Ils ne sauraient pas que leur père, aidé de ses amis, tentait de se disculper. Pour l'instant, il n'y avait pas d'autres solutions. S'ils avaient été informés, ils auraient, en même temps, reçu l'ordre de ne pas s'en mêler. Comme à chaque fois, ils auraient fait mine de bien vouloir obéir alors qu'en réalité ils n'auraient pu s'empêcher d'y fourrer leur nez. Myriam était loin, très loin d'ici, un peu au nord de Denver. Elle était préservée et chouchoutée par la douce Rachel. Les M&M's et Mlle Mc Allan pansaient leurs plaies sentimentales dans la grande maison familiale. Il leur faudrait encore pas mal de temps pour accepter la disparition de Manon. Rester en dehors de ces sordides histoires était préférable pour eux et ce, d'autant plus qu'il avait fallu et qu'il faudrait encore certainement se salir les mains.

Chapitre XLI

Lorsqu'il vit les sacs ramenés par ses compagnons, Brizard eut un immense sourire. Il les connaissait. Ou, tout au moins, il savait d'où ils provenaient. C'était lui qui les vendait. Ces grandes besaces rectangulaires avaient été achetées chez Walter's, le magasin dont il avait hérité du père des jumeaux et que sa douce compagne avait tenu avec amour jusqu'à la fin de ses jours. Achetés en Italie, ces objets d'une qualité supérieure ne se trouvaient que dans sa boutique. Et, cacahuète sur le brownie, l'identification de l'acquéreur allait être facilitée par le fait que les collections changeaient tous les ans. En fonction du ou des modèles, la ou les périodes d'achat seraient connues et, grâce aux livres de compte, le nom du propriétaire aussi. Le vent tournait et une tempête allait bientôt se déchaîner sur le commanditaire des crimes.

La consultation des archives de la boutique prit plusieurs jours. Manon était d'une rigueur absolue. Elle consignait tout, dans les moindres détails. Cette méticulosité permit à Antonin et à ses compagnons de faire ressortir deux suspects potentiels.

Le premier habitait une immense demeure dans les beaux quartiers. Il dirigeait les bureaux locaux de la Wells Fargo qui se trouvaient dans les étages du Federal Building. Cet emplacement de premier ordre lui assurait une clientèle nombreuse et de prestige. Il avait acheté une dizaine de sacs sur une période de deux années. Le second, quant à lui, n'en avait achetés que cinq dans un laps de temps beaucoup plus réduit. Il louait un petit appartement dans les quartiers ouest. Placé sous les toits, ce logement se rapprochait plus d'une chambre de bonne que d'autre chose. Comment un homme qui habitait dans un taudis tel que le sien pouvait se payer des objets qui ne coûtaient sûrement pas loin d'un mois de son loyer chacun ?

Antonin aurait aimé pouvoir se rendre lui-même au domicile de ces deux types pour leur demander des explications. Malheureusement, il était plutôt mal vu pour des personnes décédées de se promener dans les rues et, encore plus si elles avaient été condamnées pour meurtre. Ne pouvant prendre le risque d'être démasqué et arrêté, il envoya donc ses amis faire le boulot à sa place.

La maison de Stephen Crosby était particulièrement impressionnante. Natif de la région de Dallas, il était issu d'une famille qui avait fait fortune dans l'extraction et le commerce du pétrole. Son père, visionnaire, avait développé l'activité laissée par son grand-père de façon exponentielle. Stephen n'avait pas souhaité continuer dans cette voie et s'était orienté vers la banque. D'une

intelligence supérieure, il avait rapidement gravi les échelons pour prendre la direction de l'agence de la Wells Fargo à Helena deux ans auparavant alors qu'il n'avait que trente et un ans. Ne voulant pas habiter une résidence qui avait déjà été occupée, il avait fait bâtir ou plutôt reproduire un manoir anglais. Il y avait mis de gros moyens et avait fait venir d'Europe matériaux et artisans. Pendant plus d'une année, les ouvriers avaient travaillé d'arrache-pied. Le résultat final était bluffant. S'il avait fait abstraction de l'environnement urbain, un lord de sa majesté aurait parfaitement pu se croire chez lui.

Louis s'arrêta devant l'immense grille qui donnait sur le jardin anglais entourant la maison sur deux hectares. Il sonna et attendit. Une sorte de valet vint à sa rencontre. Il se présenta comme l'employé d'une marque de sacs italiens en cuir. M. Crosby était un excellent client et, dans un souci d'amélioration continue, il voulait discuter avec lui de l'usage qu'il réservait à ces besaces. Parmi les trois compagnons de Brizard, Louis avait été choisi pour cette mission pour plusieurs raisons. Tout d'abord, depuis qu'ils étaient arrivés aux Etats-Unis, il avait toujours séjourné loin d'Helena. Ensuite, il était blanc. En effet, comme tout bon anglo-saxon protestant, son interlocuteur ne se serait pas abaissé à discuter avec un amérindien. Enfin, il avait un grand talent de comédien qui, en l'espèce, serait fort utile. C'est donc sans difficulté qu'il se glissa dans la peau d'un commercial en quête d'informations. Son interlocuteur, à l'entrée, lui demanda de patienter et alla prévenir le maître des lieux. Au bout de cinq minutes, il le fit pénétrer dans la propriété et le conduisit jusqu'à la somptueuse demeure. Un majestueux escalier en marbre blanc de Carrare partait du centre du hall et desservait l'étage. Stephen apparut en haut et, après avoir toisé son invité, consentit à descendre. Il s'engouffra dans ce qui semblait être un bureau et fit signe à Louis de le suivre. Ce dernier s'exécuta. Crosby s'installa derrière sa table de travail en ébène, croisa les mains sous son menton et attendit, sans dire un mot, en dévisageant son interlocuteur. Son regard était perçant. Le propriétaire des lieux avait l'habitude de donner des ordres, et peu d'être commandé, cela se voyait parfaitement. Il aurait fait froid dans le dos à bien des gens mais pas à la personne en face de lui qui ne fut pas le moins du monde décontenancée par cette attitude.

Louis n'utilisa pas la manière forte, bien au contraire. Il flatta son hôte jusqu'à obtenir les réponses à ses questions. Les raisons de ses achats étaient particulièrement simples. Régulièrement, il envoyait l'une de ses secrétaires se procurer des sacs Chez Walter's. Il s'en servait ensuite pour récompenser un subordonné plus performant que les autres. Ces objets presque luxueux satisfaisaient parfaitement le petit peuple qui finalement se contentait de peu. En revanche, il ne se serait jamais abaissé à en conserver un pour lui. Il avait une

réputation à maintenir. L'ancien membre de la Section Noire sentait sa colère monter au fur et à mesure de la conversation. Comment un être aussi condescendant pouvait avoir survécu aussi longtemps ? Il parvint néanmoins à conserver un calme de façade. Il repartit en se confondant en excuses pour avoir perturbé l'emploi du temps d'un homme aussi important et en le remerciant pour les précieuses informations communiquées.

Chapitre XLII

Loup Agile força la fenêtre et se glissa à l'intérieur du logement. Le fait qu'il soit placé sous les toits lui avait grandement facilité les choses. Sans cela, il n'aurait pu, en plein jour, pénétrer chez le suspect numéro deux. Pendant que Louis allait rendre visite à Stephen Crosby, il avait été chargé de fouiller la seconde habitation. De taille beaucoup plus réduite, elle ne nécessitait pas forcément de rencontrer la personne qui y vivait. Une fouille en bonne et due forme pouvait suffire.

Le Sioux parcourait l'appartement depuis une demi-heure sans rien trouver lorsque le loquet de la porte d'entrée tourna. Quelqu'un venait. Son occupant avait-il oublié quelque chose pour rentrer si tôt ? L'amérindien regarda autour de lui pour trouver un endroit où se cacher. Il n'avait nulle part où aller. En désespoir de cause, il se planqua derrière la porte et sortit son couteau. S'il le fallait, il s'occuperait du nouvel arrivant. L'homme entra et referma machinalement le battant d'un coup de pied. Il jeta ses clés sur la table et s'avança pour récupérer un journal posé sur le lit. C'est alors qu'il perçut la présence derrière lui. Il était trop tard. Une violente douleur lui traversa le cerveau et il perdit connaissance.

Lorsqu'il se réveilla, il était attaché sur son unique chaise et un peau-rouge lui faisait face. Pris de panique, il tenta de se lever et chuta lourdement. Loup Agile le remit debout et lui intima l'ordre de se calmer. Il ne l'avait immobilisé que par précaution et n'avait aucune intention de lui faire du mal. Il voulait juste obtenir des réponses à quelques questions. À ces paroles, l'homme se calma un peu. Son regard trahissait malgré tout encore une immense inquiétude. En aucun cas ce type n'était un prédateur ou un danger pour la société. Soit c'était le meilleur acteur que la terre ait jamais porté soit il y avait erreur sur la personne et le vrai coupable était Crosby. Il restait à éclaircir les raisons pour lesquelles un homme comme lui avait fait l'acquisition de cinq sacs aussi couteux.

Dans un premier temps, le Sioux lui demanda tout simplement pourquoi il avait acheté ces cinq besaces. Sans hésiter un seul instant, l'homme nia en être le propriétaire. Au pire, s'il l'était, il ne s'en souvenait pas. Il n'était pas matérialiste et de toute façon, aucun commerçant ne pouvait tracer des achats aussi peu importants. Ces réponses ne satisfirent pas son interlocuteur. Et, bizarrement, lorsque l'amérindien dégaina son Bowie, la mémoire lui revint comme par miracle.

Alors qu'il traînait dans un bar, un soir, un homme l'avait abordé et lui avait

payé une bouteille de Bourbon, du Mc Gregor. Il se le rappelait maintenant comme si c'était hier. Il avait d'abord cru que c'était pour ses beaux yeux et avait décliné l'offre. Il ne mangeait pas de ce pain là ou alors, avec hommes plus mûrs et contre forte rémunération. Rapidement l'inconnu lui avait fait part de ce qu'il attendait réellement de lui. Il lui faudrait simplement acheter des sacs dans une boutique, Chez Walter's, lorsqu'il lui demanderait. Pour cela, il serait grassement rétribué. Si on l'interrogeait sur le nom de l'acheteur, il devrait simplement donner le sien.

L'offre lui était apparue correcte et il l'avait donc acceptée. L'inconnu l'avait contacté à cinq reprises. Pour la livraison, ils s'étaient retrouvés à chaque fois au même endroit, un peu à l'extérieur de la ville, dans une maisonnette désaffectée au bord d'une route qui ne l'était pas moins. Cette formulation frappa Loup Agile comme un coup de poing. Piotr avait utilisé exactement la même lors de sa confession.

La question suivante porta donc tout naturellement sur la localisation de cette maison. L'homme, entravé comme il l'était, ne pouvait se lever et lui montrer l'endroit sur une carte. Il invita donc son geôlier à ouvrir le tiroir de l'unique table et à en sortir le plan de la région qui s'y trouvait. Le lieu du rendez-vous se trouvait à une demi-heure de route au nord d'Helena. L'amérindien demanda ensuite à son prisonnier à quoi ressemblait celui qui l'avait recruté. Il n'eut aucune difficulté pour le décrire. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt et pesait certainement plus de quatre-vingt dix kilos. Il avait le crâne rasé, était athlétique et toujours impeccablement habillé avec un costume noir sur mesure. S'il le croisait dans la rue, il le reconnaîtrait sans problème tant il lui avait marqué l'esprit par sa prestance.

De retour à la grotte sous la cascade, les deux anciens membres de la Section Noire firent leur compte rendu à Antonin et Simon. Tout dans l'attitude de Stephen Crosby laissait à penser qu'il pouvait être le mystérieux commanditaire. Malgré tout, l'histoire de l'autre semblait coller aux faits et comportait des similitudes non négligeables avec la version de Kowalewski hormis le nombre de sacs qui ne correspondait pas. Il y avait eu quatre transactions avec Piotr pour quatre meurtres mais cinq besaces avaient été achetées. Crosby avait-il utilisé le second suspect pour brouiller les pistes ? Cela méritait certainement d'être examiné de plus près.

Chapitre XLIII

Cela faisait deux heures que Louis était assis à la même table. Il venait de vider sa pinte de bière et prenait finalement beaucoup de plaisir à regarder évoluer ses contemporains tout autour de lui. Toute la faune d'Helena semblait s'être donnée rendez-vous dans ce bar miteux pompeusement appelé The Palace. Il était fascinant de prendre un peu de recul et de simplement regarder évoluer les gens, observer leurs attitudes, leurs discussions, leurs façons de se comporter en fonction des différents interlocuteurs qu'ils pouvaient avoir en face d'eux. Grâce à ce spectacle permanent, le temps passait finalement assez rapidement.

Simon et lui étaient arrivés en fin d'après-midi. Le videur n'avait pas souhaité qu'un indien pénètre dans l'établissement et l'avait fermement repoussé. Qu'il aurait été facile de forcer le passage ! Cependant, ne voulant pas envenimer les choses, l'ancien membre de la Section Noire n'avait pas résisté et avait laissé son camarade entrer seul. Le but de leur présence dans ce bouge était simple, repérer l'homme qui avait contacté l'un des deux suspects et lui avait proposé d'acheter les besaces contre une forte somme d'argent. D'après la description de ce dernier, il venait régulièrement et devait être assez facilement reconnaissable surtout comparé à tous les pauvres bougres qui traînaient ici.

L'autre piste, celle de Crosby, avait pour l'instant été mise en stand-by. Interrogés discrètement, des membres de ses équipes avaient confirmé avoir reçu en cadeau de superbes sacs en cuir italien. Leur boss savait récompenser la performance et ce, depuis qu'il avait pris la direction de l'agence locale de la Wells Fargo. En dépit de son attitude hautaine, ce monsieur paraissait en mesure de se faire apprécier de ses subordonnés. La probabilité pour qu'il soit le mystérieux commanditaire s'était du coup considérablement réduite. Heureusement, il restait une voie alternative.

Louis se leva et se rendit jusqu'au comptoir pour commander une nouvelle bière. Elle venait de lui être servie lorsqu'un type, correspondant à la description de celui qu'il cherchait, entra. Sans la moindre expression sur le visage, il traversa la salle et disparut par une petite porte à l'extrémité de celle-ci. Il réapparut quelques instants plus tard avec une petite mallette noire dans la main droite. Dehors, un autre homme l'attendait. Ensemble, ils partirent en direction du centre ville. Simon qui était posté non loin de là les suivit jusqu'à un autre bar. Il fut bientôt rejoint par son camarade. Ils restèrent ainsi une dizaine de minutes, à faire le guet. Les deux gars sortirent de l'établissement dans lequel ils avaient pénétré un peu plus tôt. Les voir côte à côte était assez perturbant. On

aurait dit deux jumeaux, habillés de la même façon avec le même physique, la même manière de se mouvoir et un air plus que patibulaire.

La filature se poursuivit pendant une demi-heure. Chaque fois qu'une gargote se présentait sur leur route, les types y rentraient et en ressortaient peu de temps après. Visiblement, leur entreprise de racket se portait plutôt bien. Ils finirent par atterrir dans le quartier des maisons closes clandestines. Bizarrement, les deux clones ne pénétrèrent dans aucune d'elles. Ils se contentèrent de passer à proximité et de filer en direction de l'extérieur de la cité.

Les champs se profilaient à l'horizon. La campagne était proche lorsque les deux individus s'arrêtèrent devant une petite bâtisse de trois étages, à une dizaine de mètres en retrait de la rue. L'un des deux sortit une clé de sa poche et ouvrit la porte d'entrée. Ils s'y engouffrèrent. Les deux anciens membres de la Section Noire observèrent de loin. Au bout d'une heure, rien n'avait bougé. La nuit était maintenant bien tombée et l'obscurité était presque totale. Seul un faible rayon de lune éclairait timidement une infime partie de la façade. Ils décidèrent de se rapprocher et d'essayer d'en apprendre un peu plus en regardant par la fenêtre qui venait de s'allumer.

Ils avancèrent à pas de loup, profitant de chaque recoin pour se camoufler. Une fois à proximité, ils se glissèrent jusqu'au rebord et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur. La petite mallette noire était posée sur la table. À côté d'elle, deux pistolets automatiques semblaient monter la garde. Il n'y avait personne dans la pièce. Simon poussa légèrement sur l'huissierie en espérant qu'elle s'ouvrirait. Elle ne bougea pas. Il s'apprêtait à réitérer l'opération lorsque quelqu'un les interpella. La voix venait de l'autre extrémité de la ruelle, non loin de la rue. L'amérindien et son compagnon sursautèrent et se remirent immédiatement debout.

Ils n'en crurent pas leurs yeux. Les deux gars qu'ils avaient filés toute la journée étaient sortis par une autre porte et leur faisaient face. La confrontation semblait inévitable.

Louis avança le premier, suivi de près par son ami. Un des deux hommes en costume leur demanda ce qu'ils faisaient là, à espionner les braves gens. La réponse qui leur fut donnée, à savoir qu'ils avaient à faire à deux étrangers perdus ne parut convaincre personne. Les clones mirent presque simultanément leur main dans leur poche et en ressortirent chacun un poing américain. Les deux anciens soldats se regardèrent, dégainèrent les couteaux qu'ils portaient toujours discrètement sur eux et, comme au bon vieux temps, foncèrent dans le tas.

Simon choisit celui de droite et attaqua. Son adversaire esquaiva les deux premiers coups assez aisément et lui adressa un direct du gauche dans l'estomac. L'amérindien eut le souffle coupé mais resta debout. Il reprit l'initiative et

parvint à toucher son opposant de la pointe de son Bowie, au niveau de l'avant-bras droit. Machinalement celui-ci regarda sa blessure. Simon en profita et son arme fila vers le sternum du racketteur. Ce dernier s'y attendait et lui fracassa une pommette d'un coup magistral de son bras ensanglanté. Il avait feint d'être déboussolé et cela avait fonctionné. Sous l'impact, l'ancien membre de La Section Noire recula et vint se cogner contre l'immeuble. Sonné, il laissa tomber son couteau. Reprenant un peu ses esprits, il leva les mains devant lui afin de ne pas prendre un autre coup dans la foulée.

Un bruit derrière lui attira son attention. Il se retourna et se trouva nez à nez avec un type qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Sans avoir le temps de comprendre ce qui se passait, il sentit ses entrailles prendre feu. Il baissa les yeux et vit sa propre lame sortir de son ventre pour replonger aussitôt entre ses côtes. Transpercé de part en part, son cœur avait cessé de battre avant qu'il ne touche terre.

Louis venait de projeter son adversaire au sol par un balayage parfaitement exécuté lorsqu'il entendit un bruit sourd qu'il ne connaissait que trop bien. Comme un sac de grain qui serait tombé par terre. Il regarda sans trop y penser, persuadé que son vieil ami venait, lui aussi, de se débarrasser que celui qu'il combattait. Voyant Simon allongé dans une marre de sang, il comprit immédiatement ce qui venait de se passer. Les types qu'ils avaient vu rentrer dans la bâtisse, plus tôt dans la soirée, n'étaient jusqu'à présent pas sortis comme ils le pensaient. Les nouveaux arrivants étaient deux clones supplémentaires. Ceux qui étaient dans l'immeuble, intrigués par les bruits à l'extérieur, venaient d'ouvrir leur porte et, voyant leurs comparses en pleine bagarre, ils étaient intervenus. Son camarade avait eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. D'un coup de genou dans la face, Louis repoussa sur le bitume son opposant qui tentait de se relever. Fou de rage, il se jeta immédiatement sur lui et lui trancha la gorge. D'un bond, il fut de nouveau sur ses pieds et fit face. Pendant ce temps, les trois types qui restaient s'étaient emparés de leurs armes. Sans attendre, ils ouvrirent le feu. L'ancien membre de La section Noire n'eut d'autre choix que de s'enfuir en laissant la dépouille de son compagnon aux mains de ces mécréants.

Chapitre XLIV

Trois ombres se faufilaient dans la nuit. Silencieuses comme la mort, elles avançaient inexorablement. Rien ne semblait pouvoir les détourner de leur chemin. Arrivées à destination, elles brisèrent le volet du premier étage puis le carreau qui se trouvait derrière. La vitre, en tombant sur le sol, émit un tintement presque musical. Le premier homme pénétra dans la chambre, puis le second et enfin le troisième. La salle était vide. Ils ne s'étaient pas trompés lors des repérages. Pendant tout le temps qu'ils avaient passé à observer le site, jamais ils n'avaient vu cette pièce éclairée.

Comme à son habitude, Antonin passa le premier et actionna le loquet de la porte. Le battant s'ouvrit avec un très léger grincement. D'après ce qu'ils avaient pu constater, les occupants dormaient à l'autre bout de l'immeuble. Pour y accéder, il fallait emprunter un couloir d'une dizaine de mètres. Ils y seraient à découvert et constitueraient des cibles idéales. Ils ne devraient donc pas s'attarder dans cet étroit passage. Brizard avait parcouru les trois quarts de la distance lorsqu'un des clones apparut juste en face de lui, au fond du couloir. L'ancien sergent ne réfléchit pas et se jeta sur lui, tomahawks aux poings. L'individu avait à peine eu le temps de réagir et d'ouvrir la bouche que les deux lames vinrent se ficher de chaque côté de sa gorge, tranchant l'une et l'autre une carotide. Il tomba contre la cloison et glissa jusqu'au sol, entravant le passage. Antonin se trouvait à hauteur du corps quand une porte s'ouvrit, sur sa droite. Toujours sans se poser de questions, d'un coup d'épaule, il renvoya le type d'où il venait. L'homme bien que désorienté parvint à rester debout. Il saisit la première chose qui lui tomba sous la main, une chaise et la positionna, pieds en avant, entre son agresseur et lui. Chaque fois que l'ancien sergent approchait et donnait un coup de hache, il contrait avec son bouclier improvisé. En parallèle, il hurla et hurla encore pour prévenir son compagnon qui devait dormir non loin de là. Réveillé par tout ce vacarme, il arriva sans tarder et sans pantalon. Il venait de faire irruption dans le couloir lorsque Loup Agile l'intercepta et lui planta une lame en plein thorax. Le sinistre craquement des côtes qui se fit entendre ne laissa aucun doute. Il ne s'en remettrait pas.

Sachant ses arrières sécurisés, Brizard put se concentrer sur son combat. Il aurait bien épargné temporairement son adversaire, au cas où il aurait eu en sa possession des informations dignes de ce nom comme, par exemple, l'identité de son employeur. Malgré tout, les clones ne semblaient pas être ou, pour certains d'entre eux, avoir été des plaisantins. Il ne mettrait pas sa vie en péril pour rien.

Même si la chambre était vaste, le lit ne facilitait pas du tout les déplacements du gars en face de lui. Il fut bientôt acculé contre le mur du fond. Louis et Loup Agile venaient de rentrer dans la chambre. Ils se placèrent devant la sortie. Le dernier des assassins de Simon ne pouvait plus s'échapper. Même s'il venait à bout d'Antonin, ce qui semblait peu probable, il ne pouvait affronter les deux anciens de la Section Noire en même temps. Il posa donc sa protection improvisée et s'assit dessus. Calmement, il fouilla dans la poche du veston posé non loin de lui, sur la table de nuit. Il récupéra un paquet de cigarette et en prit une. Il en proposa même à l'ancien sergent et à ses compagnons. Les trois restèrent stupéfaits et déclinèrent poliment l'offre. Il l'alluma et tira dessus, tranquillement, sans rien dire. Louis qui se remettait encore plus difficilement que les autres du décès de son ami bouillait d'impatience. L'homme le perçut et lui indiqua où il pourrait trouver la dépouille. Elle avait été jetée dans les bois un peu à l'est d'où ils se trouvaient, dans une espèce de fosse naturelle. Si les loups n'y avaient pas touché, ils ne devraient pas avoir trop de mal à la reconnaître.

En agissant de la sorte, il cherchait visiblement à faire perdre leurs nerfs à ses interlocuteurs. Il avait réussi et Loup Agile eut toutes les difficultés du monde à empêcher son camarade de l'étriper, au sens propre du terme.

Lorsqu'il eut fini de fumer, il écrasa son mégot par terre et regarda chacun des trois hommes en face de lui, droit dans les yeux avec un immense sourire. Puis sans aucun signe précurseur, il s'empara d'un coupe-chou qui se trouvait dans le tiroir de la table de nuit et se trancha lui-même la gorge. Antonin se précipita pour arrêter l'hémorragie. Cela ne servit à rien, trente secondes plus tard, il était mort.

Les quatre clones avaient été éliminés. Simon était vengé mais ils n'avaient guère avancé. Ils entreprirent donc de fouiller l'intégralité du bâtiment. Du sol au plafond, les trois étages y passèrent. Ils trouvèrent un arsenal digne de l'armée américaine et suffisamment d'argent liquide pour vivre plusieurs vies de luxe et de débauche mais, pas d'indices. Ils s'apprêtaient à s'en aller lorsqu'en désespoir de cause et par acquis de conscience, ils vidèrent le contenu des poubelles et l'examinèrent. À l'intérieur d'un carton de pizza presque vide, ils trouvèrent un papier avec un en-tête qu'il connaissait bien. Une série de montants y était griffonnée. Cela ressemblait fortement à un brouillon ou à une note qui aurait été laissée à l'intention d'employés. Comment était-ce possible ? Comment un tel document pouvait être en possession de ces malfrats ?

Livre II :
Pour l'amour des siens

Chapitre I

Le corps de Simon était arrivé à destination accompagné de Louis. Prévenue par télégramme, sa famille les avait accueillis. Une relation particulière s'était créée entre les deux hommes et l'ancien soldat n'avait pu se résoudre à laisser partir son ami sans lui.

Après l'affrontement victorieux avec les clones, les trois compagnons survivants avaient foncé dans la forêt. Ils n'avaient eu aucune difficulté à mettre la main sur le cadavre. Il était bien à l'endroit indiqué et les loups ne l'avaient pas encore découvert... Antonin avait insisté pour que l'un d'entre eux reparte vers Denver avec le cercueil. Un dernier voyage ne devait pas se faire seul. Louis ne s'était pas fait prier.

Dans les jours qui suivirent la cérémonie, Louis passa du temps avec sa famille. Il n'aurait jamais imaginé être autant enchanté par le simple fait de se retrouver chez lui, parmi les siens.

Chouchoutée par Rachel et ses enfants, la petite Myriam se remettait doucement des décès de sa mère et de son père. Comme il aurait aimé lui dire que son papa allait bien et qu'elle le reverrait bientôt. Il ne pouvait malheureusement pas. Le chemin que ce dernier empruntait était parsemé d'embûches et, même si le diable en personne paraissait craindre Brizard, il ne voulait pas lui donner de faux espoirs.

Alors il se tut et contribua, lui aussi, autant qu'il le put à ce qu'elle se sente bien. Propriétaire terrien, il possédait des milliers de têtes de bétail. La petite fille, du haut de ses neuf ans, montait déjà très bien à cheval. C'était l'époque du marquage des veaux. Ils parcoururent donc tous les deux les pâturages, capturant et sélectionnant les bêtes qui n'étaient pas encore passées sous le fer rouge. Courageusement, Myriam leur apposa le symbole du ranch, un S et un L entrelacés.

Au bout de quinze jours, Louis projetait de repartir pour Helena lorsqu'il reçut un télégramme de Loup Agile. Son camarade l'exhortait à rester avec sa famille. Il n'était pas utile qu'il risque sa vie et prive ses proches de sa présence. Bien que sa signature ne figure pas au bas de la feuille et que son nom ne soit pas cité, il entendit presque Antonin lui signifier qu'il ne devait pas revenir, que tout irait bien et qu'il n'y aurait pas de problème. Un sourire se dessina sur son visage. Avec l'ancien sergent, il n'y avait jamais de difficulté, que des solutions et souvent, elles étaient sanglantes.

Malgré tout, il obtempéra sans que cela ne soit finalement à contrecœur. La

disparition de Manon l'avait choqué et il avait projeté indirectement cette perte sur son propre couple. Il ne voulait pas vivre ça. Sans sa femme adorée, il ne serait plus rien.

Chapitre II

Ros Bishop arriva chez lui vers 21 heures, comme tous les soirs. Depuis qu'il avait été promu à la tête de la police locale, son activité avait pris le pas sur sa vie privée. La vague de meurtres qui avait frappé sa cité depuis quelques mois n'avait pas vraiment arrangé les choses. Sa clé tourna dans la serrure. Il ouvrit la porte. Contrairement à d'habitude, aucun aboiement ne vint saluer son retour. Ce maudit clébard devait encore être en train de dormir dans son lit. Il se déchaussa et déposa son imperméable sur le porte-manteau de l'entrée. La vaisselle de la veille et celle du petit déjeuner trônaient encore sur la table de la cuisine. Depuis que son Emilie était partie, l'entretien de la maison laissait à désirer. Elle n'avait jamais apprécié son mode de vie. Ses pratiques intimes n'avaient sûrement pas non plus contribué à faire grandir leur amour. En y repensant qu'elle était prude ! Une petite douleur de temps en temps n'avait jamais fait de mal à une femme ! Au final, la seule raison pour laquelle il la regrettait vraiment était la nourriture. Depuis son départ, il avait perdu une bonne dizaine de kilos et ce n'était pas à cause de son chagrin.

Sa chambre était dans l'obscurité. Il poussa légèrement le battant et y pénétra. Machinalement, il alluma la lumière. Il ne put retenir un cri d'horreur. Son fidèle compagnon était bien là, sur son lit, mais il ne dormait pas ou alors d'un sommeil éternel. Du sang maculait l'édredon. Visiblement son assassin s'était acharné sur ce pauvre animal. Ses pattes étaient cassées et il avait été complètement éviscéré. Son cœur avait été arraché et posé sur l'oreiller.

Il sortit de la pièce et vomit dans le couloir. Qui pouvait être capable de commettre un tel acte sur un animal sans défense ? Il venait de se passer un peu d'eau sur le visage lorsque quelqu'un frappa à sa porte. Il n'avait vraiment pas envie de voir qui que ce soit et ne répondit pas. L'individu attendit un instant et insista. Sans réaction de Ros, il renouvela l'opération une troisième fois en cognant de toutes ses forces sur le bois.

Le propriétaire des lieux finit par aller ouvrir. Il fit entrer la personne. Elle portait une capuche qui dissimulait une grande partie de son visage. Sa démarche ne laissait cependant aucun doute sur son identité. Il ne s'attendait vraiment pas à la voir ici et maintenant. Une fois à l'intérieur, elle mit sa tête à nue et le dévisagea. Maintenant qu'elle était là, il était presque content de la voir. Elle pourrait peut-être lui être utile. Il s'avança pour la saluer de plus près. Sans qu'il ne voie venir quoique ce soit, il reçut un coup en plein visage et tomba sur le parquet comme un vieux paquet de linge sale.

Lorsqu'il revint à lui, il était attaché sur son lit, juste à côté de son chien dont la tête avait été repositionnée dans sa direction. Son regard semblait l'accuser de tous les maux de la terre et particulièrement de son décès. Elle semblait affirmer : si je n'avais pas été ton unique ami, je serais encore en vie.

Son geôlier se présenta devant lui. Il avait retiré l'intégralité de ses vêtements à l'exception de ses gants en cuir. Il tenait dans sa main droite un bistouri et dans la gauche un tube en acier. Sans le moindre mot, il entreprit de découper les vêtements de Bishop. Il appuya fortement sur le tissu, tant et si bien que la peau en-dessous fut coupée elle aussi. Le policier hurla de douleur. Pour le faire taire, son bourreau le frappa violemment sur le haut du crâne. Apeuré et sonné, il se tut. Le bourreau continua son œuvre. Ros fut bientôt dévêtu et ensanglanté. Souffrant le martyr, il pleurait comme un enfant, implorant la pitié de l'individu. Ce dernier le dévisagea, le regard vide, comme s'il s'agissait d'un morceau de pierre qu'il était en train de tailler.

Sans tarder, il reprit sa besogne et s'attaqua au cœur du problème. Il posa son tube d'acier, saisit un des testicules de Bishop et le trancha dans l'instant. Immédiatement, il agrippa l'autre et lui réserva le même traitement. Il termina par la verge. Sa victime était évanouie. Il attendit qu'elle se réveille et lui enfourna tout ce qu'il venait de couper dans la bouche. Ros se débattit avec le peu de forces qui lui restaient. Il était trop tard. Son artère fémorale venait de céder sous un dernier coup de bistouri.

Sans un regard pour celui qu'elle venait d'assassiner, sa meurtrière sortit de la chambre et referma la porte derrière elle.

Chapitre III

Andrew Mc Allan arriva devant la petite bâtisse de trois étages. Il avait toujours aimé cet endroit dans lequel il avait grandi. Situé à une dizaine de mètres en retrait de la rue, il était tranquille et discret. Toute son enfance, il avait joué devant, dans cet espace délimité par quelques murs.

Plus tard, après de brillantes études de droit, il était revenu et avait logé là, avec ses parents, le temps de se faire un nom. À leur décès, il n'avait pu se résoudre à vendre ce bâtiment. Sa vie actuelle ne lui permettait plus d'en profiter aussi souvent qu'il le désirait mais il avait su lui trouver une autre finalité.

Le droit rapportait gros mais le non-droit était plus rentable encore. En bon pragmatique, Andrew avait donc décidé de faire les deux. Et comme il ne supportait pas d'être numéro deux en quoi que ce soit, il était devenu le meilleur avocat du comté et le plus grand malfrat de la région.

Quelques jours auparavant ses quatre fidèles gardes du corps avaient été éliminés. Ces anciens militaires aguerris avaient combattu dans tous les coins chauds de la planète. Après avoir servi sur le front oriental pendant la première guerre mondiale, ils avaient vendu leurs services au plus offrant pendant quelque temps. Au détour d'une mission, il les avait recrutés et ne les avait plus jamais lâchés. Au bout de douze années de collaboration, il venait de les perdre. Après qu'ils avaient surpris des inconnus en train de les espionner et que Mike se soit fait égorger, ils avaient pourtant redoublé de prudence. Cela n'avait pas suffi. Ses trois compagnons avaient subi le même sort.

Il devait aujourd'hui, avant de déclarer officiellement leur disparition, faire un peu de ménage dans ses affaires. Tout était parfaitement dissimulé dans les murs, sous d'épaisses couches de plâtre et de tapisserie mais, si la police faisait du zèle, il ne voulait pas qu'elle tombe sur trop de documents compromettants. Depuis de longues années, il avait leur chef dans la poche. En théorie, il n'y avait aucun risque mais Andrew n'était pas joueur.

Il finissait de brûler quelques papiers dans la cheminée lorsqu'Antonin frappa à sa porte. Il était accompagné de Loup Agile. Mc Allan, s'il fut surpris, n'en montra rien. Il les invita à entrer. Il allait devoir s'expliquer. Il en était conscient. Pour avoir longuement échangé avec l'ancien sergent pendant son procès, il savait qu'il ne s'en sortirait pas sans dommages s'il tentait de résister.

Il les fit s'asseoir dans la cuisine et leur proposa quelque chose à boire. Ses invités refusèrent poliment. Andrew voulut tout d'abord savoir comment ils avaient pu le retrouver. La réponse fut simple et directe, un document à l'entête

de son cabinet dans un carton de pizza pas tout à fait vide. Le reste avait été déconcertant de facilité, ils l'avaient filé jusqu'à ce qu'il vienne ici. En se rendant dans la maison occupée par ses sbires, il confirmait de facto le lien qui les unissait. Celui qui menait le jeu depuis le début était le père de Jennifer.

Les questions s'enchaînèrent rapidement. Quel rôle avait-il joué dans les meurtres commis dans la ville ces derniers mois ? Pourquoi les Johnson, pourquoi des gens de couleur, pourquoi Manon, pourquoi Lexington, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? ? ?

L'avocat les regarda droit dans les yeux et leur fit une réponse à laquelle les anciens membres de la Section Noire ne s'attendaient pas : par amour. Tout ce qu'il avait toujours fait, il l'avait fait par amour. Aucune autre raison n'aurait pu motiver de tels actes.

Pour ses parents, il était devenu un homme brillant et reconnu sur la place publique. Pour sa femme, il avait gagné beaucoup d'argent. Elle était née dans la grande bourgeoisie new-yorkaise et lui était parti de rien. Il voulait qu'elle soit fière de lui et l'admire. Et pour sa fille, il avait fait tant de choses...qui n'avaient servi à rien...

Chapitre IV

Il avait tout tenté pour la sauver. Pour la première fois de sa vie, il avait échoué alors qu'elle était le plus important. Les derniers événements venaient de le convaincre qu'il n'y avait plus rien à faire.

Antonin et Loup Agile le regardèrent fixement. Ils ne comprenaient rien au discours de leur interlocuteur. Avait-il bu ? En quoi Jennifer était-elle en danger ? De quoi voulait-il la préserver ?

En fin connaisseur de la personne humaine, Andrew sut qu'il devait commencer par le début. Il remonta donc dans le passé, en 1924. À la puberté, son unique fille Jennifer-Anne avait rencontré des difficultés. En s'affirmant, sa féminité avait déclenché chez elle des comportements plus que déviants. Elle était devenue boulimique sexuelle et avait harcelé tous les hommes qui servaient dans leur maisonnée. Ceux qui avaient répondu favorablement à ses avances avaient été sévèrement châtiés et l'avaient ensuite évitée comme la peste. Cet isolement soudain l'avait conduite à tenter de rencontrer des inconnus. Le premier dont il avait eu connaissance était un marchand de tissu. Elle l'avait fréquenté quelques temps avant qu'il ne soit retrouvé mort sur les bords du Prickly Pear Creek. Il avait été massacré avec une violence peu commune. Un jeune enquêteur de la police, tout juste sorti de l'école, avait, à l'époque, enquêté sur ce meurtre. Il se nommait Ros Bishop.

Jennifer-Anne, ou Anne pour les intimes avait réussi à lui échapper durant quelques mois. Elle avait laissé derrière elle de nombreux cadavres. Au fil du temps, elle prenait de plus en plus de plaisir à s'acharner sur ses victimes. Ros que cette affaire obsédait avait mis en place un piège pour l'arrêter. Elle était tombée dedans. Mais, au lieu de la livrer immédiatement aux autorités, il avait à son tour sombré dans la folie et avait abusé d'elle de nombreuses heures durant. Il allait en finir avec elle lorsqu'elle l'avait supplié de contacter le célèbre avocat, Andrew Mc Allan. Elle ne lui avait pas précisé le lien de parenté qui les unissait. Bishop et lui s'étaient rencontrés et avaient trouvé un accord. Contre une forte rémunération et un coup de pouce, le policier relâcherait sa prisonnière.

Les deux tinrent parole. Anne fut rendue à son père. Bishop de son côté reçut un million de dollar et une promotion au rang de chef de la police dans l'année qui suivit. Andrew avait aussi promis qu'Anne ne causerait plus de problèmes à qui que ce soit. À seize ans, il l'avait envoyé à New-York en espérant que l'éloignement lui ferait du bien. Il s'était trompé. Elle s'était attaquée à plusieurs inconnus pendant ses études. Le point d'orgue avait été un de ses professeurs

qu'elle avait assassiné peu de temps avant son retour à Helena.

Mc Allan n'avait eu d'autre choix que de la faire revenir pour l'avoir sous les yeux. Il avait demandé à Bishop de l'intégrer à sa police scientifique. Ce dernier avait accepté à contrecœur et à condition d'avoir la garantie que celle que l'on appelait maintenant Jennifer ne s'en prendrait pas à lui.

Pour détourner ses pulsions, son père avait alors trouvé un exutoire. Il lui fournissait des personnes pour qu'elle s'acharne et se calme. Il avait demandé à Kowalewski de lui dénicher des couples. Sa progéniture pouvait ainsi laisser libre cours à toutes ses perversions.

Chargée des enquêtes en tant que scientifique, elle avait tout loisir de trafiquer les preuves et de brouiller les pistes. Celle de Paul Lexington et du Ku Klux Klan devait être un cul de sac. Seul Piotr était au courant de leur arrangement.

Un grain de sable était malheureusement venu gripper la machine, Marcel. Jennifer en était tombée éperdument amoureuse. Très possessive, elle ne supportait pas l'idée qu'il ne soit pas totalement à elle. Il lui permettait de ne pas avoir de crises, d'être apaisée. En se mettant en travers de sa route, Manon avait signé son arrêt de mort. Sa fille éliminait tout ce qu'elle considérait comme des obstacles. Elle avait été jusqu'à se mutiler pour masquer son crime. Ne pouvant s'opposer frontalement à Antonin, elle s'en était pris à Lexington et avait tout fait pour désigner l'ancien sergent comme suspect numéro un. Andrew s'était assuré qu'il n'échapperait pas à la prison en l'enfonçant plus qu'autre chose lors de son procès. Mais Brizard n'avait pas voulu abdiquer et s'était rebellé.

Avant de venir, Mc Allan venait d'apprendre le décès de Bishop dans d'atroces circonstances. Il avait pris conscience du fait que sa fille serait toujours ingérable en dépit de tous les efforts qu'il pourrait faire. Elle ne s'arrêterait jamais. Il devait faire en sorte qu'elle ne commette plus de crimes. Toutes les personnes qui étaient liées de près ou de loin à Marcel étaient en grand danger. Dans un mot qu'elle avait laissé, elle parlait de libérer son amour. Tout père qu'il était, il ne pouvait plus se taire. Il devait agir. C'était ce qu'il faisait en se confiant à eux.

Chapitre V

Madeleine était seule dans la maison familiale. Marcel et Jennifer étaient partis au poste de police. En dépit des derniers événements, ils continuaient à travailler pour la section scientifique et avaient été appelés sur les lieux d'un accident domestique. Elle en profitait pour lézarder au soleil avec une douce citronnade. Sa mère lui manquait. Elle adorait leurs moments de complicité sous ce même auvent. Elles restaient des heures à parler de tout et de rien, surtout de rien en fait. Sa disparition avait été le premier véritable drame de sa vie, suivi de très près par celle de son père. Lui qu'elle pensait indestructible avait été tué par ce dégénéré de Matthew Bick. Elle ne parvenait pas à le croire. Comment était-ce possible ? Comme elle aurait aimé s'occuper de ce type ! Malheureusement, lorsque Marcel et elle étaient arrivés sur place, ils n'avaient pu que constater que quelqu'un d'autre s'en était déjà chargé. Malgré tout, elle n'avait pas pu résister et lui avait asséné un coup de pied supplémentaire en pleine face, juste histoire de finir le boulot.

La jeune Brizard était perdue dans ses pensées lorsqu'elle aperçut Jennifer qui approchait. Cette dernière lui expliqua qu'elle avait profité de la simplicité de l'enquête qu'ils venaient de récupérer pour laisser Marcel un peu seul et venir passer du temps avec elle. Madeleine fut ravie de cette nouvelle. Elle adorait passer du temps avec sa « belle-sœur ». Elle était drôle et avec elle le temps filait à la vitesse de l'éclair.

Elles demeurèrent ainsi une petite heure à rire et à pleurer à l'évocation d'un passé plus ou moins proche. Le soleil disparaissait petit à petit derrière l'horizon. Mlle Mc Allan proposa de rentrer. Sa jeune amie qui commençait à greloter ne se fit pas prier pour accepter. Une fois à l'intérieur, elles se rendirent directement dans le grand salon. Voyant quelle tremblait encore, Jennifer la prit affectueusement dans ses bras et posa la tête de Madeleine sur son épaule. Elles restèrent ainsi quelques minutes. Lorsqu'elle fut certaine d'avoir parfaitement joué son rôle de bouillote, la compagne de Marcel se recula légèrement et dévisagea la jeune fille. Puis, lentement, elle s'approcha de nouveau et l'embrassa langoureusement. Sous le coup de la surprise, l'adolescente ne réagit pas immédiatement et répondit même au baiser. Puis se ravisant, elle repoussa violemment Jennifer et vint se placer derrière la première table venue. Choquée par ce qui venait de se passer, elle ne voulait plus qu'une chose, mettre de la distance entre elles. L'auxiliaire de police ne s'attendait pas à cette réaction. Son regard se transforma. Sa folie qui ne demandait qu'à surgir éclata au grand jour.

Anne était de retour. Elle avait de toute façon prévu d'en finir avec cet obstacle qui tôt ou tard se mettrait entre Marcel et elle. Elle aurait juste aimé profiter de son corps avant. Tant pis, elle y arriverait malgré tout mais son « amoureuse » du jour en profiterait moins, attachée comme elle le serait.

Madeleine se décomposa. Qui était l'inconnue en face d'elle ? Où était la femme rieuse et charmante ? Elle prit peur et repoussa violemment la table en direction de Jennifer-Anne. Cette dernière reçut le plateau dans les cuisses et s'écroula en avant. Elle mit ses mains juste à temps pour ne pas se cogner le front sur le bois massif. Rendue folle de rage par cet acte de rébellion, elle se précipita en direction de la jeune fille. Une course folle commença autour du meuble. Au bout de trois tours, la jeune Brizard saisit une chaise et tenta de forcer le passage avec. La force d'Anne était décuplée par la rage, elle parvint à se saisir des pieds et poussant à l'opposé envoya le dossier dans le visage de Madeleine. Elle prit le coup dans le nez. Il se mit immédiatement à saigner. Des larmes lui montèrent dans les yeux. Avant qu'elle n'ait pu réagir, elle ressentit une douleur violente au niveau du menton et s'effondra.

Jennifer s'approcha et la hissa sur la table autour de laquelle elles venaient de tourner. Elle lui attacha les mains de chaque côté. Elle avait laissé, dans son sac, un peu plus loin, deux ou trois objets dont elle allait avoir besoin pour ce qui allait suivre. Elle s'éloigna pour les récupérer.

Chapitre VI

Antonin et Loup Agile couraient à en perdre haleine. Pourquoi n'étaient-ils pas venus en voiture ? Les révélations de Mc Allan leur avaient fait perdre toute notion de prudence. Les deux anciens soldats n'avaient plus qu'une idée en tête, retrouver les M&M's et les mettre à l'abri de la prédatrice qui rôdait autour d'eux.

Ils avaient quitté le petit immeuble de trois étages depuis moins de cinq minutes lorsqu'ils tombèrent nez à nez avec une patrouille. Suite au meurtre des Johnston, Brizard avait fréquenté régulièrement le poste de police. Il était parfaitement connu de l'ensemble des personnels qui y travaillaient. Les deux officiers qu'ils croisèrent n'eurent donc aucune difficulté à l'identifier. Ils en eurent un peu plus à ne pas croire qu'il s'agissait là d'un fantôme mais, une fois la surprise passée, ils s'élancèrent à la suite des deux amis qui, pendant ce temps, avaient continué leur route.

Les anciens membres de la Section Noire ne pouvaient pas se permettre de s'arrêter pour les mettre hors d'état de nuire et encore moins de leur expliquer tous les tenants et les aboutissants. Ils accélérèrent donc un peu si c'était encore possible. Derrière eux, les deux représentants de l'ordre sonnaient l'alarme, sifflant tant qu'ils pouvaient. S'ils continuaient ainsi, ils auraient bientôt rameuté l'ensemble des policiers présents au nord du Texas.

Loup Agile avait maintenant pris la tête et filait vers la maison familiale. Elle n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Une voiture leur barra la route et deux hommes en uniforme en sortirent. Un troisième apparut à l'arrière. Il s'agissait de Nathanaël Collins. Le lieutenant descendit à son tour. Derrière eux, quatre flics à cheval arrivaient. Il allait falloir agir ou parlementer.

Le dialogue n'était pas le point fort des deux compagnons. Ils chargèrent. Le premier qui voulut les empêcher de passer fut balayé d'un coup d'épaule. Légèrement plus petit qu'Antonin, il reçut l'impact en pleine figure. Sa pommette éclata sous le choc et il alla s'écraser contre la portière encore ouverte. Le second représentant des forces de l'ordre avait dégainé sa matraque. Visiblement les policiers n'avaient pas décidé de leur tirer dessus. C'était une bonne nouvelle. L'homme s'approcha de Loup Agile. Ce dernier ne réfléchit pas et cassa la distance. Contre ce type d'arme, il était préférable de se trouver près du corps de son adversaire. Son poing atteignit le menton et, dans la seconde qui suivit, son genou trouva les testicules. Le gars tomba et se roula par terre, fou de douleur. Il restait seulement Collins et les quatre à cheval qui n'étaient plus qu'à

quelques encablures. Brizard le ceintura et le projeta au sol. À califourchon sur lui, il s'apprêtait à le rouer de coups lorsque sa conscience lui déconseilla d'agir de la sorte. L'officier avait l'air de comprendre les choses rapidement. Il était peut-être préférable de tenter de les lui expliquer.

Les policiers montés avaient parcouru la distance qui les séparait de la zone de l'affrontement. Ils entouraient maintenant Loup Agile. Le Sioux, loin de se laisser faire, en avait déjà fait tomber un et s'apprêtait à molester le second lorsque l'un de ces fichus canassons lui asséna un coup de sabot dans le dos. Ces animaux étaient bien dressés et prêts à assister leurs cavaliers dans les opérations de maintien de l'ordre. Sous l'impact, l'amérindien chuta, le souffle coupé. Deux flics lui sautèrent dessus et l'immobilisèrent, menottes aux poignets.

Antonin se remit debout, aida le lieutenant à faire de même et leva les mains en signe de reddition. Il tenta d'expliquer la situation et la nécessité qu'il avait de se rendre le plus rapidement possible auprès de ses enfants. Il s'engagea à se rendre dès qu'il les aurait mis en sécurité. Si Collins ne le croyait pas, il pouvait parfaitement l'accompagner. L'important était de faire vite.

Nathanaël était un instinctif. L'homme qu'il avait en face de lui était loin d'être le meurtrier sanguinaire qu'on lui avait décrit. Brizard aurait pu lui exploser la tête mais il n'avait rien fait. Il avait surtout devant lui un père paniqué à l'idée qu'il puisse arriver quelque chose à ses enfants. Lorsque ses hommes seraient de nouveau sur pied, ils seraient à sept contre un puisque l'amérindien était menotté. Si fort qu'il soit, aucun être humain ne pouvait éliminer autant d'adversaires en même temps. Il ne prenait donc pas un grand risque à l'accompagner jusqu'à la maison familiale pour y récupérer les M&M's.

Chapitre VII

Jennifer tardait à revenir. Elle avait laissé son sac dans l'entrée, elle aurait déjà dû être de retour. Madeleine profita de ce répit pour tenter de se détacher. Par bonheur ses liens n'étaient pas trop serrés. Au bout de quelques minutes, elle parvint à libérer sa main droite. Sa geôlière approchait, elle entendait maintenant le bruit de ses pas sur le parquet. Ne pouvant s'échapper pour l'instant, elle se remit en position sur la table avec la ferme intention de saisir la moindre opportunité.

Anne pénétra dans la pièce. Elle avait récupéré un long objet contondant et un petit couteau. Elle fit le tour de la table et examina sa victime laissant ses doigts courir sur le corps de l'adolescente. Cette dernière ouvrit les yeux, elle avait l'air terrifiée. La prédatrice s'en réjouit. Elle s'arrêta sur la gauche de la table et approcha son visage de la poitrine de la jeune fille. Elle prit le soin d'écarter légèrement le chemisier et respira l'odeur de cette peau toute neuve. Elle sentit le désir la gagner. Elle s'apprêtait à déposer ses lèvres entre les seins lorsqu'elle reçut un coup violent qui la fit reculer. Sonnée, elle comprit malgré tout ce qui venait de se passer. Cette petite garce était parvenue à se détacher et venait de lui asséner un coup de coude en pleine figure. Elle profitait de l'effet de surprise pour se détacher.

Le plan de Jennifer fonctionnait à merveille. Son excitation monta encore d'un cran. Elle avait volontairement laissé Madeleine seule avec des liens distendus. Elle comptait sur le côté débrouillard de la demoiselle pour mettre un peu de piment dans sa soirée. Elle allait la laisser s'enfuir et elle allait la chasser. La poursuite serait enivrante et une fois la traque terminée, elle aurait ce qu'elle voulait, du plaisir et du sang, beaucoup de sang.

La jeune Brizard avait réussi son coup. Son bourreau avait reculé et ne paraissait pas réagir. Elle s'activa pour se libérer. Elle sauta de la table et s'enfuit par la porte de la cuisine en direction des bois les plus proches. La maison familiale était en bordure de la cité non loin de la campagne environnante. Les forêts se trouvaient un peu plus au nord-est. Elle y serait en quelques minutes. Sa tenue était idéale, habillée à la garçonne, elle portait des chaussures plates et un pantalon de flanelle. Son chemisier était en coton. Les nuits commençaient à être froides. Celle qu'elle se préparait à vivre s'annonçait difficile mais grelotter était préférable à la mort.

Volontairement, Anne lui avait laissé un peu d'avance. Elle adorait jouer. Elle ne voulait cependant pas prendre le risque de perdre sa victime du moment. Elle

accéléra donc de manière à conserver sa cible en ligne de mire. L'adolescente était en forme physiquement et il fallait toute la folie de sa poursuivante pour tenir le rythme qu'elle imposait. Rien ne pourrait l'empêcher de parvenir à ses fins.

Madeleine était arrivée à l'orée du bois. Il y avait, un peu plus loin, à deux ou trois cents mètres, un sentier qui menait en haut de la colline. De là, elle emprunterait un chemin connu seulement par Marcel et elle. Il menait à un petit abri sous la roche. Cette cache était indétectable si l'on n'y prêtait pas une grande attention. Ils l'avaient découverte par hasard, une année auparavant en chassant un daim. L'animal s'y était engouffré et il avait fallu tout le talent de son frère pour le débusquer. Là, elle serait en sécurité. Avec l'agilité d'un chat, elle escalada la butte. Le soleil avait maintenant complètement disparu et la nuit s'installait petit à petit. Toutes les conditions étaient réunies pour qu'elle échappe à la monstruosité qui la poursuivait.

Malheureusement la malade mentale qui lui en voulait se rapprochait de plus en plus. Elle ne la lâchait pas des yeux. En dépit de l'obscurité naissante, elle n'éprouvait aucune difficulté à suivre la jeune Brizard. Dans quelques minutes, elle fondrait sur elle comme la misère sur le pauvre peuple.

Madeleine était parvenue au sommet de la colline. Elle arriva au niveau du petit passage et y plongea. Elle rampa sur quelques mètres et se cala bien au fond de son abri. Jennifer ne s'était aperçue de rien. Elle passa en trombe devant et continua sa route. À quelques encablures de là elle s'arrêta. Elle devait se rendre à l'évidence, la petite morveuse l'avait semée. Elle fit demi-tour et revint sur ses pas. Elle la chercha pendant un bon quart d'heure mais ne trouva rien. Elle ne pouvait avoir fui plus avant sans que sa poursuivante ne l'ait vue. Où pouvait-elle bien se cacher ?

Il n'était pas concevable qu'elle l'ait perdue. Elle ne pouvait pas en réchapper. Non seulement, sa frustration serait trop importante mais en plus elle risquait de tout balancer à Marcel, son seul amour. Elle ne devait pas être bien loin, il fallait qu'elle ruse.

Alors elle rusa. Prenant sa voix la plus terrifiante, elle s'adressa à la forêt en espérant que Madeleine l'entendrait. Elle lui décrivit toutes les horreurs qu'elle allait commettre sur son frère si elle ne se montrait pas. Il ne se doutait de rien et lui faisait totalement confiance. Avant que Madeleine ait pu faire quoi que ce soit, elle le rejoindrait et ils partiraient tous les deux pour son dernier voyage. Le seul moyen qu'elle avait de le sauver était de se montrer.

Bien que consciente des risques qu'elle prenait, la jeune Brizard finit par céder. Elle ne pouvait se résoudre à mettre son jumeau adoré en péril. S'il fallait qu'elle se sacrifie pour qu'il ait la vie sauve, elle le ferait sans hésiter.

Lorsqu'elle sortit de son trou, Jennifer l'attendait tout en haut de la colline et, lorsqu'elle l'aperçut, un effroyable sourire déforma son visage.

Chapitre VIII

Nathanaël avait écouté son instinct. Il avait permis à Brizard de continuer sa route vers la maison familiale. Accompagnés des trois policiers, les deux anciens membres de la Section Noire étaient parvenus très rapidement à proximité de la maison.

Loup agile avait finalement été détaché. Avec les mains dans le dos, il ne pouvait pas courir et ralentissait la petite troupe. Antonin avait donné sa parole et bizarrement, le lieutenant lui faisait confiance. Il n'y avait donc plus aucune raison d'entraver l'Amérindien. Les hommes à cheval étaient arrivés les premiers et avaient déjà fait le tour de la propriété. Il n'y avait rien d'anormal à signaler, seule la porte de la cuisine n'était pas correctement fermée. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur. Si Madeleine était là, elle demeurerait très silencieuse. La tension de son père monta d'un cran. Il était trop tôt pour qu'elle dorme. Sa fille était quelqu'un de plutôt actif et si elle n'était pas à rêvasser sous l'auvent, elle signalait généralement sa présence par un ensemble de bruits répétitifs et puissants. Même lorsqu'elle passait le balai, elle parvenait à le cogner suffisamment fort sur les meubles alentour pour qu'on ait l'impression qu'elle y plantait des clous. Le silence ne présageait donc rien de bon.

Brizard pénétra chez lui en premier, comme toujours. Le hall était vide et, au fond du couloir, la cuisine était dans le noir. Il ne semblait pas y avoir âme qui vive. L'ancien sergent poursuivit ses investigations. Son niveau de vigilance était à son maximum. Il pénétra dans le grand salon. La pièce était en désordre. La table avait été bougée et des chaises étaient renversées. Il finit par allumer la lumière. Sur la table, une tâche de sang attira son attention. Elle n'était pas très importante mais quelqu'un avait été blessé dans la lutte.

L'examen des autres pièces ne donna rien. Il n'y avait personne. Loup Agile rejoignit son compagnon et les policiers dans l'entrée. Il venait d'examiner les alentours et avait trouvé des traces. Deux femmes, si on en croyait la taille des pieds et la profondeur des empreintes, avaient couru vers la forêt. Il n'y avait pas plus d'une heure.

Lorsqu'il entendit ses mots, Antonin fila à la vitesse de l'éclair en direction du bois. Sa fille connaissait parfaitement les lieux. Elle avait pris la bonne décision. S'il y avait un endroit dans lequel elle serait en sécurité, c'était bien celui-là. Avec un peu de chance, son père arriverait à temps pour arrêter la folle furieuse qui lui courait après. Dans son sillage, il entraîna immédiatement son vieil ami et le lieutenant Collins.

Les trois hommes arrivèrent en quelques minutes à l'orée de la forêt. Elle était vaste et les possibilités pour se cacher étaient nombreuses. Les talents de pisteur du Sioux allaient être utiles. D'infimes détails attirèrent rapidement l'attention de ce dernier. Le sol recouvert de feuilles conservait perpétuellement une légère humidité. Les indices étaient là pour ceux qui voulaient bien se donner la peine de les regarder. La fugitive et sa poursuivante avaient pris la direction de la colline.

Les enfants de Brizard lui avaient parlé de la cache qu'ils avaient découverte par hasard lors d'une chasse. Il situait à peu près le lieu mais n'avait jamais pris le temps de s'y rendre. À la place de sa fille et, en fonction de l'avance qu'elle avait sur sa poursuivante, c'est là qu'il se serait rendu. Loup Agile confirma que la direction prise par les deux femmes semblait correspondre. Un fol espoir envahit l'ancien sergent. Madeleine avait réellement fait les bons choix. Une pimbêche de la ville n'était pas à la hauteur contre elle, toute meurtrière en série qu'elle était. Il prit la tête de la petite troupe et avança rapidement, suivi de ses deux acolytes. Arrivés au bas de la côte, ils entendirent une horrible voix, une voix de malade mentale. Elle menaçait de commettre les pires atrocités sur Marcel si Madeleine ne se montrait pas. L'adolescente était encore vivante, c'était une bonne nouvelle mais elle ne pourrait résister longtemps à cet appel, Antonin le savait. L'urgence était absolue. Il hésita à crier à son tour, à lui hurler de ne pas bouger, que papa était là, que tout se passerait bien mais il n'en fit rien. Pour être certain d'éliminer la menace, il devait l'affronter et s'il se découvrait trop tôt, elle s'enfuirait pour revenir plus tard. Ils auraient toujours cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Il n'avait pas le choix, coûte que coûte il devait arriver juste à temps pour éviter le drame et mettre un terme définitif à toute cette histoire.

Chapitre IX

Jennifer fit signe à Madeleine d'approcher. L'adolescente s'exécuta, docilement. Elle avait perdu. Quoi qu'elle fasse, elle ne se sauverait pas. Si elle obéissait, son cher frère avait peut-être une chance de survivre. Elle s'immobilisa à moins d'un mètre de sa poursuivante. Cette dernière s'avança encore un peu. Elle voulait s'enivrer de l'odeur de la peur, sentir sous ses doigts les battements d'un cœur paniqué. Elle tendit la main droite et défit lentement les boutons du chemisier. Dans la gauche, elle tenait un couteau qu'elle positionna en parallèle sous la gorge de sa future victime. La jeune Brizard ne broncha pas. Elle semblait accepter son sort. Jennifer posa sa paume sur l'un de ses seins. Il était chaud et doux. La poitrine encore à peine formée se soulevait rapidement au rythme de sa respiration. En dessous, le cœur battait à toute vitesse, comme s'il essayait de sortir de la cage thoracique. La prédatrice sembla satisfaite de l'effet qu'elle produisait sur sa victime. Elle s'en délecta puis relâcha légèrement la pression de la lame sur le cou. Elle avait d'autres idées en tête et elle allait avoir besoin de ses dix doigts.

Madeleine perçut ce relâchement comme un signal, l'ultime carte à jouer. Si elle voulait s'en sortir, elle n'avait d'autre choix que de passer à l'offensive. D'un mouvement rapide comme l'éclair, elle écarta l'acier de sa gorge et, dans le même temps, frappa Jennifer de toutes ses forces au visage. Elle avait visé la trachée mais elle manqua de précision. Son agresseur recula malgré tout sous l'impact et lâcha son arme. Un pied arrivait en direction de son entre-jambe. L'adolescente voulait visiblement en finir rapidement. Anne dévia le coup avec son tibia et envoya deux directs, un du gauche et un du droit. Les deux atteignirent leur cible. Madeleine fut stoppée net par l'intensité de la douleur. Son nez se remit à saigner et un liquide visqueux et rouge coula de l'une de ses arcades sourcilières qui n'avait rien trouvé de mieux à faire que de céder sous l'un des deux impacts. Elle ne savait laquelle mais cela importait peu, elle était de nouveau en grand danger.

Le couteau était tombé un peu plus loin, à un ou deux mètres, tout au plus. Les deux femmes, dans un même élan se jetèrent dans sa direction. Celle qui s'emparerait aurait un avantage décisif sur l'autre. La plus jeune des deux fut la plus prompte. Elle referma ses doigts sur le manche. Elle s'apprêtait à se relever lorsqu'elle sentit une poigne de fer lui tordre et lui broyer l'avant bras. Jennifer l'avait attrapé et voulait apparemment l'écraser. Elles roulèrent ensemble sur le sol. Madeleine tenta de se dégager en mordant son adversaire. Rien n'y fit.

Emportée loin, bien loin dans sa folie l'autre semblait insensible à toute douleur. Le combat dura encore un bref instant et Anne se retrouva à genoux, au-dessus de la petite Brizard allongée sur le dos. Elle avait repris le contrôle de l'arme et approchait de plus en plus la lame du thorax de la jeune fille.

Madeleine tentait de toutes ses forces d'arrêter l'avancée inexorable de la pointe vers son estomac. Dans un dernier effort, à l'aide d'un dernier coup de rein, la prédatrice donna la petite impulsion qui manquait. La pointe pénétra la chair et le liquide vermillon s'écoula.

La jeune Brizard, sous l'effet de la brûlure de l'acier, abandonna. La lame pénétra plus profondément encore. Elle s'évanouit de douleur. Sa meurtrière retira le couteau, le leva au-dessus de sa tête et le replanta approximativement au même endroit. Cette petite garce lui avait donné du fil à retordre, elle allait en profiter.

Elle s'apprêtait à donner un troisième coup lorsqu'elle perçut un mouvement non loin d'elle à une quinzaine de mètres. Des hommes arrivaient. Sans réfléchir, elle se remit sur ses pieds et courut à l'opposé laissant derrière elle sa victime inerte et ensanglantée.

Chapitre X

Antonin avait vu. Il avait vu le couteau se relever et se rabaisser la seconde d'après. Il était encore trop loin, beaucoup trop loin pour faire quoi que ce soit. En le sentant plus qu'autre chose, Jennifer avait instantanément pris conscience du danger. Elle avait bondi et s'était enfuie.

Brizard était arrivé au chevet de sa fille moins d'une minute plus tard. Son chemisier blanc avait pris une teinte pourpre tant il était maculé de sang. Elle respirait encore. Son pouls était très faible mais son cœur battait encore. Elle pouvait être sauvée, elle devait être sauvée. Il la prit dans ses bras et entreprit de sortir de la forêt. Il disposait d'une voiture garée chez lui. En très peu de temps, ils seraient à l'hôpital. Collins et Loup Agile tentèrent de voir par où Jennifer avait pu s'enfuir. La nuit commençait à être profonde et des nuages masquaient maintenant la lune. Ils durent se rendre à l'évidence, elle avait réussi à s'échapper.

Les trois hommes furent rapidement de retour à l'orée de la forêt. Le Sioux était parti en éclaireur et avait ramené le véhicule à proximité. Ils installèrent délicatement l'adolescente sur le siège arrière. Elle n'avait pas repris connaissance et respirait de plus en plus difficilement. L'hôpital se trouvait à quelques kilomètres. Le trajet fut rapide. Dès qu'ils furent sur place, Madeleine fut prise en charge par un médecin et emmenée au bloc opératoire.

L'attente fut interminable. Toute la nuit, les deux anciens membres de La Section Noire veillèrent. Au petit matin, le médecin qui les avait accueillis apparut dans l'encadrement d'une porte. Les deux hommes lui sautèrent littéralement dessus. À sa mine défaite, ils comprirent tout de suite. La jeune fille était partie rejoindre sa maman. Aussi habitués à côtoyer la mort qu'ils pouvaient l'être, ils ne résistèrent pas et éclatèrent en sanglots.

Ils restèrent ainsi, sans bouger, pendant près d'une heure. Loup Agile fut le premier à sortir de cette torpeur. Il restait un des jumeaux à sauver. Marcel était en grand danger. Tant qu'il se conformerait aux désirs de Jennifer, il ne risquait rien mais s'il s'avérait de contrecarrer un de ses plans ou un de ses souhaits, c'en était fini de lui. Antonin ne réagit pas de suite. Il semblait dans un autre monde. Son ami le secoua tant qu'il put. Au bout de quelques minutes de ce traitement, il revint à la réalité, enfin. L'Amérindien avait raison, il fallait tenter l'impossible pour sortir son garçon des griffes de cette monstruosité.

Par où commencer, elle pouvait être n'importe où. Ils devaient repartir du début. Le lieutenant lui avait dit que son fils était resté toute la journée sur le lieu

d'un accident domestique. Un homme s'était brûlé vif en allumant un feu avec de l'essence. Même si l'affaire ne comportait pas de difficultés majeures, il avait dû passer une bonne partie de la soirée à tout examiner. Il ne fallait en aucun cas laisser de côté le moindre indice susceptible de dénoncer le caractère accidentel de l'évènement. Les deux hommes connaissaient l'adresse, ils allaient débiter par là.

Ils étaient presque arrivés à destination lorsqu'ils virent un attroupement. Une foule importante se tenait devant l'entrée d'un petit hôtel. De si bonne heure le matin, cela n'était pas normal. Intrigués, les deux hommes voulurent en savoir un peu plus. Le corps d'un adolescent venait d'être retrouvé dans l'une des chambres. Sans réfléchir, ils s'approchèrent jusqu'au cordon de police. Collins était déjà là. Il avait prévenu ses collègues des événements de la veille et de l'innocence présumée de Brizard. Personne ne s'interposa donc quand ils franchirent la ligne jaune qui limitait l'accès à la scène de crime. Les deux amis suivirent le lieutenant dans le couloir et empruntèrent l'escalier. La chambre se situait au premier étage, juste sur la gauche. Nathanaël poussa le battant de la porte. Sur le lit gisait un corps affreusement mutilé. Tout dans la pièce portait la marque de la folie de Jennifer. Antonin s'avança encore un peu. Il espérait de tout cœur que ce ne soit pas son fils. Arrivé sur le côté du lit, il s'effondra de nouveau. Il venait de perdre ses deux enfants en moins de vingt-quatre heures.

Chapitre XI

Le message était clair, ils devaient venir seuls. Il était minuit et ils approchaient des bords du Prickly Pear Creek. Comme convenu, ils n'étaient pas armés. Le bout de papier griffonné à la hâte et déposé dans la boîte aux lettres était signé d'elle, de cette meurtrière. Elle donnait rendez-vous à Antonin et à Loup Agile pour, selon ses propres termes, en finir avec cette histoire. Elle ne parvenait plus à contrôler sa folie et voulait qu'ils l'aident. Elle n'avait pas le courage de faire elle-même la seule chose qu'il restait à faire. Elle souhaitait laisser la police et son père en dehors de tout ça. Elle aimait beaucoup cet homme qui avait tant fait pour elle et désirait, si elle le pouvait encore, le préserver.

Depuis la perte des M&M's, Brizard n'avait pas dit un mot. Lorsqu'il avait lu la lettre de la meurtrière de ses enfants, il n'avait pas hésité un seul instant et avait pris la décision de se rendre sur place. Elle voulait que cela cesse. Il allait lui rendre ce service même s'il avait eu beaucoup d'affection pour elle, à une époque qui lui semblait maintenant remonter à un siècle. Il avait dans un premier temps demandé à Loup Agile de ne pas venir. L'amérindien avait insisté, les consignes étaient claires, ils devaient être tous les deux. De toute façon, même si cela n'avait pas été le cas, il n'y aurait eu aucun moyen pour l'ancien sergent d'empêcher son ami, son frère, de se joindre à lui.

Comme demandé, ils n'avaient prévenu personne, ni Collins sur qui il pouvait pourtant compter, ni Andrew Mc Allan. Ce qu'ils allaient faire n'allait pas être glorieux mais toute pitié avait disparu de leurs âmes. Elle avait détruit la vie d'Antonin, elle allait périr. Ils seraient charitables, ils ne la feraient pas souffrir au-delà du raisonnable. Elle n'aurait en revanche pas droit à un enterrement digne de ce nom. Ils donneraient son corps en pâture aux animaux de la forêt.

Ils arrivèrent enfin sur place. L'endroit était idéal pour une embuscade. À droite, le cours d'eau longeait le petit chemin sur lequel ils se trouvaient. À gauche, un talus d'environ trois mètres de haut empêchait tout repli. Si elle avait décidé de leur tendre un piège, ils étaient fichus. Même si cette hypothèse n'était pas à exclure, il y avait dans cette lettre une forme d'appel au secours. L'appel d'une femme désespérée, coincée avec ses démons. De toute façon, ils n'avaient plus rien à perdre. Ils avaient déjà tout perdu. Alors, finalement, le risque était-il si important que cela ?

Anne apparut au milieu du sentier. Elle se tenait le long du mur naturel. Les mains en évidence. Rien dans son attitude ne laissait présager la moindre

agressivité. En la voyant, Brizard eut envie de l'étriper, maintenant, à mains nues et sans autre forme de procès. Il se retint cependant. Il avait vu comment Madeleine avait succombé mais il voulait en savoir plus sur le décès de Marcel. Lorsqu'il posa la question, Jennifer sourit et lui répondit avec un calme qui faisait froid dans le dos. Après avoir réglé son compte à son empêcheuse de tourner en rond de fille, elle avait quitté la forêt en filant par l'ouest. Après s'être assurée de ne pas avoir été suivie, elle était revenue en ville et s'était précipitée pour retrouver son unique amour. Elle passait non loin de l'endroit où il devait normalement se trouver, lorsqu'elle le vit discuter avec une femme policier. Il lui souriait, il la regardait, les yeux pétillants de bonheur. Elle ne l'avait pas supporté et s'était arrêtée. En la voyant, ce roublard avait fait comme si de rien n'était. Un petit hôtel était proche. Elle lui avait proposé de s'y prélasser quelques heures. Elle avait une envie de lui aussi grande que soudaine et lui réservait tout un tas de surprises dont il se rappellerait jusqu'à sa mort. Il avait accepté sans se poser la moindre question.

Arrivés dans la chambre elle lui avait demandé de se déshabiller et de se bander les yeux avec une des grandes serviettes posées non loin du nécessaire de toilette. Il s'était exécuté. Elle était montée à califourchon sur lui et avait saisi son grand couteau. Il ne s'était rendu compte de rien.

Antonin accusa le choc. Maintenant, il savait. Qu'attendait-elle de lui ? Quoi que ce soit, il lui confirma qu'il s'en chargerait. Jennifer changea une nouvelle fois de tête et son visage d'ange devint celui d'un monstre, déformé par la haine. Dans le même temps, elle se saisit du fusil à pompe qu'elle avait dissimulé derrière des branchages, contre la paroi. Elle hurla qu'elle ne souhaitait qu'une chose qu'ils meurent et tira sur Loup Agile. Atteint à bout portant en pleine poitrine par de la chevrotine, il mourut sur le coup sans forcément comprendre ce qui venait de se dérouler sous ses yeux.

Brizard tenta de réagir mais il fut atteint par la seconde salve dans la jambe droite. À cette distance, les projectiles étaient encore groupés. La charge de plomb sectionna le membre au niveau du genou. L'ancien sergent chuta lourdement. Il vit la jeune femme s'approcher de lui. Elle s'arrêta à une cinquantaine de centimètres, braqua le canon en direction de son visage et tira.

Chapitre XII

Antonin se réveilla en sursaut. Où était-il ? Que faisait-il dans cette chambre blanche ? Il était en sueur. Reprenant peu à peu conscience de son environnement, il regarda autour de lui. Quelqu'un lui toucha la main, Madeleine. Madeleine le secouait délicatement comme pour le ramener à la réalité. Elle était pâle et paraissait harassée mais elle le fixait avec un timide sourire, chaleureux et rassurant. Au départ, elle n'en avait pas cru ses yeux, son père était là, à côté d'elle. Elle l'avait regardé comme s'il n'était qu'un fantôme. Et là, il venait de hurler comme si quelqu'un avait tenté de l'assassiner. Il était donc bien vivant.

Epuisé par une nuit de veille, il avait sombré dans un profond sommeil dès que les médecins lui avaient donné des nouvelles rassurantes de sa fille. Tout ce qu'il venait de vivre n'était donc rien de plus qu'un songe. En la ramenant le plus vite possible de la forêt, il avait fait le bon choix et leur avait permis de l'opérer dans de bonnes conditions. Heureusement pour elle, la lame avait frappé quasiment au même endroit les deux fois. Miraculeusement, elle n'avait atteint aucun organe vital.

Loup Agile pénétra dans la chambre. Le voyant bien vivant lui aussi et sur ses deux jambes, Brizard ne put contenir sa joie et lui sauta dans les bras manquant au passage de renverser les cafés et les donuts que portait l'amérindien. Seul Marcel manquait à l'appel. Il était sûrement encore en vie mais courait toujours un grave danger. Pourvu que son rêve ne soit pas prémonitoire. Il devait partir à sa recherche le plus rapidement possible.

Sa douce fille était encore très faible. Il l'enlaça tendrement et lui expliqua ce qu'il comptait faire. Il demanda à son ami Sioux de rester pour veiller sur elle. Ce dernier s'apprêtait à parler quand le lieutenant Collins entra. Il venait aux nouvelles. Lorsqu'il était parti hier soir, les médecins étaient plus que réservés sur le pronostic vital de l'adolescente. Il constata avec grand plaisir qu'elle s'en était sortie.

Il ne venait pas simplement chercher des informations, il en apportait en retour. Jennifer était repassée au poste, vraisemblablement après l'épisode de la forêt. Les collègues qui l'avaient croisée avaient décrit un visage tuméfié et des cheveux en bataille. Elle était entrée dans le bâtiment comme une furie et avait récupéré Marcel qui l'attendait dans son bureau après sa journée d'investigations. Les deux étaient repartis en trombe, sans rien demander à qui que ce soit. Quelques minutes plus tard, les officiers de police qui les avaient

accompagnés lors de la fouille de la maison familiale revinrent au commissariat. Malheureusement trop tard pour intercepter cette psychopathe.

À l'heure qu'il était, les descriptions de Marcel et de Jennifer étaient parties dans tous les coins du pays. Personne n'avait la moindre idée d'où ils pouvaient être et de ce qu'ils comptaient faire. Néanmoins, le filet était tendu, ils ne pourraient pas passer au travers des mailles indéfiniment.

D'après ce qu'avait dit son père, Jennifer était éperdument amoureuse du jeune Brizard. Tant qu'il la suivrait docilement, il ne risquerait rien. Cela leur laissait un peu de temps. Malgré tout, à présent, ils devaient savoir qu'ils étaient recherchés. Marcel accepterait-il de collaborer ou allait-il se montrer récalcitrant ? S'ils étaient en fuite et loin d'Helena, Madeleine ne serait-elle pas un peu plus en sécurité ? C'était fort probable.

Malgré tout, et même si cela ne s'était pas réellement passé, Antonin avait le sentiment d'avoir déjà perdu sa fille une fois. Il ne voulait pas revivre ça, jamais. Il réitéra sa demande à son ami : rester auprès d'elle et s'assurer qu'il ne lui arriverait rien. Le Sioux n'envisageait pas de le laisser partir seul. Il savait cependant qu'il était pratiquement indestructible et que ses seules faiblesses étaient ses enfants. En veillant sur l'une d'entre eux, il lui enlevait une immense épine du pied. Il accepta donc. Si quelqu'un voulait s'en prendre à elle, il devrait lui passer sur le corps.

Brizard savait que ce n'était pas là une simple expression. Madeleine serait en parfaite sécurité. Il lui déposa un énorme baiser sur le front et sortit de la chambre, Collins sur ses talons.

Chapitre XIII

Jennifer entra dans la chambre du motel miteux dans lequel ils s'étaient arrêtés une heure auparavant. Elle avait acheté à la boutique de quoi se nourrir pendant quelques jours. Marcel lui adressa un immense sourire. Dieu qu'il aimait cette femme ! Grâce à elle, ils arriveraient sûrement à sauver Myriam de la folie meurtrière des membres du Klan.

Lorsqu'elle était arrivée la veille au soir dans le poste de police, il n'avait pas compris tout de suite ce qu'elle avait dit. Son magnifique visage était tuméfié et elle parlait d'agression, de Madeleine, d'assassinat. Elle se calma enfin et tout s'éclaira. Comme pour le ranch, la maison familiale avait été l'objet d'une attaque de la part de ces raclures du Ku Klux Klan. Comme pour le ranch, elle se trouvait sur place et n'avait rien pu faire pour sauver sa jumelle d'une fin atroce.

Elle lui expliqua qu'elles avaient été couronnées dans la forêt non loin de leur résidence. Elle avait miraculeusement pu s'en sortir mais avait vu l'un d'entre eux poignarder la pauvre jeune fille. Elle était venue le chercher aussi vite qu'elle avait pu. Ils n'étaient plus en sécurité nulle part. La congrégation avait infiltré toutes les strates de la société et même la police était gangrénée. La seule solution était de partir récupérer sa jeune sœur et de la mettre à l'abri, dans un pays loin, très loin d'ici. Sous le choc de la disparition de sa jumelle, l'adolescent ne remit en cause à aucun moment les paroles de celle qu'il vénérât. Il accepta chaque mot, chaque intonation et la suivit, déterminé à protéger la seule famille qui lui restait.

Ils évitèrent tous les barrages qui se mirent progressivement en place au fil de la journée. Pour Jennifer, de hauts gradés parmi les forces de l'ordre voulaient se débarrasser d'eux. Les moyens mis en œuvre seraient donc particulièrement importants. Ils avaient emprunté tous les chemins de traverse possibles et inimaginables, et n'avaient, au final, parcouru qu'une centaine de kilomètres sur le millier qui les séparait de Denver. Exténués, ils avaient décidé de faire une pause dans l'endroit le plus sordide que l'un et l'autre n'ait jamais côtoyé. La porte n'avait pu s'ouvrir qu'avec un coup d'épaule et lorsque la lumière pénétra dans la chambre, elle fit fuir toute une flopée de cafards. Les draps du lit ne semblaient pas avoir été changés depuis au moins trois lunes et, visiblement, les derniers occupants de la chambre étaient en voyage de noce...

Mais tout cela importait peu. Ils y seraient en sécurité, pour un moment. Jennifer se posa sur le lit et lui tendit une des boîtes de corned-beef qu'elle venait de se procurer. Ils étaient bien loin du petit restaurant italien dans lequel

ils avaient dîné ensemble pour la première fois mais cela ferait l'affaire. Eclairés par la faible lueur d'une lampe à huile, ils se restaurèrent. Ils n'échangèrent pas plus de trois paroles. Ils étaient chacun perdus dans le regard de l'autre et n'avaient besoin de rien de plus pour se sentir bien, pour vivre. Le repas terminé, elle s'approcha de lui, releva sa robe et vint s'asseoir sur ses genoux. Comme à son habitude, elle ne portait rien en-dessous. Elle déboutonna le pantalon de Marcel. Il la pénétra avec douceur. Ils s'aimèrent ainsi une partie de la nuit. Malgré la fatigue ou peut-être grâce à elle, leur union fut merveilleuse. Ils s'endormirent paisiblement dans les bras l'un de l'autre.

Jennifer se réveilla la première. Elle se leva et fit un brin de toilette. Elle enfila ses vêtements et palpa le contenu de la poche secrète dans laquelle elle dissimulait en permanence son couteau. Il était là. Elle ne put résister à l'envie de s'en saisir. Elle aimait le contact du manche dans sa main et vouait une véritable fascination à cette lame si prompte à faire couler le sang quand elle rentrait dans les corps. Elle regarda Marcel. Qu'il était beau ! Qu'il était paisible ! Il dormait du sommeil des justes. Elle s'approcha du lit et se positionna au-dessus de lui. Il ouvrit un œil puis deux et lui adressa un sourire.

Chapitre XIV

Antonin et Collins sortirent de l'Hôpital sans trop savoir par où commencer. Jennifer devait penser que Madeleine n'avait pas survécu et elle ignorait que son père était encore vivant. Pour elle, Marcel n'avait donc plus de famille hormis sa petite sœur. Perdue dans les méandres de sa folie, Anne la considérait-elle comme le dernier obstacle à abattre ? Une jeune fille de neuf ans pouvait-elle l'empêcher de vivre pleinement sa relation avec son amoureux ?

Ils n'en avaient aucune idée ni l'un ni l'autre. Seule une personne la connaissant parfaitement pourrait répondre à cette question. Il n'en existait qu'une, Andrew. Des années durant, il l'avait protégée et avait indirectement participé à ses crimes.

Les deux hommes se rendirent donc jusqu'à l'immense demeure de l'avocat. Ils frappèrent et un majordome vint leur ouvrir. Il les fit entrer dans un petit vestibule et leur demanda de patienter. Quelques minutes plus tard, le maître des lieux fit son apparition. De petite taille, il avait les traits tirés mais, sa prestance n'en était pas moins toujours très impressionnante. Il était facile de comprendre comment ce type avait pu prendre le leadership du crime local.

Il les invita à s'asseoir dans le petit salon. Venaient-ils l'arrêter pour l'ensemble de son œuvre ? Après avoir fait ses confessions à Brizard et Loup Agile, il savait que cela ne tarderait pas. Il n'avait pas de nouvelles de sa fille. Avaient-ils pu mettre un terme à ses exactions ? Était-elle encore vivante ?

Antonin prit la parole et lui raconta tout ce qui s'était passé depuis leur rencontre dans le petit immeuble de trois étages. Il n'omit rien, il évoqua dans le détail la course poursuite pour aller protéger Madeleine, la forêt, l'hôpital, la fuite de Jennifer et de Marcel. Cette dernière était d'ailleurs la raison pour laquelle ils étaient là maintenant. Ils n'avaient aucune idée de la direction dans laquelle le couple pouvait être parti. Elle menait la danse et avait choisi la destination. Il savait tout ou presque d'elle et avait dit vouloir mettre un terme à tout cela. Il pouvait les aider. Il devait les aider.

Andrew les regarda longuement, sans dire un mot. Il prit enfin la parole. La présence de Marcel aux côtés de sa fille changeait la donne. Il avait une influence sur elle. Comme il leur avait dit lors de ses « aveux », il avait un rôle de régulateur sur ses pulsions. C'était nouveau. Il était donc difficile de prévoir ce qui pouvait se passer dans sa tête malade. L'enchaînement des agressions sur les membres de la famille Brizard laissait cependant penser qu'elle voulait le garder pour elle seule, avoir une exclusivité totale. Pour elle, le seul lien qui

existait encore était Myriam. Il y avait donc fort à parier qu'elle serait la prochaine cible. Jennifer était brillante, elle trouverait un moyen de la faire disparaître sans que son frère ne sache que c'était elle la coupable.

Antonin devait donc la mettre à l'abri le plus rapidement possible et prier pour que son fils ne commette pas d'erreur susceptible de modifier le comportement de son « amoureuse » à son égard.

L'ancien sergent sortit dépité de la résidence Mc Allan. Qu'avait-il fait aux forces cosmiques pour mériter un tel acharnement sur ses enfants ? Il en avait bien une petite idée mais quand même, cela faisait beaucoup. Il réglerait cela plus tard avec le diable !

Pour l'instant, ils devaient se rendre le plus rapidement possible à Denver pour mettre Myriam à l'abri. Collins réfléchit un moment et lui proposa une autre solution. Il y avait peut-être moyen de faire différemment. De faire en sorte que Jennifer vienne à eux plutôt que d'avoir à la rechercher.

Il fit part de son plan à Antonin. Il était certes risqué mais il pouvait fonctionner. Lorsqu'ils furent d'accord sur les grands principes de base, les deux hommes s'empressèrent de retourner au poste de police pour régler les modalités pratiques.

Chapitre XV

Jennifer fit un brin de toilette et enfila un pantalon ainsi qu'un chemisier blanc. Il lui fallait des vêtements plus confortables que ceux qu'elle portait la veille. Elle tenta d'ouvrir la porte. Dans un premier temps, cette dernière refusa d'obtempérer. Elle ne céda finalement qu'au troisième coup de pied. Elle pouvait se permettre de faire un peu de bruit. Avec ce qu'elle venait de lui faire subir, il n'y avait aucune chance que Marcel se réveille avant deux bonnes heures.

Lorsqu'elle l'avait vu si merveilleux dans ce pauvre lit miteux, elle avait été emportée par une vague de désir. Une fois sur lui, dès qu'il eut posé le regard sur elle, plus rien ne compta, elle voulut lui donner du plaisir, beaucoup de plaisir. Alors elle s'y employa, avec tout son savoir faire. La nuit avait été torride, la matinée fut solaire. Son amoureux, vidé, s'était assoupi et ronflait doucement.

Elle voulut mettre à profit le temps qu'elle avait devant elle pour faire le point. Elle avait une idée approximative de l'endroit où ils se trouvaient mais n'avait pas de carte routière. Elle souhaitait encore moins qu'hier emprunter les grands axes. Il lui fallait un plan précis de la région. Le motel se trouvait en banlieue d'une petite ville, Amsterdam-Churchill, elle y trouverait certainement un drugstore un peu mieux achalandé que celui qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'hôtel.

La jeune femme s'apprêtait à monter dans son véhicule lorsque la voiture du shérif local se gara à côté d'elle. Un homme d'une cinquantaine d'année en descendit avec peine. Il la fixa un moment et s'approcha. Il lui demanda de lui montrer ses papiers. Jennifer s'exécuta sans broncher. Elle espérait que son signalement ne soit pas encore parvenu au fin fond de la brousse ?

Le policier retourna dans son automobile avec son permis de conduire et fouilla dans ses documents. Il en ressortit aussitôt l'arme au poing et lui intima l'ordre de ne plus bouger. Apparemment, la brousse n'était pas si épaisse que ça par ici...

Lorsqu'il fut à sa hauteur, il lui tendit une paire de menotte de la main gauche tout en continuant à la tenir en joue. Elle tomba à genoux et l'implora de l'épargner. Tout ce que l'on disait sur elle n'était qu'une immense mascarade. Elle était innocente et allait tout faire pour le démontrer. Tout en le suppliant, le regard larmoyant, elle s'était avancée et se trouvait maintenant toute proche de lui, sa tête frôlant son bas ventre. Ajoutant le geste à la parole, elle plaqua ses lèvres contre son sexe. Elle le sentit immédiatement réagir. L'homme n'était pas insensible à son charme. Il recula néanmoins reprenant ainsi un peu de distance

avec sa tentatrice. Elle se remit debout lentement. Perturbé, il ne tenait plus aussi fermement son pistolet automatique. Elle en profita. Elle saisit le canon et le détourna. Dans le même mouvement, elle lui tordit le poignet et lui arracha son colt 45 des mains. Stupéfait, il ne réagit pas immédiatement. Elle en profita et lui asséna un coup de sa propre arme. Il recula sous l'impact. Elle appuya sur la détente. La balle atteignit sa cible en pleine poitrine. Il s'écroula, mort.

Dans les deux minutes qui suivirent, Marcel arriva. Il finissait de boutonner sa chemise lorsqu'il découvrit sa douce et tendre penchée au-dessus du corps inerte. Il lui demanda ce qui venait de se passer. Elle lui expliqua. L'individu lui avait sauté dessus sans sommation et sans raison. Ils s'étaient battus. Il avait dégainé, elle s'était précipitée sur lui et l'avait empêché de lui tirer dessus. Ils avaient de nouveau lutté. Dans la confusion, le coup était parti et avait fait mouche. Le Ku Klux Klan avait des ramifications un peu partout, c'était maintenant évident. Ils ne devaient pas s'attarder dans cet endroit maudit et filer récupérer Myriam pour la mettre en sécurité. Elle courut dans la chambre et en revint quelques instants plus tard avec leurs affaires. Marcel l'attendait dans la voiture. Il avait, dans sa poche, le pistolet du shérif. Si quelqu'un voulait s'en prendre à eux, il n'hésiterait pas, il l'abattrait comme un chien.

Chapitre XVI

Lorsqu'il reçut le télégramme Louis ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Antonin lui parlait de mettre Myriam à l'abri, de la protéger contre Jennifer qui arriverait bientôt accompagnée de Marcel. Un numéro de téléphone et une heure de rendez-vous étaient mentionnés au bas de la missive. Il attendit donc impatiemment le moment et appela. Brizard décrocha et lui expliqua tout ce qui se passait. La meurtrière, celle qui était à l'origine de tout, c'était Jennifer Mc Allan ! Elle était en fuite et accompagnée, en tout cas il l'espérait, de Marcel. Vraisemblablement, ils se dirigeaient vers Denver pour attenter à la vie de sa plus jeune fille.

Ne sachant guère où elle se trouvait et quand elle arriverait, il avait imaginé un plan avec un lieutenant de police en qui il avait toute confiance. La famille Valère devait mourir. Rachel, Louis et tous les enfants devaient disparaître dans un affreux accident de voiture. L'enterrement devrait être grandiose et ne laisser aucun doute sur la réalité du décès. En parallèle, il fallait que les médias locaux fassent état de la résurrection de Madeleine. Une jeune femme tombée dans le coma venait de renaître à la vie miraculeusement. Un des objectifs de la prédatrice qui accompagnait son fils était de le couper de tous ses proches. Si la petite sœur de Denver n'était plus et que la grande d'Helena était de nouveau là, elle ferait certainement demi-tour et foncerait tête baissée dans le piège qui l'attendait dans le Montana.

Au départ, l'ancien membre de la Section Noire fut sceptique. Il arriverait bien à protéger les siens d'une simple jeune fille, fût-elle psychopathe. Antonin lui confia qu'il ne souhaitait pas voir un de ses amis risquer sa vie et celle de sa famille pour lui. Jennifer était le mal incarné. Elle était sournoise, perverse et très intelligente. Si elle n'avait personne à affronter elle ne pourrait blesser qui que ce soit.

Louis finit par acquiescer. Il n'était pas joueur et tenait à sa petite tribu comme à la prunelle de ses yeux. Ils auraient donc un magnifique accident de voiture et un enterrement des plus fastueux. Beaucoup de gens pleureraient mais le jeu en valait la chandelle. Il connaissait quelques journalistes et leur transmettrait cette nouvelle extraordinaire de la jeune Madeleine Brizard revenue d'entre les morts. Ces types étaient redoutables dans l'art de communiquer. Toute personne passant en ville ne pourrait ignorer cette merveilleuse information.

Trois jours plus tard, les journaux locaux étaient partagés entre espoir et tristesse. À la une, un article, avec une photo pleine page, décrivait le réveil

inespéré d'une jeune fille dans l'état du Montana. Horriblement agressée en forêt, elle était, contre toute attente, sortie du coma. Elle était très faible et ne pouvait pas encore parler mais elle permettrait sans doute aux enquêteurs de lever le voile sur l'identité de son ou de ses agresseurs.

Un peu plus loin, dans la rubrique des faits divers, il était relaté la disparition tragique d'une famille locale. Elle avait trouvé la mort dans une dramatique sortie de route. De la voiture, il ne restait rien. Elle était tombée dans un précipice et avait instantanément pris feu. Les secours intervenus sur place n'avaient même pas retrouvé les cadavres tant l'incendie avait été violent. Un hommage leur serait rendu à l'église deux jours plus tard. Les proches espéraient de tout cœur qu'il y aurait un maximum de personnes pour les accompagner.

Pendant que Denver pleurait, Louis avait entraîné les siens loin de tout ce tumulte. Afin de ne pas inquiéter ses enfants, il n'avait mis que Rachel dans la confidence. Ils avaient récemment acheté une petite maison en bois au bord d'un grand lac à trois heures de marche de toute civilisation. Il avait décidé qu'il était grand temps d'aller y passer quelques semaines.

Chapitre XVII

Jennifer et Marcel mirent une semaine pour arriver à Denver. Chaque jour, les forces de police à leurs trousses semblaient plus nombreuses. Ils avaient donc dû ruser et ruser encore pour ne pas se faire prendre. Une fois sur place, ils voulurent se rendre immédiatement chez Louis. Le ranch se trouvait légèrement au nord de la cité. Pour cela, ils devaient malgré tout traverser une partie de la ville. En circulant dans les rues, l'attention du jeune homme fut attirée par une affiche. Elle faisait la publicité d'un quotidien local. À la une, sa sœur Madeleine. Il était dit que la demoiselle avait miraculeusement survécu à une affreuse agression. Le ou les coupables étaient en fuite.

À cette nouvelle le jeune homme exulta. Il n'avait pas perdu sa jumelle. Elle était vivante. Dès qu'ils auraient récupéré Myriam, ils pourraient aller la chercher. Sa compagne fut plus mesurée et parvint parfaitement à ne pas exploser de joie. Elle se contenta de lui sourire amoureusement.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la propriété des Valère, ils furent accueillis par un employé. Visiblement, il revenait des champs. Il ne put retenir son émotion lorsque les deux jeunes gens demandèrent à voir le maître de maison et sa famille. Il avait justement cherché à joindre le jeune homme pendant plusieurs jours mais tous ses télégrammes étaient restés sans réponse. Il n'y avait plus personne à voir ici. Les parents et les enfants avaient récemment péri dans un accident de voiture.

Marcel testa l'ascenseur émotionnel dans l'autre sens. Il venait juste d'apprendre qu'il récupérerait une sœur qu'on lui enlevait déjà l'autre. Jennifer lui prit tendrement la main puis le serra dans ses bras. Ils n'avaient plus aucune raison de s'attarder ici, il leur fallait repartir le plus vite possible vers Helena.

L'homme qui venait de leur révéler la triste vérité les retint cependant. Il avait souvent entendu la plus jeune des Brizard parler de son grand frère et de sa bonne amie. S'ils désiraient rester pour la nuit, ils étaient les bienvenus. Une présence étrangère dans la maison ne pourrait faire que du bien. Épuisés par une semaine de voyage passée à jouer au chat et à la souris avec tout ce qui portait un uniforme, ils finirent par accepter.

Après avoir fait un brin de toilette, les deux fugitifs retrouvèrent leurs hôtes pour le dîner. La personne qui les avait accueillis était Wilbur Davies, l'intendant du ranch. Les pertes successives de Simon et de Louis l'avaient détruit. Le caractère soudain et rapproché de ces drames était certainement le plus difficile à accepter. Sa femme et son fils qui l'aidaient sur le domaine n'étaient pas

vraiment en meilleur état que lui. Mais, il fallait que la machine continue de fonctionner, au pire en mémoire des disparus. L'ambiance du début de repas fut pesante malgré la gentillesse des participants. Au fur et à mesure de l'avancée de la soirée, comme à son habitude, Jennifer se montra très loquace et grâce à ce côté enjoué qu'elle savait si bien mettre en avant, elle parvint malgré tout à égayer la maïsonnée. Tout le monde alla se coucher vers minuit avec un peu de baume sur le cœur.

Le lendemain matin, vers 6 heures, les deux invités étaient sur le pont. Ils ne voulaient pas s'attarder plus longtemps. Wilbur leur donna suffisamment de provisions pour tenir une semaine. Les routes entre Denver et Helena étaient de qualité. En roulant bien, ils couvriraient les mille kilomètres en deux jours au plus. Il avait cependant mis un peu de rab, au cas où.

Marcel ne savait pas si cet homme pouvait ou non être un des membres du Ku Klux Klan local. Ils étaient partout et l'accident de voiture lui paraissait de plus en plus suspect. Le sujet n'avait pas été abordé pendant le dîner et, par mesure de précaution, Jennifer et lui avaient barricadé leur chambre pour dormir sereinement. Ces types étaient retords. Ne jouait-il pas un rôle pour mieux les envoyer vers des comparses armés jusqu'aux dents ? Il préféra donc ne pas lui dire qu'ils n'allaient pas emprunter les grands axes et que son supplément était le bienvenu.

Le chemin du retour fut tout aussi chaotique que l'aller. Les forces de l'ordre quadrillaient tout le Montana et il fallut beaucoup de vice et d'astuces aux deux amoureux pour ne pas se faire prendre. Ils évitèrent systématiquement les motels et arrivèrent finalement aux portes d'Helena huit jours plus tard, au beau milieu d'une nuit sans lune.

Chapitre XVIII

L'après-midi était maintenant bien avancé. Le soleil brillait et une douce brise caressait le visage des passants. L'effervescence était à son comble devant l'établissement. Des voitures de police bloquaient toutes les voies d'accès. Personne ne pouvait y pénétrer sans y avoir été préalablement autorisé. Une foule de curieux s'amoncelait contre les lignes jaunes qui délimitaient la zone et les journalistes, flairant le scoop, cherchaient à grappiller la moindre bribe d'information.

Tout avait commencé en début de matinée. Une femme s'était introduite discrètement dans l'hôpital par la porte de service qui permettait de sortir les poubelles. Cachée dans la ruelle, elle avait bondi à l'intérieur dès qu'elle en avait eu l'opportunité. Une jeune infirmière avait eu le malheur de croiser sa route. Elle s'était faite dépouiller de ses vêtements et avait eu la gorge tranchée. Son cadavre avait été dissimulé dans un placard et n'avait été retrouvé que plusieurs heures plus tard.

La meurtrière avait continué sa route. Elle avait parcouru les couloirs et examiné les salles à la recherche de celle qui allait la libérer. Dieu que cet endroit était grand. Une heure durant, elle avait fouiné. Et, elle avait fini par tomber sur lui. Il était là et assumait la tâche qui lui avait été assignée. Elle ne pouvait pas lutter contre lui. Si elle l'affrontait directement, elle n'avait aucune chance.

Il avait dû veiller une grande partie de la nuit. Un peu de caféine lui ferait du bien. Elle partit donc de nouveau en quête. Elle avait découvert la pharmacie non loin de là. Elle y retourna, espérant trouver des produits dont elle pourrait se servir. Effectivement, elle en trouva. Elle se rendit à la cafétéria. Sa vieille perruque blonde la gênait et lui tenait chaud mais elle devait en passer par là. Elle demanda à une auxiliaire de santé d'apporter un café et des donuts à l'homme qui lui barrait la route. Selon elle, il en avait besoin. Elle profita d'un moment d'inattention de son interlocutrice et vida le flacon de somnifère qu'elle venait de récupérer dans la tasse en partance. Discrètement, elle suivit sa messagère. Comme elle l'espérait, l'homme connaissait la personne qui lui apportait de quoi se restaurer et accepta volontiers la boisson et les gâteaux. Elle attendit. Quelques minutes plus tard, la substance avait fait effet. Son principal obstacle dormait profondément.

Elle s'avança et lui secoua légèrement l'épaule. Il ne broncha pas. Elle força un peu plus. Toujours pas de réaction. Elle le prit sous les bras et le traîna

comme elle put jusqu'à la chambre vide la plus proche. Elle l'attacha fermement. Si elle avait eu un peu plus de temps, elle se serait amusée avec lui mais, il n'était pas sa cible principale. Il n'était pas concevable qu'elle ne se débarrasse pas de la petite pimbêche qui lui gâchait la vie. Elle reviendrait plus tard. Dans l'état dans lequel il se trouvait et ligoté comme il l'était, elle ne prenait pas grand risque. La chambre dans laquelle elle venait de le confiner était visiblement désaffectée. Elle pouvait se le garder pour fêter sa délivrance !

Elle jeta un coup d'œil dans le couloir et ressortit de la pièce. D'un pas rapide, elle se rendit jusqu'à celle de Madeleine. Maintenant que Loup Agile était hors d'état de nuire, elle allait s'occuper de sa « belle-sœur ». À l'idée de ce qu'elle allait lui faire, un sourire apparut sur le visage de Jennifer. Elle allait enfin couper le dernier lien qui retenait Marcel à son ancienne vie. Après, il serait à elle, uniquement à elle. Et ses pulsions ne viendraient plus la hanter. Il était son faiseur d'harmonie. Il était celui qui l'apaisait, il était tout pour elle.

Anne tourna la poignée, entra et referma la porte à clé derrière elle, aussi silencieuse qu'un chat. La jeune fille dormait encore. Ses blessures avaient bien guéri mais elle restait encore faible et fragile. Arrivée à proximité du lit, celle qui avait été, il n'y avait pas si longtemps que ça, auxiliaire de police dégaina son grand couteau.

Avant qu'elle n'ait pu s'en servir sur sa victime, la porte claqua. Antonin inquiet par l'absence de son vieil ami dans le couloir ne s'était pas posé de question quand il n'avait pas pu l'ouvrir. D'un coup de pied, il venait de la défoncer. Maintenant, il lui faisait face.

Madeleine se réveilla en sursaut et vit la prédatrice à côté d'elle. Elle cria. Jennifer, bien que surprise par la présence dans la pièce de cet homme réputé mort, bondit et lui plaqua sa lame sur la gorge. Elle aurait bien volontiers tranché ce petit cou si délicat mais elle ne pouvait plus. L'arrivée de Brizard ou de son fantôme avait contrecarré ses plans. Si elle se débarrassait de sa fille, il la transformerait en charpie en moins de deux et ça, elle ne le voulait pas. Elle désirait plus que tout vivre, vivre avec son amour éternel, Marcel. Avec un otage, elle avait peut-être une chance de s'en sortir. Elle allait devoir parlementer.

C'était ainsi que la situation s'était figée depuis des heures. Petit à petit le dispositif à l'extérieur s'était mis en place et, à l'intérieur, plus rien n'avait bougé. Le seul endroit où régnait encore l'effervescence était devant l'établissement.

Chapitre XIX

Depuis plusieurs heures, Antonin froid comme la mort guettait la moindre opportunité, tel un fauve à l'affût. Malheureusement, il était trop loin, s'il tentait quoique ce soit, c'en était fini de sa fille. Il le savait et n'aurait pris le risque pour rien au monde.

La seule personne qui pouvait peut-être raisonner Jennifer en dehors de Marcel était Andrew. Il ne voulait pas voir dans cette chambre un autre de ses enfants. Collins, qui était arrivé sur place, avait envoyé chercher le célèbre avocat. Il tardait à venir.

Mc Allan arriva enfin. Le soleil avait disparu derrière l'horizon. Lorsqu'il entra dans la chambre, il fut horrifié. Horrifié de voir cet homme impitoyable prêt à bondir sur la prunelle de ses yeux mais aussi de voir sa fille adorée avec ce visage, ce couteau et cette folie en elle. Comment avait-il pu échouer de la sorte ? Il allait tout arranger !

En le voyant Jennifer se radoucît un peu. Elle ne desserra cependant pas la prise sur Madeleine. La présence de son père, si elle la rassurait un peu, ne signifiait pas qu'elle était à l'abri du courroux de Brizard. Il n'était pas du genre à pardonner si facilement.

Andrew s'avança et vint se placer entre les deux. Discrètement, il fit un très léger signe de tête à l'ancien sergent. Il avait un plan. Il se retourna vers sa fille. Il lui proposa de l'accompagner. Ensemble, ils pourraient s'enfuir et elle ne risquerait plus rien. Tout d'abord, elle refusa. Il n'était pas question qu'elle lâche celle qui la sauverait. S'installa alors une phase d'échanges et de discussions. Au bout d'une heure, la raison avait échoué. Jennifer n'en démordait pas. Antonin n'avait pas dit un mot. Il n'avait pas non plus quitté sa cible des yeux.

Mc Allan eut finalement une idée. Il allait emmener les deux filles dans sa propre voiture. Lorsqu'ils seraient loin et que la sienne serait en sécurité, il s'engageait à relâcher Madeleine.

Antonin devait lui faire confiance. Dès qu'il le pourrait, il lui enverrait un signe pour qu'il puisse la récupérer. Au départ très sceptique, Brizard finit par se rendre à l'évidence. C'était le seul moyen de sortir de cette situation. Andrew lui avait déjà démontré qu'il était possible de lui faire confiance. Il allait tenter le coup.

Tout cela ne plaisait pas à Collins. Le policier en lui n'aimait du tout l'idée de laisser partir dans la nature la pire criminelle qu'Helena ait connue depuis le début du siècle, accompagnée de son père, parrain de la pègre locale et d'une

adolescente en tant qu'otage. Mais le père de la demoiselle qu'il avait appris à connaître et à apprécier depuis quelques temps semblait partant pour prendre le risque. Brizard était tout sauf un hurluberlu. S'il pensait que c'était faisable, c'était faisable.

Il ordonna donc la levée des barrages sur les routes à trente kilomètres à la ronde. Jennifer ne lâcha pas Madeleine pendant tout le trajet pour sortir de l'hôpital. Tout le monde avait donné sa parole de ne rien faire mais, et sûrement à juste titre d'ailleurs, elle ne fit confiance à personne.

Ils montèrent tous les trois dans le véhicule. Les deux jeunes femmes se positionnèrent à l'arrière, la plus âgée des deux restant collée à sa cadette. Andrew prit le volant et démarra en trombe en direction de l'ouest.

Brizard avait promis de ne pas les empêcher de partir. Il n'avait, en revanche, pris aucun engagement en ce qui concernait une éventuelle filature. Il attrapa donc Collins par le bras et ils sautèrent dans la première voiture de police qui se présenta. Il fonça. Dans un premier temps, il se contenta de suivre les fugitifs à bonne distance. Où allaient-ils donc ? De plus en plus inquiet, il se rapprocha malgré lui jusqu'à ce que cela en devienne dangereux. S'il continuait ainsi ils seraient bientôt repérés. Il parvint à se contrôler et à reprendre un peu de distance. Dans le même temps, Andrew accéléra et grilla un feu tricolore. Antonin le suivit et le camion qui arrivait à pleine vitesse sur sa gauche eut toutes les peines du monde à ne pas le percuter. Au prix d'une magnifique embardée et d'une arrivée dans la vitrine d'un marchand de légume, le chauffeur du poids lourd ne fit aucune victime ce jour-là.

La course poursuite continua. Mc Allan ne respectait plus aucune limitation de vitesse. Il allait bientôt sortir de la ville. L'ancien sergent s'accrochait comme il pouvait. Les forces de l'ordre n'avaient-elles pas les moyens de se payer des voitures plus rapides ?

Il venait à peine de finir de se poser la question qu'il entendit un énorme fracas et ressentit dans le même temps un terrible choc. Devenu fou, le véhicule tournoya dans tous les sens et s'encadra dans un chêne centenaire.

Chapitre XX

Loup Agile revenait sur ses pas aussi vite qu'il le pouvait. Il s'en voulait comme jamais il ne s'en était voulu. Comment avait-il pu se laisser berner de la sorte ? Il avait fait preuve d'une négligence proche de celle d'un enfant en bas âge. Lui, le grand chasseur, le guerrier émérite n'était en définitive pas plus malin qu'un lapin de six semaines.

Depuis qu'il s'était réveillé dans cette chambre à l'hôpital, il n'avait eu qu'une idée en tête, réparer ses erreurs. Il avait eu beau crier et crier encore, personne n'était venu le secourir. Sa ravisseuse avait parfaitement choisi la pièce dans laquelle elle l'avait laissé. L'isolement du lieu n'avait pas été le seul facteur, la majorité du personnel de l'hôpital avait été évacuée. Cette folle de Jennifer avait pris la douce Madeleine en otage et les forces de l'ordre avaient joué la carte de la sécurité. Il ne pouvait y avoir d'autres victimes aujourd'hui. Alors, il s'était débrouillé seul pour se libérer. Au prix d'efforts surhumains et de belles entailles sur les poignets, il avait réussi à dégager une main puis une autre. Les jambes suivirent et il put enfin sortir de cette maudite chambre. Il avait tout d'abord pensé rejoindre son ami Brizard. Il s'était très rapidement ravisé. Il pourrait sans doute être utile autrement. En cas de fuite de cette diablesse, il serait prêt !

Il se positionna donc à l'arrière du bâtiment et attendit. La journée était déjà bien avancée et il ne tarda pas à voir Andrew Mc Allan arriver. Il patienta. Les effets du somnifère s'étaient dissipés mais il conservait un mal au crâne digne de ses plus grandes cuites. Il patienta encore et les vit enfin repartir, l'avocat au volant et les femmes derrière. Il leur emboîta le pas. Ils filaient vers l'ouest. Il prit un risque et opta pour un chemin de traverse. Si, comme il l'escomptait, tout ce petit monde ne changeait pas de direction au dernier moment, il les récupérerait à la sortie de la ville.

Il était garé sur le bas côté à la limite de la cité lorsqu'il vit passer un véhicule en trombe. Il ne s'était pas trompé ! Il s'apprêtait à le suivre aussi discrètement que possible quand il avait entendu un bruit de ferraille qui se brise, se tord et éclate. Il vit une voiture de police partir dans tous les sens, comme un jouet dans les mains d'un enfant capricieux, et s'enrouler autour d'un chêne. Celui qui l'avait percutée s'arrêta à sa hauteur et sembla vérifier que plus personne ne bougeait à l'intérieur. Il repartit ensuite comme si de rien n'était avec pour tout dommage un pare-choc enfoncé. Lorsque le conducteur passa à proximité de lui, Loup Agile crut qu'il rêvait. Un clone, c'était un des clones de l'avocat. Soit il y en avait d'autres soit l'un d'entre eux avait survécu. Compte tenu du traitement

qui leur avait été réservé par les anciens membres de la Section Noire, c'était assez peu probable. Que faisait ce type ici ? Il répondrait à cette question plus tard, elle n'était pas urgente. Le Sioux devait faire face à un terrible dilemme. Pouvait-il se permettre de secourir les occupants de l'automobile accidentée ou devait-il poursuivre les trois fugitifs ? Chaque seconde qui passait les éloignaient de lui et les types dans la voiture semblaient avoir leur compte. Il ne put cependant se résoudre à laisser deux inconnus mourir sur le bord d'une route. Il se précipita vers le véhicule des forces de l'ordre.

Il crut défaillir lorsqu'il découvrit l'identité du conducteur et de son passager. Comment Collins et Antonin avaient bien pu se retrouver ici et maintenant ? Là n'était pas le problème. Il devait les sortir de là. Il parvint sans difficulté à extraire le lieutenant de la carcasse de métal. Il vivait encore et parvint même à marcher sans être aidé. Brizard de son côté n'avait pas encore repris conscience. Il avait pris un bon coup sur la tête mais devrait s'en remettre lui aussi.

L'amérindien aidé de Nathanaël portèrent l'ancien sergent dans la voiture garée un peu plus loin. Jennifer et son père devaient maintenant être à l'autre bout de l'Etat. Sur la route de l'ouest, il y avait malgré tout assez peu de bifurcations. Il était peut-être encore possible de les rattraper ou au moins de les pister. Lorsqu'il qu'il fut certain que ses deux passager étaient installés le plus confortablement possible, il reprit la route. La vitesse ne comptait plus. C'était maintenant une trace qu'il allait devoir trouver. Ils roulèrent ainsi quelques minutes. Sur la gauche les contreforts des montagnes leur tenaient à présent compagnie. Un chemin blanc semblait s'y enfoncer. Les trois hommes s'y arrêterent un moment. Loup Agile descendit de sa voiture et examina des traces qui lui paraissaient fraîches. Elles pouvaient sans difficultés appartenir à la Cord L-29 de Mc Allan. Ce véhicule luxueux et rapide en dépit de son poids important était de nature à laisser de profondes empreintes dans ce sol terreux. Compte tenu de la configuration des lieux, il n'avait pas pu aller bien loin. Des barrières rocheuses avaient dû stopper sa progression rapidement.

Loup Agile partit en éclaireur. Même s'ils étaient de nouveau totalement conscients, ses deux camarades restaient encore un peu moins frais que lui. Il irait plus vite tout seul. Comme il l'avait envisagé, il tomba rapidement sur la Cord. Il s'approcha discrètement avec toute l'expertise dont il pouvait faire preuve. Il n'y avait personne. Les passagers étaient partis dans la montagne. La nuit était, à présent, totalement tombée mais la lune dispensait une douce lumière blanche qui permettait de se déplacer sans grande difficulté. Le Sioux ne pouvait s'aventurer à leur poursuite sans en informer le lieutenant et Brizard.

Il fit demi-tour et pressa le pas.

Chapitre XXI

Lorsqu'ils le virent revenir, Collins et Antonin surent qu'ils devaient se préparer pour une petite balade nocturne. Loup Agile avait eu raison de s'arrêter ici et d'insister pour examiner les traces sur le sol. Son talent de pisteur était, si besoin en était, une nouvelle fois confirmé.

Pourquoi diable, Mc Allan s'était-il enfui de la sorte ? L'ancien sergent pensait pouvoir lui faire confiance. S'était-il trompé à ce point ? Ce foutu avocat l'avait-il berné pour sauver sa fille ? L'accident qu'ils avaient eu avec un nouveau clone était-il dû au hasard ou faisait-il parti d'un vaste plan destiné à mystifier la terre entière ? Il aurait toutes les réponses en temps et en heures mais pour l'instant, il devait remettre la main sur Jennifer et surtout sauver Madeleine.

Les trois hommes partirent donc pour leur expédition. Fort heureusement le Sioux disposait en permanence, dans sa voiture, de quoi équiper un régiment. Après avoir récupéré armes, vivres et munitions, ils se mirent en route. La traque était ardue. La roche sur le sol et l'obscurité relative compliquaient le suivi de la piste. Ils marchèrent environ une heure. C'est alors qu'ils entendirent des voix. Si c'était encore possible, ils avancèrent encore plus discrètement. Moins rôdé que ses compagnons à cet exercice, Collins fit ce qu'il put pour ne pas dévoiler leur progression. Il y parvint relativement bien.

Antonin connaissait ce coin. Marcel lui en avait parlé et un peu en contrebas se trouvait un des lieux de réunion utilisés par le Ku Klux Klan. C'était au-dessus que les deux jeunes gens avaient combattu le puma et qu'ils s'étaient mutuellement sauvés la vie. Cette grande malade avait-elle entraîné son père et Madeleine dans une sorte de pèlerinage ? Comptait-elle en finir à l'endroit précis où son « amour » et elle avaient failli mourir ? Connaissant le personnage, c'était plus que probable. Ils hâtèrent donc le pas. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Il était même peut-être déjà bien trop tard. Ils s'apprêtaient à franchir le dernier bloc de pierre lorsqu'ils entendirent la voix de Anne.

Toute la haine qu'elle pouvait ressentir à l'égard de l'adolescente semblait jaillir en même temps que ses paroles. Selon elle, aucun des Brizard n'avait jamais été capable d'apporter à son bien-aimé le millième du bonheur qu'elle pouvait lui donner en trente secondes. Pour qu'il en prenne conscience, elle devait tous les éliminer. L'ancien sergent soi-disant indestructible et revenu d'entre les morts était cette fois-ci enroulé autour d'un arbre. Il ne poserait plus de problème. Marcel, quant à lui, était bien à l'abri dans une des résidences de son père. Il ne saurait jamais rien de la résurrection éclair de son père et il

apprendrait que malheureusement sa jumelle n'avait pas survécu à ses blessures, en dépit des grands espoirs que fondait le corps médical dans sa guérison.

Lorsqu'ils étaient revenus de leur périple à Denver, ils avaient bien fait de passer voir Andrew. Elle avait réussi à le convaincre de l'aider une fois de plus, au cas où elle se trouverait en difficulté à l'hôpital. Et, ce fut le cas. Heureusement, ils avaient échafaudé un plan de sortie. Ne la voyant pas revenir et après avoir convaincu Marcel de l'attendre bien sagement, l'avocat avait demandé au dernier de ses gardes du corps de veiller à ce que personne ne le suive s'il devait prendre la fuite ou sortir précipitamment de l'établissement de santé. Tout avait été organisé à la seconde près comme en témoigna l'accident. Qu'il avait été doux de voir dans le rétroviseur cette pauvre voiture de police valser dans le décor. Comme il était plaisant de savoir que l'on pouvait toujours compter sur son père, en toute circonstances et quelles qu'en soient les conséquences. Pour l'amour des siens, cet homme aurait fait n'importe quoi !

Son seul regret était de ne pas avoir été en mesure s'occuper dignement de ce Sioux qui lui avait un peu compliqué les choses. Mais bon, il n'aurait été qu'une friandise. Il fallait parfois se contenter de ce que l'on pouvait obtenir. La vie lui proposerait peut-être un jour une autre opportunité ?

Mais, il était temps d'en finir. Elle n'était pas venue ici pour parler et même si cet endroit resterait à tout jamais spécial pour elle, elle ne comptait pas y finir son existence. C'était un lieu de commencement. C'était là qu'elle avait su qu'elle aimait profondément et pour toujours son Marcel. C'était là qu'allait débiter sa vie sans les Brizard. C'était là que sa liberté allait enfin prendre son envol.

À ces mots, Jennifer leva son colt 45 et mit en joue Madeleine. Antonin, Collins et Loup Agile qui n'avaient rien perdu du long monologue de cette folle furieuse franchirent à ce moment précis le dernier bloc de pierre.

Ils étaient à une dizaine de mètres lorsque le coup de feu retentit et que la jeune femme s'effondra, une balle en pleine tête.

Chapitre XXII

Antonin et ses compagnons accoururent. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Ce n'était pas possible. Brizard s'approcha de sa fille et tomba à genou. Il la prit dans ses bras et la berça comme un nouveau né. À côté d'eux, la dépouille de Jennifer gisait. Deux mètres en retrait, Andrew tenait encore son arme, le canon fumant. Il la lâcha lorsqu'il prit conscience de la présence des trois hommes. Il avait mis un terme aux souffrances de sa fille.

Depuis que Marcel et elle étaient revenus de Denver, il avait feint de la protéger et de l'accompagner. Le plan établi l'avait été dans l'unique but de l'amener à l'écart de tous et de terminer définitivement toute cette histoire. Pour que cela fonctionne parfaitement, le jeune Brizard ne devait pas être présent. Il n'aurait pas compris et aurait sûrement tenté d'intervenir. Mc Allan savait qu'il n'avait pas d'autre choix que d'en finir avec elle et il voulait le faire, lui. Il avait nié sa folie pendant des années, tout comme il avait refusé de voir celle de sa femme. Il avait, pour protéger sa fille, mis un terme à l'existence de son épouse et aujourd'hui, pour protéger le monde entier, il venait de faire la même chose avec la personne qui comptait le plus pour lui. Elle était maintenant sûrement beaucoup plus heureuse. Enfin, il avait, depuis de longues semaines, tenté de se convaincre que ce serait le cas.

Antonin et Madeleine se relevèrent. Ils s'approchèrent doucement de l'avocat. Marcel était vraisemblablement dans une des résidences de Mc Allan, de laquelle s'agissait-il ? Courait-il un risque maintenant que son amoureuse n'était plus ?

Andrew regarda l'ancien sergent et le rassura. Son fils n'était aucunement en danger. Il serait, à n'en pas douter, infiniment triste d'apprendre ce qui venait de se passer mais lorsqu'il saurait l'entière vérité, il parviendrait, avec le temps, à s'en sortir. C'était une certitude.

Le dernier garde du corps qui lui restait les conduirait jusqu'au jeune homme. C'était un homme rude mais intelligent qui remerciait quotidiennement le destin de ne pas avoir été présent lors des événements qui s'étaient déroulés dans le petit immeuble à trois étages. Il ne conservait aucune rancœur à l'égard des anciens membres de La Section Noire. Lors de l'accident à la sortie de la ville, il avait, comme convenu, parfaitement calculé l'impact avec son véhicule pour dévier la voiture de police sans mettre trop en danger ses occupants. Il était doué pour tout ce qui était cascade. Il n'avait, en revanche, aucune envie de subir le sort de ses quatre camarades. Il ne poserait aucun problème.

Après un dernier regard et un dernier signe de tête en remerciement de la confiance que lui avait témoigné Antonin, Andrew salua ses deux compagnons et fit la seule chose qu'il pouvait encore faire. Il s'empara de son arme sur le sol, positionna le canon dans sa bouche et tira.

Épilogue

En le voyant, Myriam courut vers son père. Elle n'en croyait pas ses yeux. Il était vivant ! Louis et sa petite famille étaient « revenus » à la vie depuis quelques jours seulement et personne ne lui avait rien dit. Au ranch des Valère leur retour avait tout d'abord provoqué de nombreux cris de terreur (il n'est pas évident de voir des fantômes arriver en masse dans la cour d'une propriété) et ensuite beaucoup de pleurs et de joie. Wilbur Davies en avait voulu à son patron de ne pas l'avoir mis dans la confidence mais au bout de quelques heures, il comprit parfaitement l'intérêt de ce « petit » mensonge. Moins il y avait de gens dans la confidence et plus un plan avait de chances de réussir. Et Jennifer était tellement ensorcelante ! Elle aurait fait avouer tous les péchés de la Terre au plus doux des anges ! Il avait bien fait de ne pas prendre le risque.

Ils venaient de reprendre leurs marques quand Antonin, les M&M's et Loup Agile se rendirent à Denver. Ils débarquèrent à la gare. Les voyages en voiture étaient aux dires de Brizard devenus périlleux. Les retrouvailles furent joyeuses et Myriam apparut, ce soir là, plus radieuse que jamais. Seuls manquaient à l'appel Manon et Simon.

Lorsqu'ils parvinrent enfin à envoyer les enfants se coucher, les trois anciens compagnons de la Section Noire purent se raconter leurs périples respectifs.

De son côté Louis, dès qu'il avait eu connaissance du plan de son ami, avait tout mis en œuvre pour disparaître le plus rapidement possible. En trois jours, il avait acheté une nouvelle voiture pour remplacer celle qu'il devrait sacrifier et organisé le trajet pour que l'accident soit crédible. En parallèle, il avait fait jouer tous ses contacts auprès des journalistes locaux pour diffuser le plus efficacement possible la résurrection de Madeleine.

Rachel, qu'il avait mise dans la confidence, avait préparé les bagages et les petits pour le périple vers la maison du bord du lac, à trois heures de marche de toute civilisation. Une fois sur place, périodiquement, afin de se tenir informé, Louis partait grimé dans la direction opposée à celle de Denver jusqu'à un tout petit hameau où la poste déposait presque quotidiennement des journaux. Le décès de Jennifer avait quasiment eu un retentissement national. Cela avait été pour lui le signal du retour à la vie.

Lorsqu'il eut terminé, Antonin et Loup Agile prirent le relais. Ils passèrent rapidement sur les événements qui précédèrent l'hôpital et s'attardèrent un peu plus sur la prise d'otage et la course poursuite. Le monologue d'Anne avait éclairé pas mal de choses même si sa folie resterait sans doute un mystère pour

l'éternité. Après le suicide d'Andrew, le retour à la civilisation s'était résumé à un univers de paperasserie, pour tout le monde.

Pour Collins tout d'abord qui dut justifier deux cadavres supplémentaires dans un coin reculé des montagnes du Montana. Pour Brizard ensuite qui dut revenir officiellement à la vie avant de voir sa condamnation pour meurtre annulée. Au passage, devant le magistrat, Nathanaël fut plus qu'évasif sur l'implication des trois anciens membres de La Section Noire dans les événements du petit immeuble à trois étages. Tout le monde lui en fut reconnaissant, et vraisemblablement le juge y compris à voir son manque de curiosité sur le sujet !

Mais avant les papiers, il avait fallu aller chercher Marcel. Le dernier des clones attendait son patron dans la résidence principale des Mc Allan. En voyant arriver Antonin et Loup Agile, il sut que le plan de son boss avait fonctionné. Trop bien fonctionné d'ailleurs puisque, faute d'employeur, il allait devoir se trouver un autre job. Comme l'avait indiqué l'avocat, son homme de main ne fit aucune difficulté pour les conduire jusqu'à Marcel. Il avait été le premier garde du corps de la famille et connaissait pas mal de secrets. Il put développer les propos d'Andrew quant il avait évoqué son épouse et les choses qu'il avait faites pour protéger sa fille.

Mme Mc Allan venait d'une grande famille new-yorkaise. Elle était la seule fille et avait toujours été idolâtrée pour sa beauté. Elle avait été séduite par l'intelligence et l'ambition de son futur mari et, après une longue cour, avait fini par céder à ses avances. Elle ne supportait cependant pas qu'une belle femme se trouve dans la même pièce qu'elle. Elle avait, dans un premier temps, fait le vide autour du couple. Malheureusement, au fil des années, sa folie était devenue de plus en plus présente. Pour tenter de la contenir, il fallut qu'Andrew lui fournisse de jeunes femmes splendides pour qu'elle les martyrise. Au départ, il trouva des victimes sans le sou qui acceptait une bonne correction contre beaucoup d'argent. Mais les coups devenaient de plus en plus violents et les dernières candidates ne s'en remirent pas. Avec la naissance de Jennifer, sa démence semblait avoir été apaisée. Malheureusement, la petite grandissait et devenait superbe. Un soir, Mc Allan surprit son épouse avec un couteau au dessus du lit de leur unique enfant. Il fit alors ce qu'il devait faire pour la protéger. Les obsèques de la mère eurent lieu trois jours plus tard. La maladie mentale était héréditaire dans cette famille.

Reclus dans la résidence, Marcel fut enchanté de voir son père et encore plus d'apprendre que ses sœurs étaient en vie. La raison de tous ces mystères lui brisa malgré tout le cœur. L'histoire complète le navra non seulement pour la femme qu'il avait tant aimée mais aussi et surtout à cause de sa propre crédulité. Il n'avait rien vu. Il ne s'était douté de rien. Il avait introduit la bête dans la

bergerie et si sa mère et Simon n'étaient plus, il avait certainement une part de responsabilité. Son père et Loup Agile tentèrent de le convaincre du contraire mais, il allait falloir du temps pour qu'il l'accepte.

La frénésie de jours suivants et les démarches pour la réhabilitation d'Antonin lui avaient un peu changé les idées mais, ce qui le sauverait serait de se retrouver en famille entouré de gens qu'il aimait et qui lui rendaient bien en retour.

Avec le voyage à Denver, la boucle était bouclée. Ce qui restait de la famille Brizard était de nouveau au complet. Les enfants, le père et ses deux amis, Loup Agile et Louis accompagné des siens étaient ensemble. Les hommes de la Section Noire veilleraient à jamais sur leur petite troupe. Il ne pourrait plus rien leur arriver.